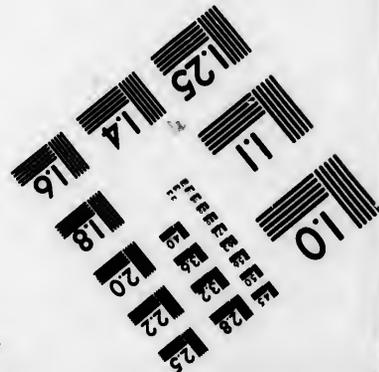
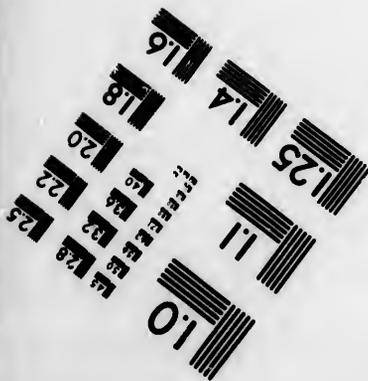
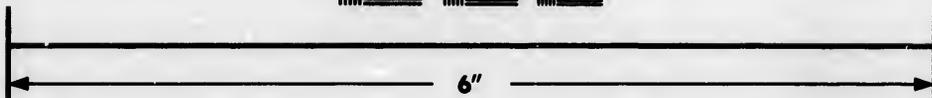
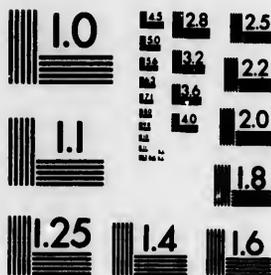


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

128
125
122
120
8

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
10
E

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

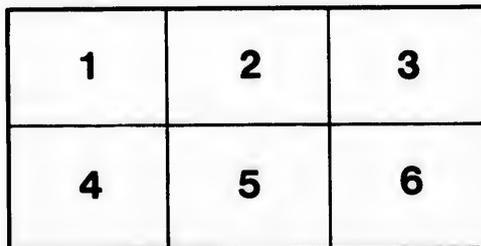
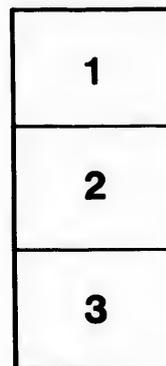
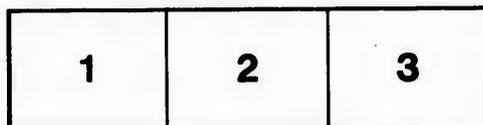
Morisset Library
University of Ottawa

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque Morisset
Université d'Ottawa

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

rrata
o

pelure,
n à



32X

ÉDI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CE

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME TREIZIÈME.

ALUMN 2

ÉD

COL



IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5, A. PARIS.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.



Imprimerie de Béthune.

A PARIS,

AU BUREAU, RUE PALATINE, N°

PRÈS SAINT-SULPICE;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1850.



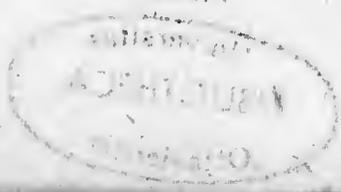
BU

2290

.A2

1829

U.13-14



É

Du
J
8

ser
fai

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

LETTRE

Du P. Fauque, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. de la Neuville, de la même compagnie, procureur des missions de l'Amérique.

A Cayenne, le 1^{er} mars 1730.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Le zèle dont vous êtes animé pour l'établissement des missions que nous projetons de faire parmi tant de nations sauvages qui habi-

XIII.

I

tent la Guyane, et la générosité avec laquelle vous êtes toujours prêt à nous seconder dans une si sainte entreprise, sont bien capables de nous soutenir et de nous fortifier dans les travaux qui en seront inséparables. Nous découvrons tous les jours quelques-unes de ces nations, que nous espérons de réunir en diverses peuplades semblables à celles que le P. Lombard vient de former à Kourou : ce n'est qu'en fixant ainsi les Sauvages qu'on peut se promettre de rendre leur conversion à la foi solide et durable.

Dans le dernier voyage que je fis à Ouyapoc, je profitai d'un peu de loisir que j'y eus pour remonter la rivière, et faire une petite excursion chez les Sauvages. M. du Villard s'offrit à être du voyage. Nous partîmes du fort le lundi 12 décembre de l'année dernière, dans deux petits canots, avec sept Indiens qui nous accompagnèrent, savoir, trois Caranes, deux Acoquas, un Piriou et un Palanque. Nous arrivâmes de bonne heure au premier sault nommé *Yeneri* : il est long d'un demi-quart de lieue; c'est le plus dangereux qu'on trouve en toute la rivière d'Ouyapoc : quelque favorable que soit la saison, il faut nécessairement y débarquer tout le bagage, pour traîner plus ai-

sément les canots sur les roches. C'est aux environs de ce sault que demeurent les Caranes, nation à la vérité peu nombreuse, mais qui, par sa bravoure, a tenu tête autrefois aux François, et à dix autres nations indiennes : ils me reçurent fort bien, et me parurent très disposés à se faire instruire des vérités de la foi.

Le lendemain nous ne fîmes qu'errer de roche en roche, pour donner le loisir à nos Indiens de hâler nos canots. Nous arrivâmes avant midi au second sault nommé *Cachiri*, qui est long de près d'un quart de lieue, et éloigné du premier d'environ une lieue. On voit là une petite rivière sur la gauche, qu'on nomme *Kerikourou*, et qu'on remonte plus de vingt lieues dans les terres, quoiqu'elle soit remplie de saults. C'est à *Cachiri* que trois de nos François furent tués autrefois par les Caranes.

Après avoir passé ce sault, nous découvrîmes sur la droite une crique assez grande, qu'on nomme *Armontabo*. Un Palanque appelé *Kamiou* y avoit fait son abatis l'année dernière (c'est ainsi qu'en Amérique on appelle un terrain défriché) : mais il n'y demeura pas longtemps; les Caranes l'obligèrent d'aller s'établir plus loin. Nous campâmes ce jour-là sur une

roche au bord de la rivière. Les Indiens nous dressèrent un petit ajupa pour y passer la nuit (c'est une espèce d'appentis ouvert de tous côtés) : mais comme il étoit mal couvert, par par la difficulté de trouver dans ces cantons les feuilles propres à couvrir les toits, nous fûmes bien mouillés par quelques grains de pluie qui tombèrent.

Le 14 nous ne fûmes plus obligés de mettre pied à terre. A la vérité on trouvoit de temps en temps des roches; mais, comme elles sont éparses çà et là dans la rivière, elles n'empêchent pas de tenir la route. Le lit de cette rivière nous parut assez beau; nous découvrions quelquefois près d'un quart de lieue au loin; et en certains endroits la nature a si bien aligné le canal, qu'on diroit qu'il a été tiré au cordeau. Nos Indiens eurent souvent le plaisir de tirer leurs flèches sur des *bakous* : c'est un poisson fort délicat, que je comparerois volontiers à la dorade de Provence; on le trouve dans le plus fort des courants; il est d'ordinaire tellement attaché à sucquer une espèce de mousse qui naît contre les roches, qu'on peut s'approcher fort près de lui, sans qu'il s'en aperçoive.

Vers les quatre heures du soir, nous trou-

vâmes un paresseux. Je ne sais si, lorsque vous étiez à Cayenne, vous avez vu cette espèce d'animal. Le nom qu'on lui a donné convient bien à son indolence et à son inaction : je ne crois pas qu'il pût faire cent pas en un jour dans le plus beau chemin. Il étoit perché sur la pointe d'un rocher élevé au milieu de l'eau. Il a quatre pattes armées chacune de trois griffes assez longues et un peu crochues. Sa peau est couverte d'un poil presque aussi long et aussi fin que la laine ; sa queue est très courte, et son museau ressemble parfaitement au visage d'un homme qui auroit la tête enveloppé d'un capuce bien étroit. Celui que nous vîmes n'étoit guère plus gros qu'un chat. Si nos Indiens ne l'eussent pas trouvé si maigre, ils s'en seroient régalés. Il nous fallut coucher ce soir-là dans le bois : la pluie que nous avions essuyée la nuit précédente, rendit les Indiens plus attentifs à nous mieux loger. Leur précaution nous fut fort utile, car il plut jusqu'à huit heures du matin.

Le 15 nous continuâmes notre marche qui fut assez unie : il se trouva néanmoins assez fréquemment sur notre route, des îlots, des bancs de roche, des courants et des bouquets de bois ; mais ils ne nous furent d'aucun ob-

stacle. Nous rencontrâmes dans la matinée une assez grande rivière, qui monte jusqu'à trente lieues dans les terres, où il y a une nation d'Indiens qui sont inconnus. Je crois qu'on les nomme *Aranajoux*. Vers les deux heures après midi nous découvrîmes de loin deux abatis faits tout récemment : nous n'eûmes pas le temps de les aller reconnoître de plus près. Peu après nous rencontrâmes deux canots de pêcheurs qui nous conduisirent à leur case : c'étoient des Pirious établis depuis un an dans cette contrée. La pluie qui tomba en abondance aussitôt que nous y fûmes arrivés, nous obligea de passer la nuit chez eux. Nous étions si fort à l'étroit, et parmi des gens si sales, que j'aurois beaucoup mieux aimé loger dans les bois, comme nous avons fait les jours précédents. Un de nos Indiens nous avertit qu'il y avoit là un *Pyaye* (espèce d'enchanteur ou magicien), lequel avoit trois femmes, et laissoit mourir d'inanition ceux qui venoient chercher la santé chez lui, afin d'épouser ensuite les veuves. La polygamie et la confiance aveugle que ces Sauvages ont dans ces sortes d'enchanteurs, seront les plus grands obstacles que nous trouverons pour établir le christianisme dans ces terres infidèles.

Le 16 nous commençâmes à trouver les abatis en plus grande abondance à l'un et à l'autre bord de la rivière. Nous nous arrêtâmes sur une roche vers les onze heures, afin de donner le temps à nos Indiens de se refaire un peu de leurs fatigues. Comme il y avoit là quelques cases, et qu'il ne paroissoit aucun Sauvage, j'eus la curiosité d'y entrer ; mais à peine eus-je fait quelques pas, que je sentis la terre s'enfoncer sous mes pieds : je retournai aussitôt vers nos Indiens, qui me dirent que, depuis peu de jours, on avoit enterré en cet endroit une famille presque entière d'Acôquas, et que la peur dont les autres avoient été saisis, les avoit fait décamper au plus vite. Rien de plus digne de compassion que de voir la quantité de ces malheureux Indiens qui périssent faute de secours. Je suis persuadé que, quand nous serons une fois établis parmi eux, nous prolongerons la vie à un grand nombre. Dans les diverses excursions que j'ai faites, je n'en ai guère trouvé qui fussent d'un âge avancé. La confiance qu'ils paroissent avoir aux remèdes que leur donnent les François, nous facilitera le moyen de nous insinuer dans leurs esprits. M. du Villard ouvrit la veine à plusieurs, qui lui témoignèrent beaucoup de

reconnaissance. J'ai amené quatre de ces Sauvages avec moi, afin qu'ils apprennent à saigner, et en même temps ils aideront le P. Lombard à achever le vocabulaire qu'il a commencé. Ce secours que nous procurons aux Indiens, les rendra bien plus dociles à nos instructions : car le caractère du Sauvage est de ne se conduire d'abord que par des vues d'intérêt.

Après un peu de repos, nous reprîmes notre route. Nous rencontrâmes une bande nombreuse d'Acoquas, qui enivroient la rivière (c'est le terme des Sauvages, pour exprimer le secret qu'ils ont de prendre le poisson, en les enivrant avec du bois de *nekou* qu'ils jettent dans l'eau, et dont le poisson est friand). D'aussi loin que ces Sauvages nous aperçurent, ils ramassèrent à la hâte leurs poissons, et s'embarquèrent dans leurs canots pour éviter notre approche. Nous ne fûmes pas néanmoins long-temps sans les joindre : le plus ancien, qui faisoit les fonctions de capitaine, vint me saluer. Un sault dangereux nous obligea de mettre pied à terre et d'aller à leurs cases. L'accueil froid et indifférent qu'ils nous firent, ne nous engagea pas à demeurer long-temps avec eux ; je leur donnai cependant tout le loisir de me bien envisager : car j'étois pour

eux un objet nouveau et tout-à-fait extraordinaire.

Après avoir avalé un *coui*, (espèce de jatte) d'une très mauvaise liqueur qu'on me présenta; je profitai du reste de la journée pour me rendre chez le capitaine des Pirious; qui a une grande autorité dans sa nation, et sur toutes les nations du voisinage. Il s'appelle *Apiarou* : c'est un bon vieillard d'environ soixante et dix ans, qui à l'œil vif, l'air résolu, et qui paroît homme de main. Un capitaine françois, à ce que m'assura M. du Villard, n'est pas mieux obéi de ses soldats, qu'il l'est de tous ceux qui composent sa nation. Quelques-uns de ses gens vinrent au devant de moi avec leurs flèches, leurs plumets, et les autres ornements dont ils se parent. *Apiarou* étoit resté chez lui dans une case haute. Aussitôt que j'eus pris place dans la *taboui* (c'est une case basse au rez-de-chaussée), je le vis paroître au haut de son échelle. Il tenoit à la main une espèce d'esponçon, et il avoit la tête couverte d'un vieux chapeau bordé, dont M. de la Garde, envoyé à la découverte d'une mine d'or au haut de la rivière, lui avoit fait présent de la part du Roi, comme à un *Banuré* des François.

Avant que de m'aborder, il s'adressa à son

neveu, qui avoit fait quelques mois de séjour à Kourou, et lui demanda si j'étois véritablement celui chez qui il avoit demeuré. Après avoir été satisfait sur cet article, il s'approcha de moi avec un air épanoui, et me dit en son langage, que j'étois le bien-venu, et qu'il étoit ravi de me voir. Je lui fis présent de quelques curiosités qui lui étoient nouvelles, parce qu'il n'est jamais sorti de son pays, et il me parut très content de mes libéralités. Je crus ne devoir rien négliger pour nous affectionner ce chef des Sauvages; car c'est de lui que dépend le succès de l'établissement que nous projetons de faire en ce lieu-là. Sur le soir je demandai au neveu quelles étoient les intentions du chef son oncle: il me répondit que pour en être bien assuré, il falloit attendre le retour de son fils aîné, et qu'alors nous pourrions conférer ensemble, et voir sur quoi je pouvois compter.

Comme nous n'étions pas éloignés de l'embouchure du Camopi, j'allai pendant ce temps-là voir cette rivière; nous y trouvâmes différentes cases de Pirions, qui nous reçurent avec affabilité. L'arrivée du fils aîné d'Apiarou, qui s'appelle *Arpa*, et qui doit lui succéder dans sa charge, m'obligea de retourner à sa case, où ayant fait assembler les principaux de la nation,

je leur déclarai que l'unique sujet de mon voyage, étoit de m'assurer de leurs dispositions à l'égard du christianisme. Je m'étendis assez au long sur la vérité de la religion, sur la nécessité de l'embrasser, et sur les grands avantages qu'ils en retireroient en cette vie et dans l'autre; puis je priai Aripa d'expliquer à son père et à tous ceux de l'assemblée ce que je venois de dire; il le fit, et je fus surpris d'entendre les exclamations du bon vieillard. Quoique sa langue me fût inconnue, je jugeai par son ton de voix, par ses gestes, et par la joie répandue sur son visage, qu'il entroit dans toutes mes vues. Ils furent quelque temps à délibérer ensemble, après quoi Aripa me répondit au nom de l'assemblée, que notre établissement parmi eux leur faisoit plaisir, et qu'ils étoient prêts à nous écouter et à nous croire. On convint dès lors d'un emplacement propre à construire l'église et les cases tant des missionnaires que des premiers chrétiens. L'endroit qu'on a choisi est au commencement d'un sault; dont le coup d'œil est magnifique: on ne peut imaginer une nappe d'eau plus belle et plus claire: les poissons y sont en abondance, ce qui ne sera pas un amusement infructueux pour les jeunes Indiens.

Aripá me promit de fixer dans cet endroit l'établissement de tous ceux qui descendront du haut des deux rivières, en attendant que nous puissions nous y établir nous-mêmes. J'envie le sort de ceux qui auront l'avantage de recueillir cette moisson : ils seront bien dédommagés de leurs travaux par le caractère de douceur, de droiture et de docilité de ces peuples. J'avois avec moi un jeune enfant de Kourou, à qui je montrois à lire : rien ne leur parut plus extraordinaire que de voir un livre. Ils me demandèrent plusieurs fois si leurs enfants pourroient avoir un jour le même avantage : pourquoi non, leur répondis-je ; si vous voulez bien nous les confier, nous en aurons le même soin, et ils deviendront aussi habiles que les François.

Si les fêtes de Noël ne m'eussent pas rappelé à Ouyapoc, où ma présence étoit absolument nécessaire, j'aurois bien plus avancé dans les terres, et j'aurois découvert plusieurs autres nations de Sauvages. C'est ce que je ferai dans un autre voyage.

Je ne sais si vous avez été informé que feu M. Dorvilliers, avant que de partir pour la France, avoit envoyé un détachement de François vers le plus haut du Camopi : le dessein

étoit de découvrir le lac Parime. Ils ont été environ six mois à faire ce voyage. Ce qu'ils nous ont rapporté de plus intéressant, c'est qu'ils ont trouvé des bois remplis de cacao : ils se préparèrent à y aller faire cette année une abondante récolte. Ils nous ont raconté beaucoup d'autres choses curieuses de différentes nations sauvages, qu'ils ont trouvées sur leur route; mais je ne crois pas devoir vous en faire part, que nous ne nous soyons informés de la vérité de ces faits par nous-mêmes. Ne m'oubliez pas dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, etc.

endroit
endront
ant que
s. J'en-
e de re-
dédom-
tère de
ces peu-
fant de
ne leur
r un li-
s leurs
e même
ndis-je;
nous en
nt aussi

as rap-
absolu-
ncé dans
rs autres
rai dans

que feu
pour la
de Fran-
dessein

LETTRE

Du P. Lombard, de la compagnie de Jésus, supérieur des missions indiennes dans la Guyane, au P. de la Neuville, de la même compagnie, procureur des missions de l'Amérique.

A Kourou, dans la Guyane, ce 11 avril 1733.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Les missions naissantes qui se forment dans cette vaste étendue de terres connues sous le nom de Guyane, sont trop redevables à vos soins et aux secours que vous leur fournissez si libéralement, pour que je ne vous en rende pas un compte fidèle. Je vous ai déjà entretenu de la première peuplade établie à Kourou, où nous avons rassemblé un grand nombre de Sauvages, et de l'église que nous y avons construite. Cette peuplade est située dans une fort

belle anse, arrosée de la rivière Kourou, qui se jette en cet endroit dans la mer. Nos Sauvages l'ont assez bien fortifiée; elle est fraisée, palissadée et défendue par des espèces de petits bastions. Toutes les rues sont tirées au cordeau, et aboutissent à une grande place, au milieu de laquelle est bâtie l'église, où les Sauvages se rendent matin et soir, avant et après le travail, pour faire la prière et écouter une courte instruction. Connoissant, comme vous faites, la légèreté de nos Indiens, vous aurez sans doute été surpris qu'on ait pu fixer ainsi leur inconstance naturelle: c'est la religion qui a opéré cette espèce de prodige; elle prend chaque jour de fortes racines dans leurs cœurs. L'horreur qu'ils ont pour les anciennes superstitions, leur exactitude à approcher souvent des sacrements, leur assiduité à assister aux offices divins, les grands sentiments de piété dont ils sont remplis au moment de la mort, sont des preuves non suspectes d'une conversion sincère et durable.

Nos François qui viennent de temps en temps à Kourou, admirent la piété et la modestie avec laquelle ces Sauvages assistent au service, et la justesse avec laquelle ils chantent l'office divin à deux chœurs. Vous seriez certainement

attendri, si vous entendiez les motets que nos jeunes Indiens chantent à la messe lorsqu'on élève la sainte hostie. Un Indien, nommé Augustin, qui sait fort bien le plain-chant, préside au chœur, anime nos chantres, et les soutient du geste et de la voix. Il joint à beaucoup plus d'esprit que n'en ont communément les Sauvages, un grand fonds de piété, et remplit souvent les fonctions d'un habile et zélé catéchiste, soit en apprenant la doctrine chrétienne aux infidèles dispersés dans les terres, soit en leur conférant le baptême à l'article de la mort après les avoir instruits. Il y a peu de jours qu'on m'avertit que dans un lieu qui n'est pas fort éloigné de la mission, un Sauvage infidèle étoit à l'extrémité. Outre que ma présence étoit alors absolument nécessaire à Kourou, une inondation subite avoit rendu le chemin impraticable à tout autre qu'aux Indiens. J'envoyai Augustin à son secours. Il partit à l'instant avec deux autres Indiens; et ayant trouvé que le malade n'étoit pas dans un danger aussi pressant qu'on l'avoit publié, il le prit sur ses épaules, et avec le secours de ses compagnons, il me l'apporta à la mission où je suis à portée de le baptiser quand je le jugerai nécessaire.

Cette penplade, qui est comme le chef-lieu de toutes celles que nous projetons d'établir, s'est accrue considérablement par le nombre des familles indiennes qui viennent y fixer leur demeure, et par la multitude des jeunes gens que j'ai élevés la plupart dès leur enfance, et qui sont maintenant pères de famille. Les premiers y sont attirés par les avantages qu'ils trouvent avec nous. Au lieu qu'errant dans leurs forêts, ils cherchoient avec bien de la peine de quoi vivre, et étoient sujets à de fréquentes maladies, qui, faute de soins, les enlevoient souvent dans la fleur de l'âge ; ici ils se procurent sans tant de fatigues, et abondamment, tout ce qui est nécessaire à la vie : ils sont plus rarement malades, et l'on n'épargne aucun soin pour rétablir leur santé quand elle est altérée. Deux grands logements que j'ai fait bâtir servent d'infirmes, l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes. Deux Indiens ont soin de la première, et deux Indiennes de la seconde. Je leur ai fait apprendre à saigner, et assez de chirurgie et de pharmacie pour préparer les médicaments dont les malades ont besoin, et les donner à propos. Vous ne nous laissez manquer d'aucun des meilleurs remèdes de France, et ils ont ici plus de force et de

vertu qu'en France même. Enfin, le bonheur que goûtent nos néophytes, réunis ensemble dans un même lieu, n'ayant pu être ignoré d'un grand nombre de nations sauvages qui habitent la Guyane, ces bons Indiens me sollicitent continuellement, et me pressent d'envoyer chez eux des missionnaires pour y faire des établissemens semblables à celui de Kourou. Quelle ample moisson, si nous avons assez d'ouvriers pour la recueillir!

Le grand nombre des familles qui composent la peuplade, et dont les chefs sont encore jeunes, contribuent beaucoup au bon ordre et à la ferveur qu'on y voit régner. Depuis vingt-trois ans que je me suis attaché à la nation des Galibis, ils ont tous été sous ma conduite dès leur bas âge : leur piété est solide, et c'est sur leurs exemples que se forment les nouveaux venus, qui presque sans y faire réflexion, se laissent entraîner au torrent, et s'assujettissent avec moins de peine aux exercices ordinaires de la mission.

Je vous l'ai déjà dit, mon révérend Père, et je ne cesserai de le répéter, un missionnaire ne fera jamais de fruit bien solide parmi ces barbares s'il ne se fixe chez une nation à laquelle il se consacre tout entier : il ne doit point s'é-

carter de ses néophytes. Quelque abandonnées que lui paroissent d'autres nations qui l'environnent, il ne peut faire autre chose que de gémir sur leur malheureux sort, ou de leur procurer, s'il le peut, d'autres secours; mais pour lui, il faut qu'il s'occupe sans cesse du soin de son troupeau, et qu'il lui rebatte continuellement les mêmes vérités, sans se rebuter ni de la chute des uns, ni du peu de ferveur des autres. Si je pouvois réunir sous un coup d'œil les chagrins et les dégoûts que j'ai eu à essuyer depuis que je travaille à la conversion des Galibis, vous en seriez étonné. C'est cependant ma persévérance qui a attiré les bénédictions de Dieu sur la mission de Kourou, qu'on voit maintenant si bien établie, qu'elle a mérité l'attention particulière de M. le comte de Maurepas, dont le zèle pour l'établissement de la religion dans ces terres infidèles, et pour l'avancement de nos colonies, nous fait ressentir chaque année des effets de la libéralité de notre grand monarque. Une protection si puissante est bien capable de soutenir et d'animer les ouvriers évangéliques dans les plus pénibles fonctions de leur ministère.

Après vous avoir parlé de la mission de Kourou, il faut vous entretenir du nouvel établis-

sement qui se forme à Ouyapoc, où je fis un voyage sur la fin de l'année dernière. En fouillant la terre pour les fondements de l'église qui y a été bâtie, nous fûmes fort surpris de trouver à quatre ou cinq pieds une petite médaille fort rouillée. Je la fis nettoyer, et j'y trouvai l'image de saint Pierre; c'est ce qui me détermina à prendre ce prince des Apôtres pour protecteur de la nouvelle-église. Mais comment cette médaille a-t-elle pu se trouver dans ces contrées? Car enfin les Indiens n'ont jamais connu de médailles ni de monnoie, et il ne paroît pas qu'aucun chrétien ait jamais habité cette partie du nouveau monde. Je m'offre à vous l'envoyer, si vous croyez qu'elle mérite l'attention de vos savants antiquaires. Son type paroît être des premiers siècles du christianisme.

Le P. Fauque est le premier Jésuite qui se soit établi à Ouyapoc. Vous connoissez son zèle pour la conversion de nos Sauvages, et le talent qu'il a de s'insinuer dans leur esprit. Mais sa santé qui s'affoiblit chaque jour, le met hors d'état de soutenir les fatigues inséparables des missions indiennes. Il fixera son séjour au fort d'Ouyapoc, où se trouvant comme au centre de toutes les missions que nous espérons établir, il en aura la direction, et trouvera dans

sa prudente économie de quoi fournir aux besoins des missionnaires. Il est là comme environné de différentes nations, et entre autres des Maraones, des Maourios, des Tou-Koyanes, des Palikours, des Mayes, des Karanarioux, etc.

A trois journées du fort, je séjournai au premier carbet que je trouvai, et j'y eus de fréquents entretiens avec ceux de ces Sauvages qui savoient le galibi. J'espère que la semence que je jetai, comme en passant, dans leurs cœurs, produira un jour des fruits de bénédiction. De là je continuai ma route, et après deux jours de navigation au milieu des roches dont la rivière est semée, et des fréquents saults qui s'y trouvent, j'arrivai chez la nation la plus reculée des Pirioux, et où demeurent les capitaines, dont deux entendent fort bien le galibi. J'y trouvai le P. d'Ayma, logé dans une misérable hutte, vivant comme ces pauvres Sauvages, et passant la journée, partie à la prière, partie à l'étude de leur langue et à l'instruction des enfants. Deux Sauvages qui savent les langues de ces nations, lui servoient d'interprètes. Il y a deux ans qu'il a fixé parmi eux son séjour. Il m'a parlé d'un vaste emplacement, où toutes ces nations doivent se réunir; je l'ai vu, il est très bien situé, mais il

n'est pas du goût de tous les Indiens ; ceux d'en bas trouvent qu'il est trop éloigné, parce qu'il est à une demi-journée de la rivière Camopi, et que, d'ailleurs, cette contrée est peu propre à la chasse et à la pêche. C'est pourquoi je convins avec les capitaines, qu'on cherchoit plus bas un autre emplacement qui fût au gré de toutes ces nations, et que je viendrois moi-même y établir la mission. Ils me promirent de leur côté d'y rassembler tous les Indiens qui leur sont soumis, d'abattre le bois nécessaire pour aplanir le terrain, et d'y faire un plantage de cacao pour leur subsistance. Je leur ajoutai que je portois encore mes vues plus loin, et que mon dessein étoit d'établir une mission chez les Ouayes et les Tarrupis, et une autre chez les Aromayotos. Ils approuvèrent ce dessein, en m'assurant qu'ils enverroient de leurs gens chez ces peuples, pour les disposer à seconder les bonnes intentions que j'avois pour eux. Enfin, je leur demandai quelques-uns de leurs Indiens qui sussent la langue galibi, afin de m'apprendre la langue des Pirious, ce qu'ils m'accordèrent avec plaisir. Tout le loisir que je puis avoir, je l'emploie à faire des grammaires et des dictionnaires de toutes les langues indiennes que j'ai apprises ; j'abrégerei

par là bien du travail à ceux de nos Pères qui viendront partager nos travaux, ou nous remplacer après notre mort.

Il se présente une mission bien plus importante à établir, et dont le projet est fort goûté de M. le gouverneur et de M. l'intendant de Cayenne. Un grand nombre d'Indiens, qui désertent les peuplades qu'ont les Portugais vers le fleuve des Amazones, viennent chaque jour chercher un asile sur nos terres, où, quoiqu'ils soient chrétiens, ils se répandent de côté et d'autre, et vivent sans aucun exercice de religion. Une grande mission portugaise, établie à Purukouaré, a été presque abandonnée par les Indiens : cinquante de ces Sauvages, qui étoient sous la conduite des Pères Récollets, sont venus à Kourou. Je les ai trouvés bien instruits des vérités de la religion, et il n'y a rien à craindre pour eux, tandis qu'ils demeureront dans notre peuplade. Mais que deviendront les autres qui mènent une vie errante? Ne perdront-ils pas bientôt les sentiments de piété qu'on leur a inspirés? Ceux mêmes qui sont à Kourou peuvent-ils y demeurer long-temps? car le caractère de ces nations, leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage, sont entièrement différents des mœurs et du langage des Galibis,

qui composent notre peuplade. Il y a même entre eux je ne sais quelle antipathie qu'on auroit peine à vaincre. Le dessein est donc d'établir sur la rivière d'Arouague, une mission qui ne sera composée que de ces Indiens fugitifs, tant de ceux qui se sont déjà réfugiés sur nos terres, que de ceux qui viendront dans la suite. La situation d'Arouague, qui se trouve entre Cayenne et Ouyapoc, et à peu près à égale distance, est très favorable. Il faudra leur accorder un vaste terrain, et ne donner retraite à aucun d'eux, qu'à condition qu'ils iront habiter cette mission. Par ce moyen-là ils ne seront point exposés au risque de retomber dans leurs premiers dérèglements, ni au danger de périr de misère, faute de secours.

La colonie recevra de grands avantages de cet établissement. La mer est souvent difficile à tenir depuis la pointe d'Arouague jusqu'à Ouyapoc; il s'y fait de continuels naufrages, faute d'endroits où l'on puisse relâcher : cette mission sera l'asile où se retireront ceux qui voyagent, jusqu'à ce que le temps devienne favorable pour se remettre en mer. D'ailleurs, on cherche à ouvrir un chemin pour aller par terre à la colonie naissante d'Ouyapoc. Or les Indiens d'Arouague rendront le chemin pra-

ticable , et auront soin de l'entretenir. Enfin , ils seront d'un grand secours , soit pour la navigation , qu'ils entendent mieux qu'aucune autre nation , soit pour défricher les terres , et pour construire des cases et des canots. On sait que quand ces Sauvages sont dispersés et errants dans les forêts , on n'en peut tirer aucun service ; au lieu que , quand ils sont rassemblés dans un même lieu , l'émulation se met parmi eux ; le gain qu'ils font et qui leur procure divers avantages , les rend actifs et laborieux.

Le champ est ouvert , mon révérend Père ; il ne s'agit plus que de nous envoyer des ouvriers propres à le cultiver. Ce nouvel établissement demande un homme qui s'y livre entièrement et qui soit d'un zèle infatigable pour courir ces mers , et aller chercher ces Indiens errants et fugitifs , et qui ait de la facilité à apprendre les langues , surtout celles des Arouas et des Marionnes. Ce sont principalement ces deux nations qui , se voyant inquiétées par les Portugais , se ressouvient qu'elles ont été reçues autrefois dans l'alliance des François , et viennent se réfugier chez leurs anciens amis. Je me repose entièrement sur votre zèle , dont vous nous donnez tant de preuves , et suis avec bien du respect , etc.



LETTRE

Du P. Fauque , missionnaire de la compagnie de Jésus , au P. de la Neuville , de la même compagnie , procureur des missions de l'Amérique.

A Ouyapoc , le 2 juin 1735.

MON RÉVÉREND PÈRE ,

La paix de N. S.

Les lettres que vous nous faites l'honneur de nous écrire chaque année, respirent tout le zèle dont vous êtes rempli pour la conversion de nos pauvres Sauvages. Nous voudrions pouvoir y répondre par une égale activité dans le travail, auquel certainement nous ne nous refusons pas; mais vous le savez, le champ est vaste et très inculte. Pour le défricher, il faut du temps, et un plus grand nombre d'ouvriers que nous ne sommes. Cependant, grâces aux bénédictions du Seigneur, nous recueillons

déjà des fruits abondants, qui nous assurent que nos espérances sont bien fondées pour la suite. La peuplade de Kourou, que le P. Lombard a formée, prend chaque jour de nouveaux accroissements. Il n'y a point d'année qu'on n'y baptise plusieurs catéchumènes; ces nouveaux venus se forment bientôt sur le modèle des anciens fidèles. Les exemples de piété et de ferveur qu'ils ont devant les yeux fixent leur inconstance naturelle, et les forcent, en quelque sorte, d'imiter les vertus dont ils sont témoins.

Le bel ordre qui s'observe dans cette peuplade, la variété des exercices, le soin qu'on prend de ces néophytes, la paix, la tranquillité et le bonheur dont ils jouissent : tout cela n'a pas été ignoré des nations les plus reculées. Six ou sept de ces nations pressent depuis long-temps le P. Lombard de leur envoyer des missionnaires qui leur procurent les mêmes avantages, et c'est ce que ce Père, dont vous connoissez le zèle, a extrêmement à cœur. Pour moi, j'attends que le P. d'Auzilhac vienne me remplacer à Ouyapoc, et aussitôt je partirai pour ouvrir la mission des Palikours. C'est la nation la plus nombreuse de toutes celles qui sont aux environs de cette contrée. Je suis déjà

connu de ces peuples, et je sens que j'en suis aimé.

Si l'on veut gagner le cœur et l'affection de nos Indiens, il faut s'armer de beaucoup de patience pour supporter leur grossièreté et leurs défauts, avoir avec eux un air ouvert et des manières aisées, et surtout être attentif aux occasions de leur rendre service. C'est par ces manières franches et officieuses que le P. d'Ayna s'est attiré l'amitié des Pirious, et les a rassemblés dans une peuplade au nombre de plus de deux cents. Cette mission qu'il a établie sous l'invocation de saint Paul, deviendra en peu de temps très florissante.

Dans le voyage que je viens de faire avec M. Legrand, lieutenant d'une compagnie de la marine, nous trouvâmes sur notre route la nation des Caranes. Ces bons Sauvages nous comblèrent d'amitiés et de caresses, et je suis persuadé qu'on n'aura nulle peine à les réunir avec les Pirious. Ces deux nations parlent la même langue; elles se ressemblent parfaitement dans leurs mœurs et dans leurs usages, et les familles de part et d'autre s'unissent volontiers par des alliances. Ce qui me fit plaisir, fut de voir parmi eux une grande quantité d'enfants : cette jeunesse formée de bonne heure à la piété

chrétienne, se préservera plus aisément des vices ordinaires aux Sauvages, et conservera l'esprit du christianisme plus constamment que leurs parents qui se sont convertis dans un âge déjà avancé.

En approchant de la nouvelle peuplade, j'admiraï l'ardeur avec laquelle une soixantaine d'Indiens, hommes, femmes et enfants, travailloient à défricher les terres de l'emplacement où l'on doit bâtir l'église et le logement du missionnaire. Pour peu qu'on connoisse le caractère indolent des Sauvages, et combien ils sont éloignés de tout travail tant soit peu pénible, on ne doutera point que cette vivacité et cette ardeur, dont ils sont naturellement incapables, ne soient l'effet d'une grâce singulière de Dieu, qui leur inspire un courage si extraordinaire. Je louai le zèle qu'ils faisoient paroître pour élever ce saint édifice en l'honneur du vrai Dieu; je leur promis qu'aussitôt que l'église seroit achevée je viendrois les revoir, et que j'amènerois avec moi quelques François pour leur servir de parrains lorsqu'ils seroient en état de recevoir le baptême. C'est un honneur dont nos Indiens sont jaloux parce qu'ils trouvent un petit avantage dans les libé-

ralités de ceux qui les ont tenus sur les fonts baptismaux.

Enfin, nous arrivâmes sur le soir à la mission de Saint-Paul. Ce fut un jour de réjouissance pour les Sauvages, temps où ils prennent leurs plus belles parures. Les hommes vinrent nous recevoir à la descente de nos canots, et nous conduisirent avec des démonstrations de joie extraordinaire à la case de leur missionnaire. Les femmes ne le cédèrent point à leurs maris, et nous offrirent à l'envi divers rafraîchissements. Le lendemain nous visitâmes toutes les cases de ces bonnes gens, qui manquoient d'expressions pour nous témoigner leur amitié et leur reconnoissance. Je ne vous dissimulerai pas, mon révérend Père, que je portois secrètement envie au P. d'Ayma du bonheur qu'il a de travailler à la conversion de ces peuples ; je ne les quittai qu'à regret, lorsqu'après avoir demeuré trois jours avec eux il fallut nous séparer. Lorsque le P. d'Ayma aura gagné et réuni dans le même lieu le reste des Pirious dispersés çà et là dans les forêts, il sera chargé d'une peuplade aussi nombreuse qu'elle le peut être dans ce lieu-là, eu égard à ce que les terres sont capables de rapporter pour la substance de ses habitants.

Je vous ai parlé dans d'autres lettres du grand capitaine Ananpiaron, que la mort nous enleva il y a peu d'années. J'ai entretenu plusieurs fois ses deux fils qui s'appellent *Yaripa* et *Yapo*. L'un et l'autre paroissent très affectionnés à la religion et aux missionnaires. Ils m'ont appris que le capitaine des Ouayes, qui habite le haut du Camopi, a dessein de s'approcher de nous, et de descendre jusqu'à l'embouchure de cette rivière. S'il persiste dans sa résolution, comme il y a lieu de le croire, nous pourrons placer là une mission qui sera composée de ceux de cette nation, auxquels se joindront les Taroupis, les Acoquas, les Palanques et les Noragues. Quoique cette dernière mission doive être d'un grand secours à celle de Saint-Paul, dont elle retirera pareillement de grands avantages, je ne cesse pas de tourner mes vues du côté des Palikours, et j'irai incessamment reconnoître leur pays.

On m'a déjà fait une peinture très désagréable de sa situation, et de la persécution qu'on a à souffrir des maringouins dont toutes ces terres sont couvertes. Je choisirai l'endroit le moins incommode pour y fixer notre demeure. Mais je crois qu'il faudra établir dans cette contrée deux missions, parce que les Palikours,

les Mayets et les Caranarioux, qui occupent notre côte du côté des Amazones, sont des nations trop nombreuses pour être rassemblées dans le même lieu. De là nous passerons chez les Itoutanes. Ces Indiens sont à tout moment dans la crainte de tomber entre les mains des Portugais : on les réduira plus aisément que les autres Sauvages d'alentour, parce qu'ils ont eu moins de commerce avec les Européens. En nous avançant ainsi peu à peu au large, nous pourrons embrasser toute la Guyane française, c'est-à-dire, le continent qui est depuis les Amazones jusqu'à Maroni. Peut-être même que la découverte de toutes ces terres deviendra très avantageuse à la colonie ; et lorsque ces missions seront toutes formées, nous espérons en établir encore une autre à l'embouchure de l'Ouyapoc, en y réunissant les Tokoyènes, les Maraones et les Maourious nos voisins. Vous savez déjà que les Galibis de Sinnamari sont dans les plus favorables dispositions à l'égard des missionnaires.

Voilà, comme vous voyez, mon révérend Père, une grande moisson. Plus elle est difficile à recueillir, plus elle animera le zèle des ouvriers évangéliques. Ces Sauvages, tout grossiers, tout barbares qu'ils sont, ont été

rachetés du sang de Jésus-Christ. Que ce motif est puissant pour nous soutenir dans nos peines et dans nos fatigues!

Je ne prétends rien dissimuler à ceux qui se sentent pressés de venir partager nos travaux ; ils auront affaire à des peuples qui n'ont rien que de rustique et de rebutant dans leurs personnes, gens sans loi, sans dépendance, sans politesse, sans éducation, en qui on ne trouve nulle teinture de religion, et qui n'ont pas même les premiers principes des vertus morales ; en un mot, à de vrais Sauvages qui semblent n'avoir de l'homme raisonnable que la figure : mais en cela même ne sont-ils pas plus dignes de notre compassion et de notre zèle ?

On ne dira pas que je donne de nos Sauvages un portrait flatté ; mais en même temps je ne puis m'empêcher d'avouer qu'un missionnaire qui travaille à leur conversion, trouve bien des avantages qu'il n'auroit pas chez d'autres nations infidèles. Ici il n'y a ni idolâtrie à détruire, ni idole à renverser ; il est à l'abri des persécutions auxquelles on doit s'attendre ailleurs de la part des puissances idolâtres ; ses instructions trouvent des cœurs extrêmement dociles, et l'on n'a jamais vu aucun Sauvage former la moindre difficulté sur les vérités qui

lui sont annoncées. Enfin, il recueille en paix le fruit de ses sueurs et de ses travaux : car bien qu'il soit vrai que dans le nombre de ces néophytes qu'on a convertis à la foi, il s'en trouve de tièdes et de languissants, il n'est pas moins vrai qu'on en voit un grand nombre qui conservent jusqu'à la mort un fonds admirable de piété, et qui, par leur assiduité à la prière, et dans tous les autres exercices d'une vraie dévotion, font paroître autant de ferveur qu'on en remarque en Europe parmi nos plus fervents congréganistes.

Parmi les nations polies et civilisées, un missionnaire a souvent à se précautionner contre les atteintes de la vaine gloire, et contre les retours de l'amour-propre. Il n'a pas ici à craindre de semblables écueils, où viendrait se perdre le mérite de tous ses travaux; il passe sa vie dans l'obscurité, au milieu des bois, n'ayant que Dieu pour témoin de ses ennuis, de ses souffrances, de ses sueurs et de ses fatigues. Ah! qu'il est doux, qu'il est consolant pour un ouvrier de l'Évangile, dont les vues sont bien épurées, de n'avoir que Dieu, au milieu de ces régions barbares, auquel il puisse avoir recours; de s'entretenir familièrement avec lui; de lui découvrir ses peines; de n'at-

tendre de secours que de lui seul, et d'être
comme en droit de lui dire : Vous seul, ô mon
Dieu, vous êtes mon unique refuge, mon sou-
tien, mon espoir, ma consolation, ma joie, en
un mot, mon Dieu et mon tout ! *Deus meus et
omnia*. Je suis avec respect, etc.

LETTRE

Du P. Fauque, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. de la Neuville, de la même compagnie, procureur des missions de l'Amérique.

A Ouyapoc, ce 20 septembre 1736.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

JE vous ai annoncé dans plusieurs de mes lettres le voyage que je projetois de faire chez les Palikours; mais des embarras imprévus, et de fréquents accès d'une fièvre bizarre et opiniâtre, me l'ont fait différer jusqu'au mois de septembre 1735. Ce fut donc le 5 de ce mois que je m'embarquai dans un petit *couillara* (c'est un tronc d'arbre creusé dont une extrémité se termine en pointe). Je descendis la rivière d'Ouyapoc dans cette espèce de canot,

qui ne peut porter que cinq à six personnes, et je profitai ensuite de la marée pour entrer dans la rivière de Couripi, que nous remontâmes jusqu'à ce que la mer fût à flot. Nous mouillâmes alors, et comme les bords de cette rivière sont impraticables vers son embouchure, il me fallut prendre le repos de la nuit dans mon canot.

Aussitôt que la mer commença à monter, nous nous mîmes en route, et vers les sept heures du matin, nous laissâmes à notre droite la rivière de Couripi, pour entrer dans celle d'Ouassa. Vers le midi, je trouvai l'embouchure du Roucaoua, que nous laissâmes aussi à la droite, me réservant d'y entrer à mon retour; et comme la marée ne se faisoit presque plus sentir, nous ne fûmes plus obligés de mouiller; mais la nuit nous ayant surpris avant que nous pussions gagner aucune habitation, il fallut la passer encore dans notre petit canot, avec des incommodités que vous pouvez assez imaginer.

Entre trois et quatre heures du matin, nous aperçûmes du feu sur l'un des bords de la rivière. C'étoient quelques Indiens qui campoient là, et qui revenoient de chez leurs parents, établis près d'une grande crique, qu'on

nomme *Tapamourou*, dont je parlerai plus bas. Après un court entretien que j'eus avec eux, je continuai ma route, et je fus fort surpris de ne point trouver ce jour-là d'habitations de Sauvages. Je savois néanmoins qu'il y en avoit plusieurs répandues de côté et d'autre ; mais outre que ceux qui m'accompagnoient ignoroient le chemin qui y conduit, il m'auroit été impossible d'y pénétrer, parce que les marais qu'il faut traverser étoient presque à sec. Comme la nuit approchoit, je craignois fort d'être encore obligé de la passer dans mon canot, mais heureusement nous aperçûmes deux Indiens qui étoient à la pêche. Nous courûmes sur eux à force de rames ; et eux qui nous prenoient pour des coureurs de bois, fuyoient devant nous de toutes leurs forces, et nous eûmes bien de la peine à les atteindre. Nous les joignîmes enfin, et ils furent agréablement surpris de trouver dans moi toute la tendresse d'un père. Leur rencontre ne me fit pas moins de plaisir, surtout lorsqu'ils me dirent que leur demeure n'étoit pas fort éloignée. Ils m'y conduisirent, et le lendemain, fête de l'Immaculée Conception, j'eus le bonheur d'y offrir le saint sacrifice de la messe. Dès que l'aube du jour commença à paroître, je dressai mon au-

te
to
les
ce
fan
Au
leu
ass
de

la
obj
fice
fidé
le n
Je
voy
sec
sièc
par
la v
tou
mo
qu'
à ve
vig
J

tel, et je le plaçai hors de la case, afin que de tous les côtés on pût aisément me voir célébrer les saints mystères. C'étoit une nouveauté pour ces peuples, surtout pour les femmes et les enfants, qui n'étoient jamais sortis de leurs pays. Aussi se placèrent-ils de telle sorte, qu'il ne leur échappa pas la moindre cérémonie, et ils assistèrent à cette sainte action avec une modestie et une attention qui me charmèrent.

Vous jugez bien, mon révérend Père, que la conversion de nos Indiens fut le principal objet de mon attention dans le temps du sacrifice. Me trouvant au milieu de ce peuple infidèle, devois-je appliquer à d'autres le fruit et le mérite de l'hostie sainte que j'offrois à Dieu? Je conjurois donc le Père des lumières d'envoyer au plus tôt à ces nations infortunées les secours dont elles sont privées depuis tant de siècles, et qui ne sont dans l'égarément que parce qu'elles n'ont personne qui leur enseigne la voie du salut. Je fis la même application de toutes les autres messes que je dis pendant mon voyage, et ma consolation est d'apprendre qu'un nombre de dignes ouvriers se préparent à venir cultiver cette abondante portion de la vigne du Seigneur.

Je me rendis de là chez mon *Banaré*. C'est

le nom qui se donne, parmi les Indiens, à ceux avec lesquels on contracte des liaisons d'amitié, qui s'entretiennent par de petits présents qu'on se fait mutuellement. Il n'omit rien pour me retenir le reste du jour; mais je ne pus lui donner cette satisfaction, parce que j'avois dessein de me rendre chez le capitaine de toute la nation, auquel M. des Roses, chevalier de Saint-Louis et commandant pour le roi dans ce poste, a donné, depuis environ deux ans, un brevet avec la canne de commandant. Cette canne est un jonc orné d'une pomme d'argent, aux armes de France, qui se donne, de la part du roi, aux capitaines des Sauvages. Youcara (c'est le nom de ce capitaine) est, je crois, le plus âgé de tous les Palikours. Comme je l'avois vu plusieurs fois à Ouyapoc, et que je lui avois souvent promis de l'aller voir chez lui, il me parut charmé que je lui eusse tenu enfin parole, et il n'oublia rien pour me dédommager de toutes les fatigues que j'avois eu à essayer les jours précédents. Il me parut fort empressé à donner sur cela des ordres à ses *poitos*, c'est-à-dire, à ceux de sa dépendance, et surtout aux femmes, auxquelles appartient le soin du ménage.

Après les premiers compliments de part et

d'autre, j'entrai d'abord en matière sérieuse, et je lui dis que nous songions efficacement à nous établir parmi eux, pour leur procurer le bonheur d'être chrétiens. Je lui exposai succinctement les motifs, soit surnaturels, soit humains, qui me parurent les plus propres à faire impression sur son esprit. Je n'oubliai pas la protection qu'ils auroient contre les vexations de ceux qui vont en traite : car je savois les sujets de mécontentement qu'il avoit sur cet article, et qui lui tenoit à cœur. Comme il n'entend pas trop bien la langue galibi, dans laquelle je lui parlois, il me répondit qu'il feroit venir un interprète pour m'expliquer ses véritables sentiments. L'interprète arriva le lendemain matin, et après une courte répétition que je fis de ce que je lui avois dit la veille, il me répondit que sa nation seroit charmée d'avoir des missionnaires, et qu'ils ne viendroient jamais aussitôt qu'elle le souhaitoit.

Nous délibérâmes alors sur l'endroit que nous choisirions pour y fixer la mission; mais comme je n'avois pas encore parcouru les rivières de Roucaoua, et de Tapamourou, je ne pouvois guère juger quel terrain méritoit la préférence. Maintenant que je les ai parcouru

rues, je crois qu'on ne peut mieux faire que de s'établir chez Youcara, jusqu'à ce qu'on trouve un endroit plus convenable. Sa demeure est presque à la source de l'Ouassa, d'où l'on peut en un jour entrer dans le Cachipour, par la communication d'une petite crique. Je crois même qu'il y aura là beaucoup moins de *maques* : c'est un insecte assez semblable aux cousins, mais beaucoup plus gros, et dont l'extrémité des pieds est blanche. Cela seul mérite, je vous assure, quelque attention; car vous ne sauriez vous imaginer combien cette espèce d'insecte est incommode en certaines saisons de l'année. Il y en a quelquefois une si grande quantité, que pour prendre son repas, il faut se retirer dans quelque coin, un peu à l'écart, souvent même on est obligé de manger en se promenant; c'est ce qui rend ce pays impraticable aux Européens. Quelques Indiens, pour se garantir de ces importuns insectes, se font des cases, au milieu de l'eau dans des marais fort éloignés de la terre, où ces petits animaux ne trouvant ni arbres, ni herbes aux environs pour se reposer, ne pénètrent guère, du moins en si grand nombre. La plupart dorment dans ce qu'ils appellent la *tocaye*; c'est une case écartée dans les bois, qui ressemble

à une glacière; ils ne s'y rendent que vers les huit heures du soir, et sans bruit, de crainte que les maques ne les suivent : car leur instinct les porte à aller où il y a du feu, et où ils entendent du bruit. Je n'ai jamais osé y coucher, de peur d'y être étouffé : vous jugez aisément quelle doit être la chaleur d'une chambre fermée hermétiquement, où respirent, pendant toute une nuit, trente ou quarante Indiens.

Je passai le jeudi et le vendredi chez Youcara. C'est une curiosité naturelle à nos Indiens de visiter les hardes des étrangers, sans cependant jamais y rien prendre. Notre capitaine ayant visité le panier où je portois mon petit meuble, me demanda ce que contenoit une phiole qui étoit remplie d'eau bénite : je lui répondis que c'étoit une eau dont les chrétiens se servoient pour chasser le démon, pour guérir les malades, etc. Il me pria d'en mettre sur quelques enfants qui languissoient depuis long-temps dans son carbet ; je les fis approcher, et je leur fis le signe de la croix sur le front avec cette eau. Dieu en fut glorifié, car j'appris peu de jours après qu'ils jouissoient d'une santé parfaite.

Je trouvai dans ce capitaine des dispositions très favorables au christianisme, que je le pres-

sois d'embrasser. En nous quittant, nous convinmes que dans trois jours, il viendrait me joindre à l'embouchure du Tapamourou où j'allois, et me confier deux jeunes Indiens que j'avois choisis chez lui, pour les conduire à Kourou, et les mettre en apprentissage de chirurgie. Il ne manqua pas au rendez-vous ; mais, comme je ne pus pas m'y rendre aussi exactement que lui, il planta une croix sur l'un des bords de la crique, pour me donner une preuve de son arrivée ; après quoi, il revira de bord. Heureusement les Indiens de ma suite ayant sonné du cor, il jugea que je n'étois pas loin, et il s'arrêta pour m'attendre. Je vous avoue, mon révérend Père, que je fus extrêmement surpris lorsque je vis le signe de notre rédemption, arboré sur les bords de cette petite rivière, où je n'avois rien aperçu trois jours auparavant, et j'avois peine à me persuader que ce fût là l'ouvrage d'un Sauvage. Il me dit qu'il l'avoit vu pratiquer ainsi autrefois à quelques François, dans les voyages qu'il avoit faits avec eux. Je le louai fort d'avoir retenu et imité ce trait de leur piété.

Pour revenir au Tapamourou, je ne pus gagner les cases des Indiens que fort avant dans la nuit du samedi au dimanche, bien qu'on

m'eût fait espérer que j'y arriverois en plein jour. La principale cause de ce retardement fut que nous trouvâmes le lit de cette petite rivière tout couvert d'herbes, et d'une espèce de roseaux, sur lesquels il fallut se pousser à force de *tacaré* (c'est une perche fourchue dont on se sert en guise de harpon.) Cette manière de naviguer est très fatigante, et demande beaucoup de temps. On est sujet à cet inconvénient dans les rivières peu fréquentées, parce que les halliers des deux bords venant à se joindre, font une espèce de barrière qui arrête tout ce que l'eau entraîne. Cela est quelquefois si considérable, qu'on fait des lieues entières où il semble qu'on soit sur une prairie flottante, tandis qu'on a au-dessous de soi trois ou quatre brasses d'eau. Mon inquiétude étoit de nous voir obligés à passer encore la nuit dans notre canot, où nous n'aurions pas été fort en sûreté contre les crocodiles dont nous étions environnés. Toutes ces rivières en foisonnent, et c'est ce qui contribue principalement à former l'embarras dont je viens de parler; car ces animaux extrêmement voraces, en poursuivant les petits poissons dont ils se nourrissent, arrachent beaucoup de joncs qui vivent ensuite le courant, et qui, venant à s'ac-

crocher les uns les autres , couvrent toute la surface de l'eau.

Dans l'embarras où je me trouvai, je fis sonner de temps en temps du cor, afin d'avertir les Sauvages de venir au devant de nous; mais ils ne portent pas jusque là leur politesse; tout ce qu'ils firent, fut de nous apporter du feu à la descente de notre canot. Je bénis Dieu de bon cœur de me voir enfin à terre; je n'étois pas pourtant au bout de mes peines. Après avoir marché environ cent pas nous trouvâmes un grand marais qu'il fallut traverser pour se rendre au carbet. Les Indiens mettent d'ordinaire sur ces espèces d'étangs, des troncs d'arbres qui se joignent bout à bout, et qui forment une espèce de pont, sur lequel ils courent comme des singes. Je voulus les imiter, à la faveur d'un tison de feu qu'on faisoit flamber devant moi pour m'éclairer; mais soit que ma chaussure fût moins flexible que les pieds de mon guide, soit que je n'eusse pas autant de dextérité que lui, je tombai au second pas que je fis, et j'ai peine à comprendre comment je ne me brisai pas les côtes; le coup que je me donnai sur le côté gauche fut si violent, que j'en ressentis une vive douleur pendant plusieurs mois. Je pris alors le parti de marcher

dans le marais même, au risque d'être mordu des serpents, et j'arrivai enfin au gîte, sans autre inconvénient que celui d'être bien mouillé.

Je trouvai là une grande et vaste case. Comme elle étoit environnée de marais et de terres noyées, et que le temps des *maques* n'étoit pas encore passé, tous les habitants du lieu, et ceux même de ma suite m'abandonnèrent pour aller coucher dans la *tocaye*. J'avoue que, pendant cette nuit où je me voyois tout seul, j'eus bien des pensées effrayantes, malgré tous les motifs de confiance en Dieu, que je ne cessois de me rappeler à l'esprit. Si quelque Sauvage, me disois-je, pour enlever le peu que tu as, venoit maintenant t'égorger : si quelque tigre ou quelque crocodile se jetoit sur toi pour te dévorer : car quelles horreurs n'inspirent pas les ténèbres d'une nuit obscure, surtout dans un pays barbare ? Le lever de l'aurore vint enfin calmer mes inquiétudes, et après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, j'allai visiter quelques habitations du voisinage.

J'entrai dans une case haute que nous appelons *soura* en langage galibi. M'entretenant avec ceux qui l'habitoient, je fus tout-à-coup saisi d'une odeur cadavéreuse ; et comme j'en témoignai ma surprise, on me dit qu'on venoit

de déterrer les ossements d'un mort, qu'on devoit transporter dans une autre contrée, et l'on me montra en même temps une espèce d'urne qui renfermoit ce dépôt. Je me ressouvins alors que j'avois vu ici, il y a trois ou quatre ans, deux Palikours, lesquels étoient venus chercher les os d'un de leurs parents qui y étoit mort. Comme je ne pensai pas alors à les questionner sur cette pratique, je le fis en cette occasion, et ces Sauvages me répondirent que l'usage de leur nation étoit de transporter les ossements des morts dans le lieu de leur naissance, qu'ils regardent comme leur unique et véritable patrie. Cet usage est parfaitement conforme à la conduite que tint Joseph à l'égard de son père Jacob; et je dirai en passant, que nous remarquons parmi ces peuples tant de coutumes du peuple juif, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'ils en descendent.

En continuant mes excursions dans mon canot, je trouvai deux cases de *Caranarious*. Ce sont des Indiens qui poussent encore plus loin que les autres Sauvages le dénuement de toutes choses. Il n'ont pas même de plantage; les graines des plantes et des arbres, ou le poisson, font leur nourriture ordinaire. La cassave, qui est un gâteau fait de la racine de

manioc, et la boisson ordinaire des Sauvages, qui se fait de la même racine, sont pour eux le plus grand régal. Quand ils veulent se le procurer, ils font une pêche abondante, et ils portent leurs poissons chez les Palikours, qui leur donnent du manioc en échange. Les Palikours ont pris sur eux un tel ascendant, qu'ils en font en quelque sorte leurs esclaves; c'est-à-dire, qu'ils s'en servent pour faire leurs abattis, leurs canots, leur pêche, etc.; souvent même ils leur enlèvent de force le peu de traite qu'ils font chez les François lorsqu'ils travaillent pour eux.

Ce que cette nation a de singulier, c'est que presque tous, hommes et femmes, sont couverts d'une espèce de lèpre, c'est-à-dire, que leur épiderme n'est qu'une dartre farineuse, qui se lève comme par écailles. Je vous avoue qu'on ne peut guère rien voir de plus affreux ni de plus dégoûtant. On trouve, parmi les Palikours, une autre nation de cette espèce, qu'on nomme *Mayets*. Nous serons apparemment obligés de bâtir pour eux une église particulière, parce que leur lèpre, qui flue de temps en temps, répand une odeur si désagréable, que les autres Indiens ne pourroient pas s'y accoutumer. Ce sont pourtant des ames rachetées

par le précieus sang de Jésus-Christ, qui animent des corps si hideux, et qui par là méritent tous nos soins. Prions le Seigneur qu'il remplisse de son esprit ceux qui seront employés à leur conversion.

Je sortis le lundi du fleuve Tapamourou, et je couchai dans un petit bosquet sur l'un des bords de l'Ouassa. Il me fallut y coucher encore le lendemain, parce que, m'étant avancé jusqu'au milieu d'une crique qui conduisoit à d'autres habitations, l'eau qui y manquoit m'obligea de retourner sur mes pas. Le mercredi j'arrivai chez un Indien nommé *Coumarouma*, qui m'avoit invité à l'aller voir, et qui m'avoit même offert son emplacement pour y établir une mission; mais il n'est pas, à beaucoup près, si convenable que le haut de l'Ouassa dont j'ai parlé. Comme cet Indien étoit venu à Kourou, et avoit été témoin de la charité des missionnaires pour leurs néophytes, nous nous entretenmes long-temps des mesures qu'on pourroit prendre pour faire chez eux un établissement. Je lui dis, entre autres choses, que les Pyayes, qui sont une espèce d'enchanteurs et de magiciens, étoient entièrement bannis de la mission du P. Lombard, et que je

n'en
tion
soit,
» dit
» pe
Cett
plus
savo
frir
tous
trou
nati
con
mag
L
Rou
dem
de S
fallu
ne p
not,
dim
les j
med
beau
vrin

n'en connoissois qu'un seul qui eût la réputation de l'être. Je le lui nommai : il le connoissoit, et sachant qu'il étoit borgne : « Quoi ! me » dit-il en riant, un tel est *pyaye* ? Et comment » peut-il voir le diable, n'ayant qu'un œil ? » Cette plaisanterie de sa part me fit d'autant plus de plaisir, qu'elle me confirma ce que je savois déjà, que les Palikours ne peuvent souffrir ces sortes de jongleurs : aussi les ont-ils tous fait périr ; et il n'y a pas long-temps qu'une troupe de femmes en tuèrent un qui étoit de la nation des Caranarious, parce qu'elles le soupçonnèrent de vouloir exercer sur elles son art magique.

Le jeudi, j'allai coucher à l'embouchure du Roucaoua, dans l'espérance de gagner le lendemain de bonne heure quelques habitations de Sauvages. Mon attente fut trompée, et il fallut coucher dehors cette nuit-là. Cependant, ne pouvant me résoudre à dormir dans le canot, nous mîmes pied à terre, et nous suspendîmes comme nous pûmes nos hamacs parmi les joncs et les broussailles. Le lendemain samedi, après avoir navigué toute la matinée avec beaucoup de peine et de fatigue, nous découvrimus enfin des abattis de bois, et, peu de

temps après, des cases de Sauvages. J'en connoissois plusieurs que j'avois vus au fort, et ils me reçurent fort bien. Je dis la messe le lendemain, et ce fut un grand sujet de satisfaction, surtout pour les femmes, les jeunes gens et tous ceux qui n'avoient jamais vu célébrer nos saints mystères. Je leur en fis une explication succincte, avec un petit discours sur la nécessité d'embrasser la foi pour entrer dans la voie du salut. J'employai le reste de la journée et le lundi suivant à parcourir les carbets épars de côté et d'autre. J'y rencontrai un déserteur d'une des missions portugaises qui sont sur les bords du fleuve des Amazones; il étoit venu s'établir là avec toute sa famille. Ce bon homme me fit une politesse à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre, et qui me fit connoître le soin qu'ont les Portugais de civiliser les Sauvages qu'ils rassemblent. Du plus loin qu'il m'aperçut, il vint au devant de moi, tenant à la main une petite baguette dont il se servoit pour secouer la rosée des herbes qui bordoient le sentier par où je passois, ne voulant pas, me dit-il ensuite, que puisque je prenois la peine de le visiter, mes habits en fussent endommagés.

Le mardi, je retournai sur mes pas, et j'allai

chez des Sauvages que je n'avois pu voir en entrant dans la rivière de Roucaoua. Depuis que je suis dans ce pays, et que je fréquente les Sauvages, je n'en ai point vu de si sales, ni de si mal proprement logés; aussi le lendemain, dès que j'eus dit la messe, nous nous rembarquâmes pour nous rendre à l'embouchure du Couripi. Quoiqu'il n'y ait point d'Indiens établis sur cette rivière, j'aurois bien voulu avoir le temps de la remonter, pour examiner le terrain, ayant ouï dire qu'il y avoit vers sa source une vaste montagne nommée *Oucaillari*, où une mission seroit très bien placée. Mais les fêtes de Noël me rappeloient à Ouyapoc.

Les Palikours ont des coutumes assez singulières, mais dont nous ne pouvons être instruits que quand nous demeurerons avec eux. Il y en a deux principalement qui me frappèrent: la première est que les enfants mâles vont tout nus jusqu'à l'âge de puberté: alors on leur donne la *camisa*: c'est une aune et demie de toile, qu'ils se passent entre les cuisses, et qu'ils laissent pendre devant et derrière, par le moyen d'une corde qu'ils ont à la ceinture. Avant que de recevoir la *camisa*, ils doivent passer par des épreuves un peu dures: on les fait jeûner

plusieurs jours, on les retient dans leur hamac, comme s'ils étoient malades, et on les fouette fréquemment ; cela , disent-ils , sert à leur inspirer de la bravoure. Ces cérémonies achevées, ils deviennent hommes faits.

L'autre coutume qui me surprit bien davantage, c'est que les personnes du sexe y sont entièrement découvertes : elles ne portent que jusqu'au temps de leur mariage une espèce de tablier d'environ un pied en carré, fait d'un tissu de petits grains de verre qu'on nomme *rassade*. Je ne sâché point que dans tout ce continent il y ait aucune autre nation où règne une pareille indécence. J'espère qu'on aura peu de peine à leur faire quitter un usage si contraire à la raison et à la pudeur naturelle. Nous donnerons d'abord des jupes à toutes les femmes, et il y a lieu de croire qu'elles s'y accoutumeront, car j'en ai déjà vu quelques-unes en porter; elles seront bien plus honnêtement couvertes qu'avec leur tablier. Nous avons aux environs de ce fort une petite nation qui se nomme *Tocoyènes*, où les femmes sont beaucoup plus modestes. Peu à peu nous amènerons nos chrétiens à s'habiller totalement. Outre la plus grande décence, nous leur procurerons un autre avantage, c'est qu'en leur faisant

nait
labo
trist
avec

naître des besoins, ils en deviendront plus laborieux, et seront par là moins exposés aux tristes suites de l'oïseté. J'ai l'honneur d'être avec bien du respect, etc.

hamac,
fouette
leur in-
chevées,

davan-
y sont
ent que
pèce de
ait d'un
nomme
out ce
ù règne
n aura
e si con-
e. Nous
es fem-
accou-
es-unes
êtement
ons aux
n qui se
t beau-
ènerons
Dutre la
ururons
faisant

LETTRE

Du P. Fauque, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. de la Neuville, de la même compagnie, procureur des missions de l'Amérique.

A Ouyapoc, ce 20 avril 1738.

MÓN RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LES lettres qui me sont venues d'Europe en différents temps, et de diverses personnes, me donnent lieu de croire qu'on n'y a pas une idée assez juste de cette mission, ni du genre de travaux que demande la conversion de nos Sauvages. Quelques-uns s'imaginent que nous parcourons les villes et les bourgades, à peu près comme il se pratique en Europe, où de zélés missionnaires, par de ferventes prédications, s'efforcent de réveiller les pécheurs qui s'endorment dans le vice, et

d'a
D'a
de
sion
cou
les,
tém
C
la v
c'est
pou
afin
form
son
Ain
une
gros
il s'
tion
insin
fais
estir
pas
tém
con
spir
soit

d'affermir les justes dans les voies de la piété. D'autres, qui sont plus au fait de la situation de cette partie du monde, croient qu'un missionnaire, sans se fixer dans aucun endroit, court sans cesse dans les bois après les infidèles, pour les instruire et leur donner le baptême.

Cette idée n'est rien moins que conforme à la vérité. Etre missionnaire parmi les Sauvages, c'est en rassembler le plus qu'il est possible, pour en composer une espèce de bourgade, afin qu'étant fixés dans un lieu, on puisse les former peu à peu aux devoirs de l'homme raisonnable, et aux vertus de l'homme chrétien. Ainsi, quand un missionnaire songe à établir une peuplade, il s'informe d'abord où est le gros de la nation qui lui est échue en partage; il s'y transporte, et il tâche de gagner l'affection des Sauvages par des manières affables et insinuantés; il y joint des libéralités, en leur faisant présent de certaines bagatelles qu'ils estiment; il apprend leur langue s'il ne la sait pas encore, et après les avoir préparés au baptême par de fréquentes instructions, il leur confère ce sacrement de notre régénération spirituelle. Mais il ne faut pas croire que tout soit fait alors, et qu'on puisse les abandonner

pour quelque temps. Il y auroit trop à craindre qu'ils ne retournassent bientôt à leur première infidélité ; c'est la principale différence qu'il y a entre les missionnaires de ces contrées, et ceux qui travaillent auprès des peuples civilisés : on peut compter sur la solidité de ceux-ci, et s'en séparer pour un temps, au moyen de quoi on entretient la piété dans des provinces entières ; au lieu qu'après avoir rassemblé le troupeau, si nous le perdions de vue, ne fût-ce que pour quelques mois, nous risquerions de profaner le premier de nos sacrements, et de voir périr pendant ce temps-là tout le fruit de nos travaux.

Qu'on ne me demande donc pas combien nous baptisons d'Indiens chaque année. De ce que je viens de dire, il est aisé de conclure, que quand une chrétienté est déjà formée, on ne baptise plus guère que les enfants qui y naissent, ou quelques néophytes, qui par leur négligence à se faire instruire, ou par d'autres raisons, méritent de longues épreuves, pour ne se pas rendre tout-à-fait indignes de ce sacrement.

Vous n'ignorez pas, mon révérend Père, ce que les missionnaires ont à souffrir, surtout dans des commencements si pénibles : la disette

des
dés
leur
des
fair
lieu
le d
néa
Qu
éloi
et d
san
ind
ing
pre
per
des
se f
suy
pas
de
gou
dev
I
déd
mer
coo

des choses les plus nécessaires à la vie, quelque désir qu'aient les supérieurs de pourvoir à leurs besoins; les incommodités et les fatigues des fréquents voyages qu'ils sont obligés de faire pour réunir ces barbares en un même lieu; l'abandon général dans les maladies, et le défaut de secours et de remèdes. Ce n'est là néanmoins que la moindre partie de leur croix. Que ne leur en doit-il pas coûter de se voir éloignés de tout commerce avec les Européens, et d'avoir à vivre avec des gens sans mœurs et sans éducation, c'est-à-dire, avec des gens indiscrets, importuns, légers et inconstants, ingrats, dissimulés, lâches, fainéants, malpropres, opiniâtrément attachés à leurs folles superstitions, et pour tout dire en un mot, avec des Sauvages? Que de violence ne faut-il pas se faire! que d'ennuis, que de dégoûts à essuyer! que de complaisances forcées ne faut-il pas avoir! combien ne doit-on pas être maître de soi-même! Un missionnaire pour se faire goûter de ses Sauvages, doit en quelque sorte devenir Sauvage lui-même.

Il faut pourtant l'avouer, on est amplement dédommagé de toutes ces peines, non seulement par la joie intérieure qu'on ressent de coopérer avec Dieu au salut de tant d'ames,

qui ont toutes coûté le précieux sang de Jésus-Christ, mais encore par la satisfaction que l'on a de voir plusieurs de ces infidèles qui, ayant une fois embrassé la foi, ne se démentent jamais de la pratique exacte des devoirs du christianisme. En sorte qu'il arrive en cela, comme en bien d'autres choses, que les racines sont amères, et que les fruits sont doux.

C'est en suivant ce plan, que nous venons de faire, le P. Bessou et moi, un assez long voyage chez les Indiens, qui sont au haut de la rivière d'Ouyapoc et de Camoppi, afin de les engager à se réunir et à se fixer dans une bourgade, où l'on puisse facilement les instruire des vérités de la religion. C'est un projet que j'avois formé il y a long-temps, et que je n'ai pu exécuter plus tôt, parce que les Palikours, et les nations plus voisines ont attiré jusqu'ici toute mon attention. Mais des personnes à l'autorité desquelles je dois déférer, ont jugé qu'il ne falloit pas différer plus long-temps de travailler à la conversion des Ouens, des Cousanis et des Taroupis, qui sont répandus le long de ces deux rivières. J'ai lieu de croire que Dieu bénira cette entreprise.

Je partis donc le 3 novembre de l'année dernière pour me rendre à la mission de Saint-

Pau
fus
beau
nièr
de
s'y
Cara
et e
de t
l'on
ce q
l'em
à se f
ils se
tion
tin e
leur
mém
naire
parti
struc
peu
natio
Saint
Ay
missi
sou

Paul, où je devois m'associer le P. Bessou. Je fus agréablement surpris de trouver ce village beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit la dernière fois que j'y allai. Outre plusieurs familles de Pirious, de Palanques et de Macapas, qui s'y sont rendues de nouveau, la nation des Caranes y est maintenant établie tout entière, et en fait un des plus beaux ornemens : car, de toutes ces nations barbares, c'est celle où l'on trouve plus de disposition à la vertu. Mais ce qui me toucha infiniment, ce fut de voir l'empressement extraordinaire de ces peuples à se faire instruire. Au premier coup de cloche, ils se rendent en foule à l'église, où leur attention est extrême ; le temps qu'on emploie matin et soir à leur faire des catéchismes réglés leur paroît toujours trop court ; il ne suffit pas même à plusieurs, et il faut que le missionnaire ait encore la patience de leur répéter en particulier, ce qu'il leur a expliqué dans l'instruction publique. Une si grande ferveur, si peu conforme au génie et au caractère de ces nations, me fait croire que la chrétienté de Saint-Paul deviendra un jour très florissante.

Après avoir demeuré trois jours dans cette mission, nous nous mîmes en route, le P. Bessou et moi, chacun dans notre canot. Dès la

première journée je trouvai un fameux *pyayes* (espèce de magicien), nommé Canori, qui s'est fort accrédité parmi les Sauvages, et avoit eu l'audace, pendant une courte absence du P. Dayna, de venir dans sa mission de Saint-Paul, et de faire ses jongleries tout autour de la case qu'il avoit nouvellement construite pour son logement. Je tâchai de savoir quelles avoient été ses intentions, mais ce fut inutilement : on ne tire jamais la vérité de ces sortes de gens, accoutumés de longue main à la perfidie et au mensonge. Ainsi, prenant le ton qui convenoit, je lui remis devant les yeux les impostures qu'il mettoit en œuvre pour abuser de la simplicité d'un peuple crédule, en le menaçant que s'il approchoit jamais de la peuplade de Saint-Paul, il y trouveroit le châtiement que méritoient ses fourberies.

Ce qui met en crédit ces sortes de *pyayes*, c'est le talent qu'ils ont de persuader aux Indiens, surtout quand ils les voient attaqués de quelque maladie, qu'ils sont les favoris d'un esprit beaucoup supérieur à celui qui tourmente le malade; qu'ils vont monter au Ciel pour appeler cet esprit bienfaisant, afin qu'il chasse l'esprit malin, seul auteur des maux qu'il souffre; mais pour l'ordinaire ils se font

pa
Ain
leu
lain
L
riv
res
not
not
rivi
bea
tant
mes
très
Aus
prin
on
nib
jam
J
sile
fait
ent
tud
a je
l'en
dan

payer d'avance et très chèrement leur voyage. Ainsi, que le malade vienne à mourir entre leurs mains, ils sont toujours sûrs de leur salaire.

Le 11 du même mois nous entrâmes dans la rivière de Camoppi, environ sur les sept heures du matin, laissant la rivière d'Ouyapoc à notre gauche, et nous réservant à la monter à notre retour. Le Camoppi est une assez belle rivière, moins grande que l'Ouyapoc, mais beaucoup plus facile à naviguer. Il y a pourtant des sauts en quantité; nous en traversâmes un surtout le 15 qui étoit fort long, et très dangereux quand les eaux sont grandes. Aussi ne s'avise-t-on guère de le franchir alors, principalement quand on a des marchandises; on aime mieux faire des portages, quelque pénibles qu'ils soient, et c'est à quoi ne manquent jamais ceux qui vont chercher le cacao.

J'aurois peine à vous exprimer le profond silence qui règne le long de ces rivières; on fait des journées entières sans presque voir, ni entendre aucun oiseau. Cependant cette solitude, quelque affreuse qu'elle paroisse d'abord, a je ne sais quoi dans la suite, qui dissipe l'ennui. La nature qui s'y est peinte elle-même dans toute sa simplicité, fournit à la vue mille

objets qui la récréent : tantôt ce sont des arbres à haute futaie, que l'inégalité du terrain présente en forme d'amphithéâtre, et qui charment les yeux par la variété de leurs feuilles et de leurs fleurs ; tantôt ce sont de petits torrents ou cascades, qui plaisent autant par la clarté de leurs eaux que par leur agréable murmure. Je ne dissimulerai pas pourtant qu'un pays si désert inspire quelquefois je ne sais quelle horreur secrète dont on n'est pas tout-à-fait le maître, et qui donne lieu à bien des réflexions. Combien de fois, me disois-je dans mes sombres rêveries : comment est-il possible que la pensée ne vienne point à tant de familles indigentes, qui souffrent en Europe toutes les rigueurs de la pauvreté, de venir peupler ces vastes terres, qui, par la douceur du climat, et par leur fécondité, semblent ne demander que des habitants qui les cultivent ? Un autre plaisir bien innocent que nous goûtâmes dans ce voyage, c'est que les eaux étant basses et fort claires, nous vîmes souvent des poissons se jouer sur le sable, et s'offrir d'eux-mêmes à la flèche de nos gens, qui ne nous en laissèrent pas manquer.

Ce fut le 16 que nous nous trouvâmes aux premières habitations des Ouens ou Ouayes.

Ces pauvres gens nous firent un très bon accueil; toutes les démonstrations d'amitié dont un Sauvage est capable, ils nous les donnèrent. Ils parurent charmés de la proposition que nous leur fîmes de venir demeurer avec eux, pour les instruire des vérités chrétiennes, et leur procurer le même bonheur qu'aux Pirious. Ils se regardoient les uns les autres, et marquoient leur étonnement de ce que, loin de leur demander, nous leur faisons présent de mille choses qui, en elles-mêmes, étoient de peu de valeur, mais dont les Sauvages sont fort curieux. Il n'y eut aucun d'eux qui ne promit de venir défricher des terres dans l'endroit que nous avons choisi, c'est-à-dire, dans cette langue de terre que forme le confluent des rivières d'Ouyapoc et de Camoppi. J'avois déjà jeté les yeux sur cet emplacement en l'année 1729. Mais aujourd'hui que je l'ai examiné de près, je ne crois pas qu'on puisse trouver un endroit plus commode, et plus propre à y établir une peuplade. Il plut également au P. Bessou, qui est destiné à gouverner cette peuplade, quand les Indiens y seront rassemblés.

Nous nous arrêtâmes le 17, pour nous reposer ce jour là, et pour renouveler nos petites

provisions qui commençoient à nous manquer. Le lendemain matin nous reprîmes notre route. Nous passâmes devant une petite rivière nommée *Tamouri*, que nous laissâmes à notre droite. Il faut la remonter pendant trois jours, et marcher ensuite trois autres jours dans les terres, pour aller chez une nation qu'on nomme Caïcouciennes, dont la langue approche assez du langage galibi, et est la même que celle des Armagatous. Nous aurions bien voulu visiter ces pauvres infidèles; mais les eaux étoient trop basses, et ce n'étoit pas là le principal but de notre voyage. Nous nous contentâmes de lever les mains au Ciel, pour prier le Père des miséricordes de bénir les vues que nous avons de les réunir aux autres nations que nous devons rassembler. J'ai lieu de croire qu'ils ne sont point éloignés du royaume de Dieu. Quelques-uns d'eux ayant visité la peuplade de Saint-Paul, ont été si contents de ce qu'ils y ont vu, que je ne doute pas qu'ils ne descendent bientôt à l'embouchure de leur rivière, pour se transporter au lieu où l'on fixera la nouvelle mission, surtout si les Armagatous veulent pareillement y venir. Quelques-uns de la nation des Ouens doivent aller leur rendre visite, et les y inviter de ma part.

Ce jour-là même, à une heure après-midi, nous arrivâmes à l'habitation d'Ouakiri, chef de toute la nation des Ouens, qui souhaitoit avec ardeur de voir un missionnaire parmi ses *Poïtos* ; c'est ainsi qu'on nomme les sujets d'un capitaine indien. Nous eûmes la douleur d'apprendre qu'il y avoit quatre mois que la mort l'avoit enlevé. Il étoit enterré dans un spacieux *tabout* tout neuf (espèce de case) où nous passâmes la nuit. Ce que j'y remarquai de singulier, c'est que la fosse étoit ronde, et non pas longue comme elles le sont d'ordinaire. En ayant demandé la raison, on me répondit que l'usage de ces peuples étoit d'inhumer les cadavres comme s'ils étoient accroupis. Peut-être que la situation recourbée où ils sont dans leurs hamacs courts et étroits, a introduit cette coutume ; peut-être aussi que la paresse y a bonne part : car il ne faut pas alors remuer tant de terre. Quoi qu'il en soit, la nation des Ouens, et le missionnaire qui va travailler à leur conversion, ont fait une grande perte dans la personne d'Ouakiri. C'étoit un homme plein de feu, ami des François, aspirant au bonheur d'écouter nos instructions, et ayant plus d'autorité sur ceux de sa nation, que n'en ont communément les capitaines parmi les Sauva-

ges. Nous nous flattons néanmoins que cette perte n'est pas irréparable : car nous nous sommes aperçus que ses enfants et son frère ont hérité de lui les mêmes sentiments.

Comme nous ne connoissions point d'autre nation au delà du lieu où nous étions, il fallut songer au retour. Nous descendîmes la rivière de Camoppi, et le 23 nous entrâmes dans celle d'Ouyapoc, quoique nos gens se fussent arrêtés quelques heures à chasser des *cabiais*, que les Pirious nomment *cabionara*. C'est un animal amphibie, qui ressemble à un gros marcassin. On en tua deux dans l'eau à coups de fusil et de flèche. Cette chasse pensa nous coûter cher. Comme on faisoit boucaner cette viande pendant la nuit, selon l'usage des Indiens, dans le bois où nous étions couchés, nous fûmes réveillés brusquement par les cris des tigres, qui ne sembloient pas être éloignés : sans doute qu'ils étoient attirés par l'odeur de la viande. Nous allumâmes à l'instant de grands feux qui les écartèrent.

Il s'en faut bien que les eaux de l'Ouyapoc soient aussi ramassées que celles du Camoppi. On trouve à tout moment dans l'Ouyapoc, des bancs de roches, des bouquets de bois, et des îlots qui forment comme autant de labyrinthes :

aussi cette rivière n'est-elle pas, à beaucoup près, si fréquentée que l'autre, et c'est, à ce que je crois, ce qui nous procura la satisfaction de voir à différentes fois deux ou trois *manipouris*, qui traversoient la rivière en des endroits où le chenal étoit plus découvert. Le *manipouri* est une espèce de mulet sauvage. On tira sur un, mais on ne le tua pas. A moins que la balle ou la flèche ne perce les flancs de cet animal, il s'échappe presque toujours, surtout s'il peut attraper l'eau; parce qu'alors il plonge, et va sortir au bord opposé du lieu où il a reçu la blessure que le chasseur lui a faite. La chair en est grossière, et d'un goût désagréable.

Nous reconnûmes le 25, à notre droite, une petite rivière nommée Yarouppi. C'est là qu'on trouve la nation des Tarouppis. Les eaux étoient si basses, qu'il ne nous fut pas possible d'y entrer. J'en fus d'abord affligé; mais ce qui me consola un moment après, c'est que j'ai lieu de croire que l'impossibilité où nous avons été de les voir, n'apportera aucun retardement à leur conversion. Nous avons vu plusieurs de ces Indiens chez les Ouens, avec qui ils sont en liaison: car ils se visitent souvent, en traversant les terres qui séparent l'Ouyapoc du

Camoppi, et ils m'ont bien promis de faire connoître aux chefs de leur nation le sujet de notre voyage, en m'assurant qu'ils en auroient de la joie, et qu'ils entreroient aisément dans nos vues.

Dès le lendemain 26, nous arrivâmes chez les Coussanis, un peu avant le coucher du soleil. Il y a apparence qu'ils n'étoient là que depuis peu de temps; car leurs cases n'étoient pas encore achevées. Ils nous dirent que le principal capitaine et le gros de la nation s'étoient enfoncés dans les bois, pour éviter la rencontre des Portugais, lesquels ne manquent guère chaque année de faire des excursions vers le haut des rivières qui se déchargent dans le grand fleuve des Amazones, soit pour ramasser du cacao, de la salsepareille, et du bois de crabe (espèce de canelle), soit pour faire des recrues de Sauvages, et les rassembler, comme nous faisons dans des peuplades. Mais l'extrême éloignement que ces Indiens ont des Portugais, fait justement soupçonner qu'ils en sont traités avec trop de dureté.

Nous passâmes la nuit dans cet endroit, et le 27 nous allâmes visiter deux autres carbets assez éloignés, et où il y avoit un bon nombre de ces Indiens : c'est tout ce que nous trou-

vAn
fut
peu
ave
laq
plu
voi
per
mis
nou
poi
libé
qui
pas
lère
nèr
nou
De
de
plu
rio
tion
fort
am
des
l'es
sen

vâmes de la nation des Coussanis. Leur accueil fut assez froid; j'attribue leur indifférence au peu de communication qu'ils ont eu jusqu'ici avec les François, et à la disette extrême dans laquelle ils vivent, jusque là que je remarquai plusieurs femmes qui, faute de rassade, n'avoient pas même le tablier ordinaire que les personnes du sexe ont coutume de porter. Leur misère excita notre compassion; et comme nous étions au bout de notre course, n'y ayant point d'Indiens au delà, nous leur distribuâmes libéralement la plus grande partie de la traite qui nous restoit. Cette libéralité ne contribua pas peu à gagner leur confiance; ils nous parlèrent avec ouverture de cœur, et se déterminèrent sans peine à se fixer dans le lieu que nous avons choisi pour y établir une peuplade. Depuis ce temps là deux des plus considérables de cette nation sont venus me voir à Ouyapoc; plusieurs autres sont allés danser chez les Pirious. Lorsque, parmi ces barbares, une nation va danser chez une autre, c'est la plus forte preuve qu'elle puisse donner de son amitié et de sa confiance. Ainsi, cette démarche des Coussanis est un témoignage certain de l'estime qu'ils font des Pirious, depuis qu'ils sont sous la conduite d'un missionnaire. Après

avoir ainsi confirmé toutes ces nations dans la résolution où elles paroissent être d'embrasser le christianisme, nous pensâmes à notre retour, et nous arrivâmes le 3 décembre à la mission de Saint-Paul.

Nous avons bien remercié le Seigneur des heureuses dispositions que nous avons trouvées dans ces nations sauvages : car c'est déjà beaucoup gagner sur des esprits si légers et si inconstants, que de vaincre l'inclination naturelle qu'ils ont d'errer dans les forêts, de changer de demeure, et de se transporter chaque année d'un lieu à un autre. Voici comme se font parmi eux ces sortes de transmigrations. Plusieurs mois avant la saison propre à défricher les terres, ils vont à une grande journée de l'endroit où ils sont, pour y choisir un emplacement qui leur convienne; ils abattent tous les bois que contient le terrain qu'ils veulent occuper, et ils y mettent le feu. Quand le feu a tout consumé, ils plantent des branches de manioc, car cette racine vient de bouture. Lorsque le manioc est mûr, c'est-à-dire, au bout d'un an ou de quinze mois, ils quittent leur première demeure et viennent camper dans ce nouvel emplacement. Aussitôt qu'ils s'y sont logés, ils vont abattre du bois à une

jou
le l
nio
dar
ren
asse
au
Cep
sép
extr
dan
l'en
meu
mie
A
solé
bar
plus
long
nar
sem
D'a
le P
Pal
nos
est
qu'

journee plus loin pour l'année suivante, brûlent le bois qu'ils ont abattu, et plantent leur manioc à l'ordinaire. C'est ainsi qu'ils vivent pendant des trente ou quarante ans. C'est ce qui rend leur vie fort courte : la plupart meurent assez jeunes, et l'on ne voit guère qu'ils aillent au delà de quarante-cinq ou cinquante ans. Cependant, malgré toutes les incommodités inséparables de ces fréquents voyages, ils aiment extrêmement cette vie vagabonde et errante dans les forêts. Comme rien ne les attache à l'endroit où ils sont, et qu'ils n'ont pas grands meubles à porter, ils espèrent toujours être mieux ailleurs.

A mon retour à Ouyapoc, je fus bien consolé d'apprendre, par une lettre du P. Lombard, que le P. Caranave avoit déjà baptisé la plus grande partie des Galibis, répandus le long de la côte, depuis Kourou jusqu'à Sinnanari, et qu'il se dispoit à faire un établissement solide aux environs de cette rivière. D'autres lettres de Cayenne m'apprennent que le P. Fourré va se consacrer à la mission des Palikours. Cette nation mérite d'autant plus nos soins, qu'étant peu éloignée de nous, elle est, pour ainsi dire, à la porte du Ciel, sans qu'on ait pu jusqu'ici la leur ouvrir. Quant au

P. d'Autillac, vous ne sauriez croire ce qu'il lui en coûte de peines et de fatigues pour rassembler dans Ouanari les Indiens du voisinage, c'est-à-dire, les Tocoyènes, les Maourious et les Maraones. Il faut avoir un zèle aussi solide et aussi ardent que le sien, pour ne s'être point rebuté des diverses contradictions qu'il a eu à essayer, et auxquelles il n'avoit pas lieu de s'attendre. Dieu l'a consolé par la docilité de plusieurs de ces infidèles, et par l'ardeur que quelques-uns ont fait paroître pour écouter ses instructions. Je ne vous en citerai qu'un trait qui vous édifiera. Un Indien, nommé *Cayariouara*, de la nation des Maraones, ne pouvant profiter de la plupart des instructions, à cause de l'éloignement où étoit sa parenté, s'offrit au missionnaire pour être le pêcheur de sa bourgade. Après avoir passé toute la journée à la pêche, il venoit la nuit trouver le Père pour le prier de l'instruire : et après avoir persévéré pendant quatre mois dans ces exercices, il retourna chez lui et instruisit tous ses parents des vérités de la religion. Après quoi il les amena à la mission, où il a planté son manioc, et où il construit une case pour lui et pour tous ceux de sa famille. Le Père les trouva fort bien instruits, et les dispose maintenant à recevoir le baptême. Je suis avec bien du respect, etc.

www

Du
Je
te
paJ
j'aie
casie
chos
J
derr
moi
sion
au d
moy
Nou
ense

~~~~~  
**LETTRE**

Du P. Fanque, missionnaire de la compagnie de Jésus, au Père \*\*\*, de la même compagnie, contenant la relation de la prise du fort d'Ouyapoc, par un corsaire anglais.

A Cayenne, le 27 décembre 1744.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

JE vous fais part de la plus sensible joie que j'aie goûtée de ma vie, en vous apprenant l'occasion que je viens d'avoir de souffrir quelque chose pour la gloire de Dieu.

J'étois retourné à Ouyapoc le 25 octobre dernier. Quelques jours après, je reçus chez moi le P. d'Autilhac qui s'étoit rendu à sa mission d'Ouanari, et le P. d'Huberlant, qui reste au confluent des rivières d'Ouyapoc et de Camoppi, où il forme une nouvelle chrétienté. Nous nous trouvâmes donc trois missionnaires ensemble, et nous goûtions le plaisir d'une

réunion si rare dans ces contrées, lorsque la Providence divine permet, pour nous éprouver, un de ces événements imprévus qui détruisent dans un jour le fruit des travaux de plusieurs années. Voici le fait avec toutes ses circonstances.

A peine la guerre a-t-elle été déclarée en Europe entre la France et l'Angleterre, que les Anglois sont partis de l'Amérique septentrionale, pour venir croiser aux îles sous le vent de Cayenne. Ils résolurent de toucher ici dans l'espérance de prendre quelque vaisseau, de piller quelques habitations, mais surtout pour tâcher d'avoir quelque connoissance d'un *senau* qui s'étoit perdu depuis peu de temps auprès de la rivière de Maroni. Ayant donné trop au sud, et manquant d'eau, ils s'approchèrent d'Ouyapoc pour en faire. Nous aurions dû naturellement en être instruits, soit par les Sauvages qui sortent fréquemment pour la pêche ou pour la chasse, soit par un corps-de-garde que notre commandant a sagement placé sur une montagne à l'embouchure de la rivière, d'où l'on découvre à trois ou quatre lieues au large; mais d'un côté, les Sauvages Aroüas qui venoient de Mayacoré à Ouanari, ayant été arrêtés par les Anglois, leur

don  
d'O  
ils r  
et d  
et q  
mén  
Ains  
les r  
L  
de l  
avec  
gouv  
bâti  
pièce  
hom  
ven  
gent  
poin  
d'O  
bord  
noie  
l'aut  
eux  
pier  
seau  
nuit  
la m

donnèrent connoissance de la petite colonie d'Ouyapoc qu'ils ignoroient , et sur laquelle ils n'avoient nulle vue en partant de leur pays; et d'autre part les gens qui étoient en faction et qui devoient nous garder leur servirent eux-mêmes de conducteurs pour nous surprendre. Ainsi tout concourut à nous faire tomber entre les mains de ces corsaires.

Leur chef étoit le sieur Siméon Potter, créole de la Nouvelle-Angleterre, armé en guerre avec commission du sieur William Guéene, gouverneur de Rodelam, et commandant du bâtiment le *Prince Charles de Lorraine*, de six pièces de canon, douze pierriers et soixante-un hommes d'équipage. Ils mouillèrent le 6 novembre, et firent de l'eau à la montagne d'*Argent*. (C'est ainsi qu'on nomme dans ce pays la pointe intérieure de la baie de la rivière d'Ouyapoc). Le 7, leur chaloupe revenant à bord aperçut un canot de Sauvages qui venoient du cap d'Orange (c'est le cap qui forme l'autre pointe de la baie). Les Anglois vont à eux, intimident les Indiens par un coup de pierrier, les arrêtent et les conduisent au vaisseau. Le lendemain ayant vu du feu pendant la nuit, sur une autre montagne qu'on nomme la montagne à *Lucas*, ils y allèrent et prirent

deux jeunes garçons qui y étoient en sentinelle, et qui auroient eu le temps de venir nous avertir, mais dont l'un, traître à sa patrie, ne le voulut pas. Ayant appris par leur moyen la situation, la force du poste d'Ouyapoc, et généralement tout ce qui le regardoit, ils se déterminèrent à le surprendre. Ils tentèrent même l'entreprise la nuit du 9 au 10. Mais craignant que le jour ne survînt avant leur arrivée, ils rebroussèrent chemin et se tinrent cachés toute la journée du 10. La nuit suivante, ils prirent mieux leurs mesures, ils arrivèrent peu après le coucher de la lune, et guidés par les deux jeunes François, ils mirent à terre environ à cinquante toises du poste d'Ouyapoc.

La sentinelle crut d'abord que c'étoient des Indiens ou des Nègres domestiques, qui vont et viennent assez souvent pendant la nuit. Il cria; on ne répondit point, et il jugea dès-lors que c'étoient des ennemis. Chacun s'éveilla en sursaut; mais ils furent dans la place avant qu'on eût seulement le temps de se reconnoître. Pour moi qui logeois hors du fort, et qui m'étois levé au premier cri du factionnaire, ayant entr'ouvert ma porte, je les vis défilér en grande hâte devant moi, sans en être aperçu, et aussitôt je courus éveiller nos Pères.

obs  
qu'  
pas  
les  
cro  
non  
qu'i  
à l'e  
par  
maî  
les l  
com  
gaur  
viro  
que  
nôtr  
C  
voic  
don  
à ma  
fond  
de  
moi  
du  
d'al  
les

Une surprise si inopinée au milieu d'une nuit obscure, la foiblesse du poste, le peu de soldats qu'il y avoit pour le garder (car ils n'étoient pas pour lors plus de dix ou douze hommes); les cris effroyables d'une multitude, qu'on croit, et qu'on doit naturellement croire plus nombreuse qu'elle n'est; le feu vif et terrible qu'ils firent de leurs fusils et de leurs pistolets à l'entrée de la place: tout cela obligea chacun par un premier mouvement dont on n'est pas maître, à prendre la fuite, et à se cacher dans les bois dont nous sommés environnés. Notre commandant tira pourtant, et blessa au bras gauche le capitaine anglois, jeune homme d'environ trente ans. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce capitaine fut le seul de sa troupe et de la nôtre qui fut blessé.

Cependant les deux missionnaires qui n'avoient point charge d'armes dans ce poste, et dont l'un par zèle et par amitié, vouloit rester à ma place, pressés par mes sollicitations, s'enfoncèrent dans le bois avec quelques Indiens de leur suite et tous nos domestiques. Pour moi, je restai dans ma maison qui étoit éloigné du fort d'une cinquantaine de toises, résolu d'allier premièrement à l'église pour consumer les hosties consacrées, et ensuite donner les

secours spirituels aux François, supposé qu'il y en eût de blessés, comme je le craignois, présument avec raison, après avoir entendu tirer tant de coups, que nos gens avoient fait quelque résistance.

Je sortois déjà pour exécuter le premier de ces projets, lorsqu'un Nègre domestique, qui, par bon cœur et par fidélité (qualités rares parmi les esclaves), étoit resté avec moi, me représenta qu'on me découvreroit infailliblement, et qu'on ne manqueroit pas de tirer sur moi dans cette première chaleur du combat. J'entrai dans ses raisons, et comme je n'étois resté que pour rendre à mes ouailles tous les services qui dépendoient de mon ministère, je me fis scrupule de m'exposer inutilement, et je me déterminai à attendre la pointe du jour pour paroître.

Vous pouvez aisément conjecturer, mon révérend Père, quelle fut la variété des mouvements qui m'agitèrent pendant le reste de la nuit. L'air retentissoit continuellement de cris, de huées, de hurlements, de coups de fusil ou de pistolet. Tantôt j'entendois enfoncer les portes, les fenêtres, renverser avec fracas les meubles des maisons; et comme j'étois assez près pour distinguer parfaitement le bruit

qu'on faisoit dans l'église, je fus saisi tout-à-coup d'une horreur secrète, dans la crainte que le Saint-Sacrement ne fût profané. J'aurois voulu donner mille vies pour empêcher ce sacrilège, mais il n'étoit plus temps. Pour y obvier néanmoins par la seule voie qui me restoit, je m'adressai intérieurement à Jésus-Christ, et je le suppliai instamment de garantir son sacrement adorable des profanations que j'appréhendois; ce qu'il fit d'une manière si surprenante, qu'elle peut être regardée avec raison comme une merveille.

Pendant tout ce tumulte, mon Nègre, qui sentoit parfaitement le danger que nous courions, et qui n'avoit pas les mêmes raisons que moi de s'y exposer, me proposa plusieurs fois de prendre la fuite; mais je n'avois garde de le faire; je connoissois trop les obligations de mon emploi, et je n'attendois que le moment où je pourrois aller au fort pour voir en quel état étoit le détachement françois, dont je croyois une bonne partie morts ou blessés. Je dis donc à l'esclave que dans cette occasion il étoit son maître; que je ne pouvois pas le forcer de rester avec moi; qu'il me feroit néanmoins plaisir de ne pas m'abandonner. J'ajoutai que s'il avoit quelque péché grief sur la con-

science, il feroit fort bien de se confesser pour être prêt à tout événement; que d'ailleurs il n'étoit pas sûr qu'on nous ôtât la vie. Ce discours fit impression sur lui; il reprit cœur et tint ferme.

Dès que le jour parut, je courus à l'église, en me glissant dans les taillis; et quoiqu'il y eût des sentinelles et des maraudeurs de tout côté, j'eus le bonheur de n'être pas aperçu. A l'entrée de la sacristie, que je trouvai ouverte, les larmes me vinrent aux yeux, quand je vis l'armoire des ornements et du linge, et celle où je tenois le calice et autres vases sacrés, enfoncées, brisées, et plusieurs ornements épars çà et là. J'entre dans le chœur de l'église: je vois l'autel à moitié découvert, les nappes ramassées en tas; je regarde le tabernacle et n'apercevant pas un peu de coton que j'avois coutume de mettre à l'entrée de la serrure, pour empêcher les ravers<sup>1</sup> d'y pénétrer, je crus que la porte étoit aussi enfoncée; mais y ayant porté la main, je trouvai qu'on n'y avoit pas touché. Saisi d'admiration, de joie et de reconnois-

<sup>1</sup> Insecte fort commun dans les îles, qui ne se promène que la nuit, et qui est assez semblable au taon.

sance, je prends la clé que les hérétiques avoient eue sous leurs mains, j'ouvre respectueusement, et je communie en viatique, très incertain si j'aurois ce bonheur une autre fois; car que ne doit pas craindre un homme de notre état de la part des corsaires, et des corsaires anglois? Je me mis à genoux pour faire mon action de grâces, et je dis au Nègre d'aller en attendant dans ma chambre qui n'étoit pas fort éloignée. Il y alla, mais en revenant il fut aperçu et arrêté par un matelot. L'esclave demanda grâce, et l'Anglois ne lui fit aucun mal. Je parus alors à la porte de la sacristie, et aussitôt je me vis coucher en joue. Il fallut bien se rendre; je m'approchai, et nous primes ensemble le chemin du fort. Quand nous entrâmes dans la place, je vis une grande joie répandue sur tous les visages, chacun s'applaudissant d'avoir fait capture d'un religieux.

Le premier qui m'aborda fut le capitaine lui-même. C'étoit un homme de petite taille, ne différant en rien des autres pour l'habillement. Il avoit le bras gauche en écharpe, un sabre à la main droite, et deux pistolets à sa ceinture. Comme il sait quelques mots de françois, il me dit que j'étois le bien-venu; que je ne devois

rien craindre, et qu'on n'attenteroit pas à ma vie.

Sur ces entrefaites, M. de Lage de la Landerie, écrivain du roi et notre garde-magasin, ayant paru, je lui demandai en quel état étoient nos gens, et s'il y en avoit beaucoup de tués ou de blessés. Il me répondit que non; qu'il n'avoit vu de notre troupe que le sergent et une sentinelle, et qu'il n'y avoit de blessé de part et d'autre que le seul capitaine anglois qui nous tenoit en sa disposition. Je fus charmé d'apprendre que notre commandant, l'officier, et leurs soldats eussent eu assez de loisir pour échapper : et comme par là les raisons qui m'avoient engagé à demeurer ne subsistoient plus, et que mon ministère n'étoit nécessaire à personne, j'aurois bien voulu être en liberté, et avoir pris plus tôt le parti de la retraite; mais il ne falloit plus y songer, et dans ce moment-là même, deux de nos soldats qui s'étoient tenus cachés, furent saisis et augmentèrent le nombre des prisonniers.

Cependant le temps du dîner arriva. J'y fus invité; mais je n'avois assurément point envie de manger. Je savois que mon troupeau et les deux Pères missionnaires étoient au milieu des bois, sans hardes, sans vivres, sans secours :

je n  
Cet  
se r  
par  
A  
vis  
che  
Je  
s'ex  
avo  
d'A  
çoi  
ang  
Il a  
avo  
fan  
le  
pe  
vo  
su  
n'e  
re  
ta  
m  
le

je n'avois ni ne pouvois avoir de leurs nouvelles. Cette réflexion m'accabloit ; il fallut pourtant se rendre à des invitations réitérées, et qui me paroissoient sincères.

A peine le repas étoit-il commencé, que je vis arriver les prémices du pillage qui se faisoit chez moi. Il étoit naturel que j'en fusse ému. Je le parus en effet ; et le capitaine me dit en s'excusant, que c'étoit le roi de France qui avoit déclaré le premier la guerre au roi d'Angleterre, et qu'en conséquence les François avoient déjà pris, pillé et brûlé un poste anglois nommé *Campo* auprès du Cap-Breton. Il ajouta même en forme de plainte, qu'il y avoit eu quelques personnes et surtout des enfans étouffés dans l'incendie.

Je lui répondis que, sans vouloir entrer dans le détail des affaires de l'Europe, nos rois respectifs étant aujourd'hui en guerre, je ne trouvois pas mauvais, mais seulement que j'étois surpris qu'il fût venu attaquer Ouyapoc, qui n'en valoit pas la peine. Il me répliqua qu'il se repentoit fort d'y être venu, parce que ce retardement lui faisoit manquer deux vaisseaux marchands richement chargés, qui étoient sur le point de faire voile de la rade de Cayenne.

Je lui dis alors que puisqu'il voyoit par lui-

même combien ce poste étoit peu considérable, et qu'il n'y avoit presque rien à gagner pour lui, je le priois d'accepter une rançon convenable, pour mon église, pour moi, pour mon Nègre, et pour tout ce qui m'appartenoit. Cette proposition étoit raisonnable, elle fut cependant rejetée. Il vouloit que je traitasse avec lui pour le fort et toutes ses dépendances. Mais je lui fis remarquer que ce n'étoit pas là une proposition à faire à un simple religieux : que d'ailleurs la cour de France se soucioit très peu de ce poste, et que des nouvelles récentes venues de Paris nous avoient appris qu'on devoit l'abandonner au plus tôt. Eh bien, dit-il alors avec dépit, puisque vous ne voulez pas entendre à ma proposition, on va continuer à faire le dégât, et user de représailles pour tout ce que les François ont déjà fait contre nous. On continua donc en effet à transporter de nos maisons, meubles, hardes, provisions, le tout avec un désordre et une confusion surprenante. Ce qui me pénétra de douleur, ce fut de voir les vases sacrés entre des mains profanes et sacrilèges. Je me recueillis un moment, et ranimant tout mon zèle, je leur dis ce que la raison, la foi et la religion m'inspirèrent de plus fort. Aux paroles de persuasion, je mêlai les

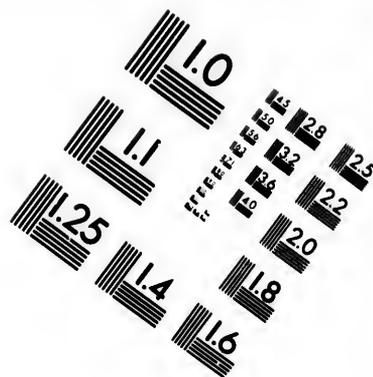
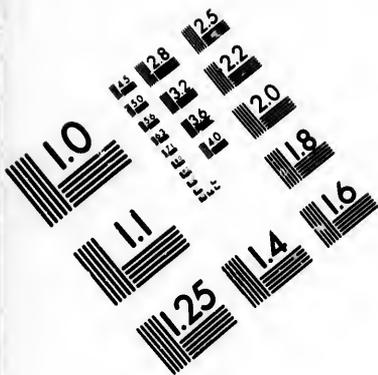
me  
far  
bli  
sie  
ma  
cet  
le j  
qu  
ru  
po  
ma  
pa  
lui  
fer  
les  
po  
ou  
pas  
loi  
cha  
sac  
me  
pu  
Je  
qu

motifs de crainte pour une si criminelle profanation. L'exemple de Balthazar ne fut pas oublié; et je puis dire avec vérité que j'en vis plusieurs ébranlés et disposés à me les rendre; mais la cupidité et l'avarice prévalurent: toute cette argenterie fut enfermée et portée à bord le jour même.

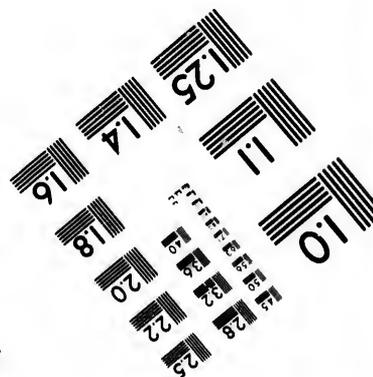
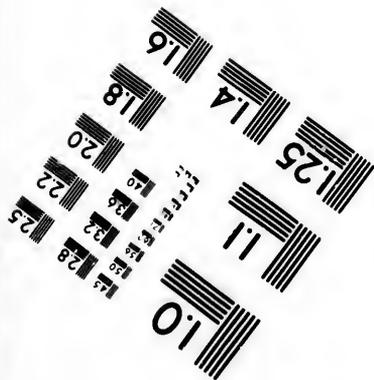
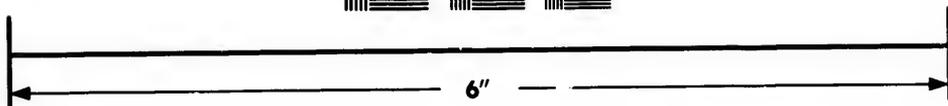
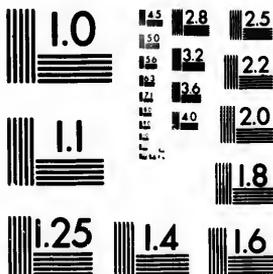
Le capitaine, plus susceptible de sentiments que tous les autres, et ce qu'il m'a toujours paru, me dit qu'il me cédoit volontiers ce qui pouvoit lui en revenir; mais qu'il n'étoit pas le maître de la volonté des autres: que tout l'équipage ayant sa part dans le butin, il ne pouvoit, lui capitaine, disposer que de la sienne; qu'il feroit pourtant ce qui dépendroit de lui pour les porter tous à condescendre à ce que je proposois. C'étoit de leur faire compter à Cayenne ou à Surinam (colonie hollandoise qui n'est pas éloignée, et où ils me disoient qu'ils vouloient aller) ou même en Europe par lettres de change, autant d'argent que pesoient les vases sacrés: mais il ne put rien obtenir.

Quelque temps après, le premier lieutenant me fit demander par interprète, ce qui avoit pu m'engager à me rendre moi-même à eux. Je lui répondis que la persuasion où j'étois qu'il y avoit de nos soldats de blessés, m'avoit





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25

18  
20  
22  
25

déterminé à rester pour les secourir. Et n'appréhendiez-vous pas d'être tué, ajouta-t-il? Oui, sans doute, lui dis-je; mais la crainte de la mort n'est pas capable d'arrêter un ministre de Jésus-Christ, quand il s'agit de son devoir. Tout véritable chrétien est obligé de sacrifier sa vie plutôt que de commettre un péché : or, j'aurois cru en faire un très grand, si, ayant charge d'ame dans ma paroisse, je l'avois totalement abandonnée dans le besoin. Vous savez bien, continuai-je, vous autres protestants qui vous piquez beaucoup de lire l'Écriture, qu'il n'y a que le pasteur mercenaire qui fuie devant le loup, quand il attaque ses brebis. A ce discours, ils se regardoient les uns les autres, et me paroissoient fort étonnés. Cette morale est, sans doute, un peu différente de celle de leur prétendue réforme.

Pour moi, j'étois toujours incertain de mon sort, et je voyois bien que j'avois tout à appréhender de pareilles gens. Je m'adressai donc aux saints anges gardiens et je commençai une neuvaine en leur honneur, ne doutant pas qu'ils ne fissent tourner toute chose à mon avantage. Je les priai de m'assister dans la conjoncture difficile où je me trouvois; et je dois dire ici, pour autoriser de plus en plus cette

dévotion si connue et si fort en usage dans l'Église, que j'ai reçu en mon particulier, et que je reçois chaque jour des bienfaits très signalés de Dieu, par l'intercession de ces esprits célestes.

Cependant, dès que la nuit approcha, c'est-à-dire, vers les six heures (car c'est le temps où le soleil se couche ici durant toute l'année), le tambour anglois commença à rappeler. On se rassembla sur la place, et on posa de tous côtés des sentinelles. Cela fait, le reste de l'équipage, tant que la nuit dura, ne discontinua pas de manger et de boire. Pour moi, j'étois sans cesse visité dans mon hamac; ils craignoient sans doute que je ne tâchasse de m'évader. Ils se trompoient; deux choses me retenoient : la première, c'est que je leur avois donné ma parole, qu'encore que je me fusse constitué moi-même leur prisonnier, je ne sortirois de leurs mains que par les voies ordinaires d'échange ou de rançon; la seconde, c'est qu'en restant avec eux, j'avois toujours quelque lueur d'espérance de recouvrer les vases sacrés, ou du moins les ornements et autres meubles de mon église.

D'abord qu'il fut jour, le pillage recommença avec la même confusion et le même dé-

sordre que la veille. Chacun apportoit au fort ce qui lui étoit tombé sous les mains , et le jetoit en tas. L'un arrivoit revêtu d'une mauvaise soutane , l'autre avec un panier de femme , un troisième avoit un bonnet carré sur la tête. Il en étoit de même de ceux qui gardoient le butin , ils fouilloient dans ce monceau de hardes , et quand ils trouvoient quelque chose qui leur faisoit plaisir , comme une perruque , un chapeau bordé , un habit , ils s'en revêtoient aussitôt , faisoient trois ou quatre tours de chambre avec complaisance , après quoi ils reprenoient leurs haillons goudronnés. C'étoit comme une bande de singes , comme des sauvages qui ne seroient jamais sortis du centre des forêts. Un parasol , un miroir , le moindre meuble un peu propre , excitoit leur admiration ; ce qui ne m'a pas surpris , quand j'ai su qu'ils n'avoient presque aucune communication avec l'Europe , et que Rodelam étoit une espèce de petite république , qui ne paie aucun tribut au roi d'Angleterre , qui fait elle-même son gouverneur chaque année , et où il n'y a pas même d'argent monnoyé , mais seulement des billets pour le commerce de la vie : car c'est là l'idée que j'en ai conçue d'après tout ce qu'ils m'ont dit.

Sur le soir, le lieutenant s'informa de tout ce qui regarde les habitations françoises le long de la rivière, combien il y en avoit, à quelles distances elles étoient, combien chacune avoit d'habitants, etc. Ensuite il prit avec lui une dizaine d'hommes et un des jeunes François qui leur avoient déjà servi de guides pour nous surprendre; et après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, ils partirent et ils montèrent dans la rivière. Mais ils ne trouvèrent rien, ou fort peu de chose, parce que les colons ayant été avertis par nos fuyards, avoient mis à couvert tous leurs effets, et surtout leurs Nègres, qui étoient ce qui piquoit le plus l'avidité angloise. Se voyant donc frustrés de leur espérance, ils déchargèrent leur colère sur les maisons qu'ils brûlèrent, sans nuire pourtant aux plantations; ce qui nous a fait soupçonner qu'ils avoient quelque intention de revenir. Pour nous qui étions dans le fort, nous passâmes cette nuit à peu près comme la précédente : mêmes agitations, mêmes excès de la part de nos ennemis, et même inquiétude de la mienne. Le second lieutenant, qui étoit resté pour commander, ne me perdit point de vue, appréhendant sans doute que je ne voulusse profiter de l'absence du capitaine et du

premier lieutenant pour m'échapper. Car j'avois beau faire pour les rassurer à cet égard, je ne pouvois en venir à bout. Ces sortes de gens, accoutumés à juger des autres par eux-mêmes, ne pouvoient pas s'imaginer qu'un honnête homme, qu'un prêtre pût et dût tenir sa parole en pareil cas.

Le jour venu, il parut un peu moins inquiet sur mon compte. Vers les huit heures, ils se mirent tous à table, et après un assez mauvais repas, l'un d'eux voulut entrer en controverse avec moi, et me fit plusieurs questions sur la confession, sur le culte que nous rendons aux croix, aux images, etc. Confessez-vous vos paroissiens, me dit-il d'abord? Oui, lui répondis-je, lorsqu'ils viennent à moi; ce qu'ils ne font point aussi souvent qu'ils le devoient, et que je le souhaiterois par le zèle que j'ai pour le salut de leurs âmes. Et croyez-vous bien véritablement, ajouta-t-il, que leurs péchés leur soient remis, d'abord qu'ils vous les ont déclarés? Non, assurément, lui dis-je; une accusation simple ne suffit pas pour cela; il faut qu'elle soit accompagnée d'une véritable douleur du passé, et d'une sincère résolution pour l'avenir, sans quoi la confession auriculaire ne serviroit de rien pour effacer les pé-

ch  
p  
au  
re  
ré  
ma  
mi  
d'  
pa  
sa  
re  
ex  
ble  
à  
pa  
ron  
ma  
ain  
hor  
ten  
une  
dun  
ma  
Oh  
glo  
nist  
que

chés. Et quant aux images et aux croix, re-  
prit-il, pensez-vous que la prière ne soit pas  
aussi bonne sans cela qu'avec cet extérieur de  
religion? La prière est bonne, sans doute, lui  
répondis-je. Mais permettez-moi de vous de-  
mander à vous-même, pourquoi dans les fa-  
milles on conserve les portraits d'un père,  
d'une mère, de ses aïeux? N'est-ce pas princi-  
palement pour exciter sa propre reconnois-  
sance, en songeant aux services qu'on en a  
reçus, et pour s'animer à suivre leurs bons  
exemples? Car ce n'est pas précisément ce ta-  
bleau que l'on honore, mais on rapporte tout  
à ceux qu'il représente : de même il ne faut  
pas vous imaginer que nous autres catholiques  
romains, nous adorions le bois ni le cuivre;  
mais nous nous en servons pour nourrir, pour  
ainsi dire, notre dévotion. Car, comment un  
homme raisonnable pourroit-il n'être pas at-  
tendri en voyant la figure d'un Dieu mort sur  
une croix pour son amour? Quel effet ne pro-  
duit pas sur l'esprit et sur le cœur l'image d'un  
martyr, qui a donné sa vie pour Jésus-Christ?  
Oh! je ne l'entendois pas ainsi, me dit l'An-  
glois; et je connus bien à son air que leurs mi-  
nistres les trompent, en leur faisant entendre  
que les papistes, comme ils nous appellent,

honorent superstitieusement, et adorent les croix et les images prises en elles-mêmes.

J'attendois avec empressement le retour de ceux qui avoient été visiter les habitations, lorsqu'on vint me dire qu'il falloit aller à bord du vaisseau, parce que le capitaine Potter vouloit me voir et me parler. J'eüs beau prier, solliciter, représenter le plus vivement que je pus toutes les raisons que j'avois de ne pas m'embarquer sitôt, je ne pus rien gagner, et il fallut obéir malgré moi. Le chef de la troupe, qui dans l'absence des autres, étoit le second lieutenant, ainsi que je viens de le dire, prenant sa langue d'une main, et de l'autre faisant semblant de la percer ou de la couper, me donna à entendre que, si je parlois davantage, je devois m'attendre à de mauvais traitements. J'ai lieu de croire qu'il étoit piqué des discours forts et pathétiques que je faisois sur la profanation des ornements de l'Église et des vases sacrés.

Nous nous mîmes donc vers les trois heures après midi dans un canot ; et quoique le vaisseau ne fût guère qu'à trois lieues de là (le capitaine l'ayant déjà fait entrer en rivière), nous n'y arrivâmes pourtant qu'environ sur les huit heures, par la lâcheté des nageurs, qui ne dis-

continuoient pas de boire. Du plus loin qu'à la lueur de la lune je découvris le corps du bâtiment, il me parut tout en l'air. Il étoit en effet échoué sur le côté, et n'avoit pas trois pieds d'eau. Ce fut un grand sujet d'alarmes pour moi ; car je m'imaginois qu'il y avoit en cela de la faute de mon Nègre, qu'on avoit choisi pour un des pilotes ; et je croyois que le capitaine m'avoit envoyé chercher pour me faire porter la peine que méritoit l'esclave, ou tout au moins afin que je périsse avec les autres, si le navire venoit à s'ouvrir. Ce qui me confirma pendant quelque temps dans cette triste idée, fut le peu d'accueil qu'on me fit ; mais j'ai appris depuis qu'il n'y avoit eu en cela aucune affectation, et que la mauvaise réception qui m'alarma, venoit uniquement de ce que tout le monde étoit occupé à manœuvrer, pour se retirer au plus vite de ce mauvais pas.

D'abord que notre canot eut abordé, je vis descendre et venir à moi un jeune homme, qui estropioit un peu le françois, et qui me prenant la main, la baisa, en me disant qu'il étoit Irlandois de nation, et catholique romain ; il fit même le signe de la croix, tant bien que mal ; et m'ajouta, qu'en qualité de

second canonier, il avoit une cabane, qu'il vouloit me la donner, et que si quelqu'un s'avisait de me faire la moindre insulte, il sauroit bien la venger. Ce début, quoique partant d'un homme qui me paroissoit fort ivre, ne laissa pas de me tranquilliser un peu. Il me donna lui-même la main pour m'aider à grimper sur le pont par le moyen des cordages. A peine fus-je monté, que j'aperçus mon Nègre. Je lui demandai aussitôt ce qui avoit ainsi fait échouer le vaisseau, et je fus rassuré lorsqu'il m'eut dit que c'étoit par la faute du capitaine, qui s'étoit opiniâtré à tenir le large de la rivière, quoiqu'on lui eût dit plusieurs fois, que le *chenal*<sup>1</sup> étoit tout proche de terre. Le capitaine parut en même temps sur le gaillard, et me dit assez froidement d'entrer dans la chambre; après quoi il alla continuer de vaquer à la manœuvre.

Cependant mon Irlandois ne me quittoit pas, et s'étant assis à la porte, il me renouvela ses protestations de bienveillance, me disant toujours qu'il étoit catholique romain, qu'il vouloit même se confesser avant que je sortisse de

<sup>1</sup> *Chenal*, c'est dans une rivière le courant d'eau, où un vaisseau peut entrer.

leur bord : qu'il avoit communiqué autrefois, etc. ; et comme dans tous ses discours il méloit toujours quelques invectives contre la nation angloise , on le fit retirer, avec défense de me parler dans la suite , sous peine de châtement ; ce qu'il reçut de fort mauvaise grâce , jurant , tempétant , et protestant qu'il me parleroit , malgré qu'on en eût. Il s'en alla pourtant ; mais à peine fut-il parti , qu'il en vint un autre aussi ivre que lui , et Irlandois comme lui. C'étoit le chirurgien , qui me dit d'abord quelques mots latins : *Pater, misereor*. Je voulus lui répondre en latin ; mais je compris bientôt qu'il n'y entendoit rien du tout ; et comme il n'étoit pas plus habile en françois , nous ne pûmes pas lier conversation ensemble. Il se faisoit tard , et je sentois le sommeil qui me pressoit , n'ayant guère dormi les nuits précédentes. Je ne savois pourtant où me mettre pour prendre un peu de repos. Le vaisseau étoit si penché , qu'il falloit être continuellement cramponné pour ne pas rouler. J'aurois bien voulu me jeter sur une des trois cabanes ; mais je n'osois , de peur que quelqu'un ne m'en fit retirer promptement. Le capitaine s'aperçut de mon embarras , et touché de la mauvaise figure que nous faisons sur des coffres , le garde-magasin et moi , il nous

dit que nous pouvions nous loger dans la cabane du fond de la chambre. Il ajouta même poliment qu'il étoit fâché de ne pouvoir pas en donner une à chacun, mais que son vaisseau étoit trop petit pour cela. J'acceptai bien volontiers ses offres, et nous nous arrangeâmes de notre mieux sur ce tas de haillons. Malgré toutes les incommodités de ma situation, je m'assoupis de lassitude, et pendant la nuit, moitié endormi, moitié éveillé, je m'aperçus que le bâtiment commençoit à remuer. Il vint insensiblement à flot, et pour empêcher qu'il ne se couchât dans la suite, on enfonçoit deux vergues dans la vase, une de chaque côté, lesquelles tenoient le corps du vaisseau en équilibre.

Lorsqu'il fut jour, et qu'il fallut prendre quelque nourriture, ce fut un nouveau tourment pour moi, car l'eau étoit si puante, qu'il n'y avoit pas moyen d'en goûter; tellement que les Indiens et les Nègres, qui ne sont pas assurément délicats, aimoient mieux boire de l'eau de la rivière, quelque bourbeuse et quelque saumâtre qu'elle fût. Je demandai alors au capitaine pourquoi il n'en faisoit pas d'autre, puisque tout proche de là il y en avoit une source où j'avois coutume d'envoyer chercher

l'eau dont j'usois au fort. Il ne me répondit rien, croyant peut-être que je voulois le faire donner dans quelque ambuscade. Mais après avoir bien questionné les François, les Nègres et les Indiens qu'il avoit fait prisonniers, il se détermina à envoyer sa chaloupe à terre avec mon domestique. On fit plusieurs voyages ce jour-là et les jours suivans, en sorte que nous fîmes tous dans la joie d'avoir de bonne eau, quoique plusieurs n'en usassent guère, aimant mieux le vin et le taffia, qui étoit sur le pont à discrétion.

Je dois pourtant dire à la louange du capitaine, qu'il étoit très sobre. Il m'a même souvent témoigné sa peine sur les excès de son équipage, à qui, suivant l'usage des corsaires, il est obligé de laisser beaucoup de liberté. Il me fit ensuite une confidence assez plaisante. Monsieur, me dit-il, savez-vous que demain 5. du présent mois de novembre, suivant notre manière de compter ( car nous autres François nous comptons le quinze ) les Anglois font une très grande fête? Et quelle fête, lui dis-je? Nous brûlons le pape, me répondit-il [en riant]. Expliquez-moi, repris-je, ce que c'est que cette cérémonie. On habille burlesquement, me dit-il, une espèce de statue ridicule, qu'on



appelle le pape, et qu'on brûle ensuite en chantant des vaudevilles; et tout cela en mémoire du jour où la cour de Rome sépara l'Angleterre de sa communion. Demain, continua-t-il, nos gens qui sont à terre feront la cérémonie au fort. Après quoi, il fit hisser sa flamme et son pavillon. Les matelots montèrent sur les hauts-bancs, le tambour battit, on tira du canon, et l'on cria cinq fois *Vive le roi*. Cela fait, il appela un de ses matelots, qui au grand plaisir de ceux qui entendoient sa langue, chanta une fort longue chanson, que je jugeai être le récit de toute cette indigne histoire. Voilà un trait qui confirme bien ce que tout le monde sait déjà, que l'hérésie pousse toujours aux derniers excès son animosité contre le chef visible de l'Église.

Sur le soir nous vîmes venir un grand canot à force de rames. Le capitaine, qui se tenoit toujours sur ses gardes, et qui ne pouvoit pas s'ôter de l'esprit que nos gens cherchoient à le surprendre, fit faire aussitôt *branle bas*; on tira sur-le-champ un coup de pierrier, et la pirogue ayant fait son signal, tout fut tranquille. C'étoit le lieutenant qui étoit allé faire le dégât sur les habitations, le long de la rivière. Il rapporta qu'il n'avoit visité que deux ou trois

plantations, où il n'avoit trouvé personne. Il ajouta qu'il alloit remonter pour mettre le feu partout. En effet après avoir soupé, et avoir amplement conféré avec les principaux, il repartit. Je demandai d'aller avec lui jusqu'au fort pour chercher mes papiers, mais je fus refusé; et pour m'adoucir un peu la peine que me faisoit ce refus, M. Potter me dit qu'il m'y méneroit lui-même. Je pris donc patience, et je tâchai de réparer par un peu de sommeil la perte des nuits précédentes, mais inutilement: le bruit, le fracas et la mauvaise odeur ne me permirent pas de fermer l'œil.

Le dimanche matin je m'attendois à voir quelque exercice de religion: car jusque-là je n'avois aperçu aucune marque de christianisme; mais tout fut à l'ordinaire, en sorte que je ne pus pas m'empêcher d'en témoigner ma surprise. Le capitaine me dit que dans leur secte chacun servoit Dieu à sa mode; qu'il y avoit parmi eux comme ailleurs des bons et des mauvais, et que *qui bien faisoit bien trouveroit*. Il tira en même temps de son coffre un livre de dévotion, et je m'aperçus qu'il y jeta quelquefois les yeux dans le cours de la journée et le dimanche suivant. Comme il m'a toujours paru plein de raison, j'avois soin de jeter de temps

en temps dans la conversation quelques mots de controverse et de morale qu'il recevoit fort bien, se faisant expliquer par des interprètes ce qu'il n'entendoit pas. Il me dit même un jour qu'il ne vouloit plus faire le métier de corsaire : que Dieu lui donnoit aujourd'hui du bien qui peut-être lui seroit bientôt enlevé par d'autres; qu'il n'ignoroit pas qu'il n'emporteroit rien en mourant; que du reste je ne devois pas m'attendre à trouver plus de piété dans un corsaire françois ou même espagnol, que j'en voyois dans son vaisseau, parce que ces sortes d'armemens ne sont guère compatibles avec les exercices de dévotion. J'avoue que j'étois étonné de voir de tels sentiments dans la bouche d'un huguenot américain : car tout le monde sait combien cette partie du monde est éloignée du royaume de Dieu et de tout ce qui y conduit. Je l'ai exhorté plusieurs fois à demander au Seigneur de l'éclairer, et de ne pas le laisser mourir dans les ténèbres de l'hérésie, où il a eu le malheur de naître et d'être élevé.

Comme les canots alloient et venoient incessamment de terre à bord et de bord à terre pour transporter le pillage, il en vint un ce soir-là même qui conduisoit un François avec

cinq Indiens. C'étoit un de nos soldats qui depuis une quinzaine de jours étoit allé chercher des Sauvages pour les faire travailler, et qui ne sachant pas que les Anglois étoient maîtres du fort, s'étoit jeté entre leurs mains. Je représentai au sieur Potter, que les Indiens étant libres parmi nous, il ne devoit ni ne pouvoit les prendre prisonniers, surtout n'ayant pas été trouvés les armes à la main; mais il me répondit que ces sortes de gens étoient esclaves à Rodelam, et qu'il les y conduiroit malgré tout ce que je pourrois lui dire. Il les a emmenés en effet avec les Aroüas qu'il avoit d'abord pris dans la baie d'Ouyapoc : peut-être a-t-il envie de revenir dans ce pays, et de se servir de ces misérables pour faire des descentes sur les côtes; peut-être aussi les laissera-t-il à Surinam.

Je le sommai cependant le lundi matin de la parole qu'il m'avoit donnée de me mener à terre; mais il n'y eut pas moyen de rien obtenir, et il fallut se contenter de belles promesses; en sorte que je désespérois de revoir jamais mon ancienne demeure, lorsqu'il vint lui-même à moi le mardi, me dire que si je voulois aller au fort, il m'y feroit conduire. J'acceptai bien volontiers son offre; mais avant

que je m'embarquasse, il me recommanda fort de ne pas fuir, parce qu'on ne manqueroit pas, dit-il, de vous arrêter avec un coup de fusil : je le rassurai là dessus, et nous partimes. Celui qui commandoit le canot étoit le second lieutenant, celui-là même qui m'avoit menacé de me couper la langue; et comme je m'en étois plaint au capitaine, qui lui en avoit sans doute parlé, il s'excusa fort là dessus en chemin, et me fit mille politesses. Nous arrivâmes au terme, et aussitôt je vis tous ceux qui gardoient le fort, venir au débarquement, les uns avec des fusils, les autres avec des sabres pour me recevoir. Peu accoutumés peut-être à la bonne foi, ils craignoient toujours que je ne leur échappasse, malgré tout ce que je pouvois leur dire pour les tranquilliser sur mon compte.

Après que nous fûmes un peu reposés, je demandai d'aller chez moi, et l'on m'y conduisit sous une bonne escorte. Je commençai d'abord par visiter l'église, afin de voir pour la dernière fois dans quel état elle étoit; et comme je ne pus retenir mes larmes et mes soupirs, en voyant les autels renversés, les tableaux déchirés, les pierres sacrées mises en pièces et éparses de côté et d'autre, les deux principaux de la bande me dirent qu'ils étoient

bien fâchés de tout ce désordre; que cela s'étoit fait, malgré leurs intentions, par les matelots, les Nègres et les Indiens dans la fureur du pillage et dans l'ardeur de l'ivresse, et qu'ils m'en faisoient leurs excuses. Je leur répondis que c'étoit à Dieu principalement et premièrement qu'ils devoient demander pardon d'une telle profanation dans son temple; qu'il étoit très à craindre pour eux que l'Éternel ne se vengeât et qu'il ne les châtiât comme ils le méritoient. Je me jetai ensuite à genoux et je fis une espèce d'amende honorable à Dieu, à la sainte Vierge et à saint Joseph, à l'honneur desquels j'avois dressé des autels, pour exciter la dévotion de mes paroissiens; après quoi je me levai et nous prîmes le chemin de ma maison. J'avois autour de moi cinq à six personnes qui observoient scrupuleusement toutes mes démarches, tous mes mouvements, et surtout les coups-d'œil que je jetois. Je ne voyois pas pourquoi tant d'attention de leur part, mais je le sus dans la suite. Ces bonnes gens, avides au dernier point, s'imaginoient que j'avois de l'argent caché; et que, lorsque j'avois témoigné tant d'empressement de revenir à terre, c'étoit pour voir si on n'avoit pas découvert mon trésor. Nous entrâmes donc

tous ensemble dans la maison, et ce fut un vrai chagrin pour moi, je l'avoue, de voir l'affreux désordre où elle étoit.

Il y a près de dix-sept ans que j'allai pour la première fois à Ouyapoc, et que je commençai d'y amasser ce qui est nécessaire pour la fondation des missions indiennes, prévoyant que ce quartier abondant en Sauvages fourniroit une vaste carrière à notre zèle, et que la cure d'Ouyapoc seroit comme l'entrepôt de tous les autres établissemens. Je n'avois cessé depuis ce temps-là de me fournir toujours de mieux en mieux par les soins charitables d'un de nos Pères, qui vouloit bien être mon correspondant à Cayenne. Dieu a permis qu'un seul jour absorbât le fruit de tant de peines et de tant d'années : que son saint nom soit béni. Ce qui me fâche le plus, c'est de savoir les trois missionnaires, qui restent dans ce quartier-là, dénués de tout, sans que je puisse pour le présent, leur procurer même le pur nécessaire, malgré toute la libéralité et les bonnes intentions de nos supérieurs.

Enfin, après avoir parcouru rapidement tous les petits appartemens qui servoient de logement à nos Pères quand ils venoient me voir, j'entrai dans mon cabinet : je trouvai tous mes

livres et papiers par terre, dispersés, confondus et à moitié déchirés. Je pris ce que je pus, et comme on me pressoit de finir, il fallut m'en retourner au fort. Peu d'heures après arrivèrent ceux qui étoient allés ravager les habitations; et s'étant un peu rafraîchis, ils continuèrent leur route jusqu'au vaisseau, emportant avec eux ce qu'ils avoient pillé, qui, de leur aveu, et à leur grand regret, n'étoit pas fort considérable.

Le lendemain, toute la matinée se passa à achever de faire des ballots, à casser les meubles qui restoient dans les différentes maisons, à arracher les serrures, les gonds des portes, surtout ce qui étoit de cuivre; et enfin, vers midi, on mit le feu aux maisons des habitants, lesquelles furent bientôt réduites en cendres, n'étant couvertes que de paille, suivant l'usage du pays. Comme je voyois bien que la mienne alloit avoir le même sort, je pressai beaucoup pour qu'on m'y conduisît, afin de recueillir le plus de livres et de papiers que je pourrois. Le second lieutenant, qui étoit le chef, affecta alors de décharger devant moi un pistolet qu'il portoit en bandoulière, et il le rechargea tout de suite, ayant grand soin de me le faire remarquer. J'ai conçu depuis d'où venoit cette

affection de sa part. Ensuite il me fit dire que sije voulois aller chez moi, il m'y conduiroit. Etant arrivé, je me mis à chercher encore quelques papiers, et comme il ne restoit avec moi qu'un matelot qui parloit françois, tous les autres s'étant un peu écartés, à dessein sans doute, celui-ci me dit : Mon Père, tous nos gens sont loin, sauvez-vous, si vous voulez. Je compris bien qu'il vouloit me tenter, et je lui répondis froidement, que des hommes de notre état ne savent ce que c'est que de manquer de parole. J'ajoutai que si j'avois voulu prendre la fuite, il y avoit long-temps que je l'aurois fait, en ayant plusieurs fois trouvé l'occasion favorable, pendant qu'ils s'amusoient à piller ou à boire.

Enfin, après avoir bien fouillé partout, et ne trouvant plus rien, je déclarai que j'avois fini, et que nous nous en irions quand il leur plairoit. Alors le lieutenant s'approcha avec un air grave et menaçant, et me fit dire par l'interprète, que j'eusse à leur montrer l'endroit où j'avois caché mon argent, sinon qu'il m'arriveroit malheur. Je répondis avec cette assurance que donne la vérité, que je n'avois point caché d'argent, que si j'avois pensé à mettre quelque chose en sûreté, j'aurais commencé

par ce qui servoit à l'autel. Vous avez beau nier le fait, me répondit pour lors l'interprète par l'ordre de l'officier, nous sommes certains, à n'en pouvoir douter, que vous avez beaucoup d'argent, car les soldats qui sont à bord prisonniers nous l'ont dit, et cependant nous n'en avons trouvé que fort peu dans votre armoire. Il faut donc que vous l'ayez caché, et si vous ne le donnez pas au plus vite, prenez garde à vous, vous savez que mon pistolet n'est pas mal chargé. Je me jetai pour lors à genoux, en disant qu'ils étoient les maîtres de m'ôter la vie, puisque j'étois entre leurs mains et à leur discrétion, que cependant, s'ils vouloient en venir là, je les suppliois de me donner un moment pour faire ma prière : que du reste, je n'avois pas d'autre argent que celui qu'ils avoient déjà pris. Enfin, après m'avoir laissé quelque temps dans cette situation, en se regardant l'un l'autre, ils me dirent de me lever et de les suivre.

Ils me menèrent sous la galerie de la maison qui donnoit sur un petit plantage de cacaoyers, que j'avois fait en forme de verger ; et, m'ayant fait asseoir, le lieutenant se mit aussi sur une chaise ; après quoi, prenant un air gai, il me fit dire que je ne devois pas avoir peur, qu'il

ne prétendoit pas me faire aucun mal ; mais qu'il étoit impossible que je n'eusse rien caché, puisque j'en avois eu le temps, les ayant vu passer devant ma porte, lorsqu'ils alloient prendre le fort. Je lui répétois ce que j'avois déjà dit si souvent, que la frayeur nous avoit si fort saisis au bruit qu'ils firent dans la nuit par leurs huées, par leurs cris et par la quantité de coups qu'ils tirèrent, que nous n'avions songé d'abord qu'à nous mettre à couvert de la mort par une prompte fuite, d'autant plus que nous nous imaginions qu'ils se répandoient en même temps dans toutes les maisons.

Mais enfin, répliqua-t-il, les François prisonniers connoissent bien vos facultés : pourquoi nous auroient-ils avertis que vous aviez beaucoup d'argent, si cela n'étoit pas vrai ? Ne voyez-vous pas, lui dis-je, qu'ils ont voulu vous flatter, et vous faire leur cour à mes dépens ? Non, non, continua-t-il, c'est que vous ne voulez pas vous dessaisir de votre trésor. Je vous assure pourtant, et je vous donne ma parole d'honneur que vous aurez votre liberté, et que nous vous laisserons ici sans brûler vos maisons, si vous voulez enfin découvrir votre trésor. C'est bien inutilement, lui répondis-je, ennuyé de tous ces discours, que vous me

faites de si vives instances. Encore une fois, je n'ai pas autre chose à vous dire, que ce que je vous ai déjà si souvent répété. Il parla alors au matelot qui servoit d'interprète, et qui n'avoit pas cessé de me regarder pendant tout cet entretien, pour voir de quel côté je jetois les yeux; après quoi, celui-ci alla visiter tous mes cacaoyers.

Je me rappelai pour lors un petit entretien que j'avois eu avec le capitaine, quelques jours auparavant. Je lui disois que si les sentinelles avoient fait leur devoir, et qu'elles nous eussent avertis de l'arrivée de l'ennemi, nous aurions caché nos meilleurs effets. Dans quel endroit, me dit-il, auriez-vous mis tout cela? L'auriez-vous enfoui dans la terre? Non, répondis-je, nous nous serions contentés de transporter tout dans le bois, et de le couvrir de feuillages. C'est donc là-dessus que ces rusés corsaires, qui pesoient et combinoient toutes nos paroles, s'imaginant que je n'avois pas eu le temps de porter bien loin ce que j'avois de précieux, voulurent par un dernier effet de leur cupidité et de leur défiance, parcourir le dessous des arbres de mon jardin. Mais il étoit impossible qu'ils y trouvassent ce qui n'y avoit pas été mis: aussi le matelot s'en-

nuya-t-il bientôt de chercher; et, étant revenu, nous reprîmes tous ensemble le chemin du fort, eux sans aucun butin, moi avec le peu de papiers que j'avois ramassés.

Alors ils conférèrent ensemble pendant quelque temps; et, vers les trois heures, ils allèrent mettre le feu chez moi. Je les priai d'épargner au moins l'église, et ils me le promirent. Elle brûla pourtant; et comme je m'en plaignois, ils me dirent que le vent, qui étoit ce jour-là très grand, avoit emporté sans doute quelques étincelles qui l'avoient embrasée. Il fallut se contenter de cette réponse, et laisser à Dieu le temps, le soin et la manière de venger l'insulte faite à sa maison. Pour moi, voyant les flammes s'élever jusqu'aux nues, et ayant le cœur percé de la plus vive douleur, je me mis à réciter le psaume LXXVIII, *Deus, venerunt gentes*, etc.

Enfin, lorsque tout fut transporté aux canots, nous nous embarquâmes nous-mêmes. Il étoit un peu plus de cinq heures; et les matelots, qui devoient nous suivre dans deux petits canots, achevèrent d'incendier toutes les maisons du fort; ensuite s'étant retirés un peu au large dans la rivière, et se laissant dériver tout doucement au courant, ils crièrent plusieurs fois;

*Houra*, qui est leur *Vive le roi*, et leur cri de joie. Ils n'avoient pas néanmoins grand sujet de s'applaudir de leur expédition, qui ne leur étoit ni glorieuse, puisque sans la noire trahison qui nous avoit livrés entre leurs mains, elle ne leur eût jamais réussi; ni utile, puisqu'en nous faisant à la vérité beaucoup de tort, ils en tiroient très peu de profit.

Je m'attendois à trouver le vaisseau où je l'avois laissé, mais il avoit déjà pris le large; en sorte que nous n'y arrivâmes que bien avant dans la nuit, ce qui fit qu'on ne déchargea le butin que le lendemain matin 19 du mois. On n'avança guère de toute cette journée, quoiqu'on se servit d'avirons, ne pouvant pas faire voile faute de vent. Cette lenteur m'inquiétoit beaucoup, parce que j'aurois voulu savoir au plus tôt quel seroit mon sort. Me laisseront-ils à Cayenne, me disois-je en moi même? me mèneront-ils à Surinam? me conduiront-ils à la Barbade, ou même jusqu'à la Nouvelle-Angleterre? Et comme je m'entretenois dans ces pensées, couché dans ma cabane, que je ne pouvois quitter à cause de mon extrême foiblesse et du mal de mer qui m'incommodoit infiniment, quelqu'un me vint dire qu'on avoit envoyé à terre trois de nos soldats avec une

vieille Indienne prise dans le canot d'Aroüas, dont j'ai déjà parlé. J'en fus un peu surpris; et en ayant demandé la raison au capitaine, il me dit que c'étoient autant de bouches inutiles de moins. Et pourquoi, lui dis-je, ne faites-vous pas de même envers tous les autres prisonniers? C'est que j'attends une bonne rançon de vous autres, répliqua-t-il. Il auroit accusé plus juste, s'il eût dit que, voulant faire des descentes à Cayenne, il appréhendoit que quelqu'un des siens n'y fût pris, et qu'en ce cas, il vouloit avoir de quoi faire un échange; ce qui est arrivé en effet, comme on le verra dans la suite.

Le vent ayant un peu fraîchi sur le soir, nous fîmes route toute la nuit; et dès avant midi, on nous aperçut de Cayenne, à la hauteur d'un gros rocher qu'on nomme *Connétable*, et qui est à cinq ou six lieues au large. On y étoit instruit déjà du désastre arrivé à Ouyapoc, soit par un billet qu'avoit écrit un jeune Sauvage, soit par quelques habitants d'Aproakac, qui étoient venus se réfugier à Cayenne: mais on en ignoroit toutes les circonstances; et le public, comme il arrive ordinairement en pareil cas, faisoit courir plusieurs bruits plus fâcheux les uns que les autres. Les

uns disoient que tout avoit été massacré à Ouyapoc, et que moi, en particulier, j'avois souffert mille cruautés. Les autres publioient qu'il y avoit plusieurs vaisseaux, et que Cayenne pourroit bien avoir le même sort. Ce qui paroissoit un peu accréditer cette dernière nouvelle, c'est que le navire qui nous avoit pris, emmenoit avec lui trois canots, qui, avec sa chaloupe, faisoient cinq bâtimens, lesquels ayant des voiles et étant bien au large, ne laissoient pas de paroître quelque chose de considérable à ceux qui étoient à terre.

Pour moi, dans la persuasion où j'étois que nos Pères que j'avois laissés dans le bois, ou quelques-uns des François qui avoient fui, n'avoient pas manqué d'aller au plus vite à Cayenne donner par eux-mêmes des nouvelles sûres de notre triste sort, ou tout au moins d'y envoyer d'amples instructions là-dessus, je m'imaginois qu'on enverroit quelqu'un pour me réclamer; mais je me trompois, et l'on ignoroit parfaitement tout ce qui m'étoit arrivé. Cependant le vendredi se passa, et le lendemain nous mouillâmes tout proche de *l'Enfant-Perdu*: c'est un écueil éloigné de terre de six mille treize toises: ce qui a été exactement mesuré par M. de la Condamine, membre de

l'Académie royale des Sciences, à son retour du Pérou.

Vers les neuf heures du matin, après de grands mouvements dans le navire, je vis démarrer deux grands canots qui alloient à une petite rivière nommée Macouria, pour y ravager spécialement l'habitation d'une certaine dame, en revanche, disoient-ils, de quelques sujets de mécontentement qu'elle avoit donnés autrefois à des Anglois qui avoient été chez elle prendre des syrops : car vous savez, mon révérend Père, qu'en temps de paix, cette nation commerce ici, principalement pour fournir des chevaux aux sucreries. Comme je ne remarquai que treize hommes dans chaque pirogue, y compris deux François qui devoient leur servir de guides, je commençai dès-lors à concevoir quelque espérance de ma liberté, parce que je m'imaginois bien que le temps étant fort serein, on s'apercevroit à terre de cette manœuvre, et qu'on ne manqueroit pas de courir sus. Je m'entretenois ainsi dans cette douce pensée, lorsqu'on vint me dire que ces canots devoient aller premièrement à Kourou, qui n'est éloigné de Macouria que d'environ quatre lieues, pour y prendre, s'ils pouvoient, le P. Lombard, ce missionnaire qui travaille

avec tant de succès et depuis si long-temps dans la Guyane à la conversion des Sauvages, afin d'exiger de lui une rançon convenable à son âge et à son mérite.

Quel coup de foudre ce fut pour moi qu'une nouvelle de cette nature! Je voyois par moi-même que, si ce digne missionnaire étoit conduit à notre bord, il succomberoit infailliblement à la fatigue. Mais la Providence, qui ne vouloit pas affliger jusqu'à ce point nos missions, déconcerta leur projet. Ils échouèrent en chemin, et furent obligés de s'en tenir à leur premier dessein, qui étoit d'insulter seulement Macouria. Ils y entrèrent en effet le dimanche matin; ils pillèrent et ravagèrent pendant tout le jour et toute la nuit l'habitation qui étoit l'objet de leur haine; et après avoir mis le feu aux maisons le lundi matin, ils retournèrent à bord, sans que personne fit la moindre opposition. Les Nègres étoient si fort effrayés, qu'ils n'osoient paroître, et les François qu'on avoit envoyés de Cayenne, dès le dimanche matin, n'avoient pu encore arriver.

Pendant cette expédition, ceux qui étoient restés avec moi dans le vaisseau, raisoignoient chacun suivant ses désirs ou ses craintes. Les uns appréhendoient un heureux succès de

cette entreprise, et les autres le désiroient : enfin, comme chacun se repaissoit ainsi de ses propres idées, je vis encore sur notre bord une grande agitation vers les trois heures après midi : c'étoit le maître de l'équipage, homme vif, hardi et déterminé, qui, à la tête de neuf hommes seulement, alloit dans la chaloupe tenter une descente à la côte, toute proche de Cayenne, se faisant conduire par mon Nègre qui connoit le pays, parce qu'il est créole. Peut-être aussi que le sieur Potter vouloit faire diversion, et empêcher par là qu'on n'envoyât de Cayenne après ceux de ses gens qui alloient à Macouria. Quoi qu'il en soit, lorsque je fus averti du départ de la chaloupe, je ne doutai plus que le Seigneur ne voulût me tirer de mon esclavage, persuadé que j'étois, que si la première troupe n'étoit pas attaquée, la seconde le seroit infailliblement. Ce que je prévoyois arriva en effet. Les dix Anglois, après avoir pillé une de nos habitations, furent rencontrés par une troupe françoise, et entièrement défaits. Trois restèrent sur la place, et sept furent pris : de notre côté il n'y eut qu'un soldat blessé à l'épaule d'un coup de fusil. Pour mon pauvre Nègre, il est surprenant que dans ce combat il n'ait pas même été blessé. Le

Seigneur a sans doute voulu le récompenser de sa fidélité envers son maître : ce fut par lui qu'on apprit enfin à Cayenne tout le détail de la prise d'Ouyapoc, et tout ce qui me regardoit personnellement.

Nous étions sur notre bord fort impatients de savoir quelle réussite auroient toutes ces expéditions ; mais rien ne venoit ni de la côte, ni de Macouria. Enfin, lorsque le soleil commença à paroître, et qu'il fit assez clair pour pouvoir découvrir au large, c'étoit un flux et reflux de matelots qui montoient successivement à la hune, et qui rapportoient toujours qu'ils ne voyoient rien ; mais vers les neuf heures le sieur Potter vint me dire lui-même qu'il avoit aperçu trois chaloupes, qui partant de Cayenne prenoient le chemin de Macouria, et alloient sans doute trouver ses gens. Pour le tranquilliser un peu, je lui répondis que ce pouvoient être des canots d'habitants qui, après avoir entendu la messe, retournoient à leurs habitations. Non, non, répliqua-t-il, ce sont des chaloupes où il y a beaucoup de monde ; je les découvre parfaitement bien avec ma lunette à longue vue. Vos gens, ajoutai-je, seront peut-être sortis de la rivière avant que les nôtres y arrivent, et dès-lors il n'y aura

point de choc. Tout cela ne m'inquiète point, me répondit-il, mon monde est bien armé et plein de courage. Le sort de la guerre en décidera si les deux troupes en viennent aux mains. Mais que pensez-vous de votre chaloupe, lui demandai-je? Je la crois prise, me dit-il. Aussi, souffrez que je vous représente, ajoutai-je, qu'il y a un peu de témérité en vous d'avoir hasardé une descente avec si peu de monde. Vous imaginiez-vous donc que Cayenne étoit un Ouyapoc? Ce n'étoit pas non plus mon sentiment, me répondit-il, mais c'est la trop grande ardeur et l'excessive vivacité du maître de l'équipage qui en est la cause; tant pis pour lui, s'il lui est arrivé quelque malheur. J'en serois pourtant fâché, continua-t-il, car je l'estime beaucoup, et il m'est très nécessaire. Il aura sans doute passé mes ordres, car je lui avois recommandé de ne pas mettre à terre, mais seulement d'examiner de près l'endroit le plus commode pour débarquer. Après nous être ainsi entretenus un peu de temps, il fit lever l'ancre, et s'approcha le plus qu'il put de terre et de Macouria, tant pour couper chemin à nos chaloupes que pour couvrir ses gens et leur abrégér le retour.

Cependant tout le dimanche se passa dans

de grandes inquiétudes. Nos ennemis étoient avertis qu'il y avoit trois vaisseaux en rade parce que les canots allant à Macouria, s'étoient assez approchés du port pour les découvrir, et qu'ils avoient fait les signaux convenus avec le capitaine Potter. Or, quelques-uns craignoient que ces navires ne vinssent attaquer le vaisseau pendant la nuit. Aussi vers les sept heures du soir mirent-ils deux pierriers aux fenêtres de la chambre, outre les douze qui étoient sur le bord le long du bâtiment. Mais le capitaine étoit fort tranquille ; il me dit que bien loin d'appréhender qu'on vint l'attaquer, il le souhaitoit au contraire, espérant de se rendre maître de ceux qui oseroient l'approcher. Il étoit effectivement bien armé en corsaire : sabres, pistolets, fusils, lances, grenades, boulets garnis de goudron et de soufre, mitraille, rien ne manquoit.

Je crois que personne ne dormit cette nuit-là, rien pourtant ne parut, ni de Macouria, ni de Cayenne, ce qui nous inquiétoit tous infiniment. Enfin, vers les huit heures du matin, le capitaine vint me dire qu'on découvroit beaucoup de fumée du côté de Macouria, et que c'étoient ses gens sans doute qui avoient mis le feu aux maisons de madame Gislet. (C'est le nom de la dame à l'habitation de laquelle les

Anglois en vouloient singulièrement). J'en suis fâché, ajouta-t-il, car j'avois défendu expressément de rien brûler. Peu après on aperçut du haut de la hune cinq canots ou chaloupes en mer, qui paroisoient se poursuivre les uns les autres; c'étoient nos François qui donnoient la chasse aux Anglois. Le sieur Potter, en homme fait au métier, le connut bientôt; et agit en conséquence; car il leva l'ancre, fit encore un petit mouvement pour s'approcher, et ordonna à tout son monde de prendre les armes, ayant fait descendre en même temps dans la cale tous les prisonniers, soit François, soit Indiens. Je voulus y aller moi-même; mais il me dit que je pouvois rester dans la chambre, et qu'il m'avertiroit quand il en seroit temps.

Pendant toute cette agitation, un des canots qui étoit allé à Macouria, s'approchoit de nous à force de rames; et pour s'assurer que c'étoient des Anglois, on arbora la flamme et le pavillon, et l'on tira un coup de canon, auquel le canot ayant répondu par un coup de mousquet, signal dont ils étoient convenus, la tranquillité succéda à ce premier mouvement de crainte. Mais il restoit encore un canot en arrière, qui venoit fort doucement avec la *pagaye* (espèce de pelle ou d'aviron, dont les Sauvages se ser-

vent pour tirer à la rame leurs canots), et l'on appréhendoit qu'il ne fût pris par nos chaloupes. Aussi, à peine l'officier, qui avoit conduit le premier, eut-il fait décharger à la hâte le peu qu'il avoit apporté, qu'il courut au-devant pour le convoyer, et l'ayant enfin conduit à bon port, et tout le petit butin étant embarqué dans le vaisseau, chacun pensa à se délasser de son mieux des fatigues de la maraude.

Le punch, la limonade, le vin, l'eau-de-vie, le sucre : rien n'étoit épargné. Ainsi se passa le reste du jour et la nuit du lundi au mardi.

Parmi tous ses succès, qui, quelque peu considérables qu'ils fussent en soi, étoient pour eux autant de sujets de triomphe, il leur restoit un grand chagrin ; c'étoit la prise de leur chaloupe et des dix hommes qui l'avoient conduite à terre. Il fallut donc penser sérieusement aux moyens de les ravoir ; c'est pourquoi, dès le mardi matin, après avoir conféré entr'eux et tenu conseil sur conseil, ils vinrent me trouver et me dire que le vaisseau chassant considérablement, soit à cause des courants, qui sont en effet très forts dans ces parages, soit parce qu'il ne leur restoit plus qu'une petite ancre, ils ne pouvoient plus tenir la mer, et qu'ils songeoient à aller à Surinam, colonie hollan-

doise, à quatre-vingts lieues ou environ de Cayenne; qu'ils voudroient pourtant bien auparavant avoir des nouvelles de leur chaloupe et de leurs gens qui étoient allés à terre le samedi. Je leur répondis que cela étoit très aisé; qu'ils n'avoient pour cela qu'à armer un des canots qu'ils nous avoient pris, et l'envoyer à Cayenne proposer un échange de prisonniers. Mais voudra-t-on nous recevoir, me dirent-ils? Ne nous fera-t-on aucun mal? Nous sera-t-il permis de revenir, etc.? Il me fut aisé de résoudre des doutes si mal fondés, en leur disant, comme il est vrai, que le droit des gens est de toutes les nations; que les François ne se piquent pas moins que les Anglois de l'observer; qu'il n'y avoit rien de si ordinaire parmi les peuples civilisés que de voir des généraux s'envoyer mutuellement des hérauts d'armes, trompettes ou tambours, porter des paroles d'accommodement, et qu'ainsi ils n'avoient rien à craindre pour ceux de leur équipage qu'ils enverroient à terre.

Après de nouveaux entretiens qu'ils eurent entr'eux, ils commencèrent à faire leurs propositions, dont je trouvai quelques-unes tout-à-fait déraisonnables: par exemple, ils vouloient qu'on leur rendit leur chaloupe avec toutes les

armes , et qu'on leur relâchât tous leurs prisonniers , en quelque nombre qu'ils fussent , pour quatre François seulement que nous étions. Je leur répondis que je ne croyois pas qu'on leur passât l'article des armes , que pour ce qui est des hommes , l'usage est de changer tête pour tête. Mais vous seul , ne valez-vous pas trente matelots , me dit un de l'assemblée ? Non certainement , lui dis-je : un homme de mon état en fait de guerre ne doit être compté pour rien.

Tout cela est bon pour la raillerie , dit le capitaine , et puisque vous le prenez sur ce ton , je m'en vais mettre à la voile ; je puis fort aisément me passer de dix hommes. Il me reste encore assez d'équipage pour continuer ma course. Sur le champ il sort de la chambre , donne des ordres ; on commence à manœuvrer , etc. Mais à travers tout ce manège , je m'aperçois bien que ce n'étoit que feinte de leur part pour m'intimider et pour m'engager à leur offrir deux mille piastres qu'ils m'avoient déjà demandées pour ma rançon.

Cependant comme j'avois grande envie de me tirer de leurs mains , quoique je ne le fisse point paroître à l'extérieur , je fis appeler le sieur Potter , et je lui dis qu'il ne devoit pas

s'en tenir à mon sentiment; qu'il pouvoit toujours envoyer un canot à Cayenne faire les propositions qu'il jugeroit à propos, sauf à M. le commandant de les accepter ou de les rejeter. Il prit ce parti, et me pria de dicter moi-même la lettre qu'il vouloit écrire, ce que je fis en suivant exactement ce qu'il me faisoit dire par son secrétaire.

J'écrivis moi-même un mot à M. d'Orvilliers et au P. de Villeconte, notre supérieur général, priant le premier de stipuler dans les articles de la négociation, si elle avoit lieu, qu'on me rendroit tout ce qui avoit appartenu à mon église, m'offrant à payer autant d'argent pesant que pesoit l'argenterie, et une certaine somme dont nous étions convenus pour les meubles, ornements et linges; je priois en même temps nos Pères, si l'affaire réussissoit, de m'envoyer de l'argent et des balances par le retour du canot, à l'endroit où devoit se faire l'échange des prisonniers, c'est-à-dire en pleine mer, à mi-chemin du vaisseau et de la terre.

Toutes ces lettres étant finies, le canot fut expédié, et on y mit pour porter les paquets un sergent fait prisonnier à Ouyapoc. Il avoit ordre de faire beaucoup de diligence, et comme c'étoit un homme expéditif, nous aurions eu

une réponse prompte ; mais le vent et le courant étoient si contraires qu'il ne put gagner Cayenne. Nous en fûmes tous extrêmement fâchés ; les Anglois parce qu'ils commençoient à manquer d'eau, et que leur vaisseau dériveroit encore considérablement, n'ayant plus, comme je l'ai dit, qu'une forte petite ancre qu'ils étoient obligés de mouiller avec un grapin ; et nous autres François, parce que nous souhaitions d'être libres. Il fallut pourtant prendre patience, et se résigner à la volonté de Dieu jusqu'à ce qu'il nous fit naître une nouvelle ressource.

Enfin, le mercredi matin m'étant avisé de demander au capitaine quel parti il étoit déterminé à prendre, je fus agréablement surpris de lui entendre dire que, si je voulois aller à Cayenne moi-même, j'en étois le maître, avec cette condition que je ferois renvoyer tous les Anglois qui étoient prisonniers. Cela ne dépend pas de moi, lui dis-je, mais je vous promets de faire tous mes efforts auprès de M. le commandant pour l'obtenir. Après quelques légères difficultés, que je levai aisément, nous écrivîmes à M. d'Orvilliers une nouvelle lettre, dont je devois être le porteur ; et tout étant prêt, nous nous embarquâmes quatre François et cinq Anglois pour venir à Cayenne.

En prenant congé du capitaine, je lui dis que si la guerre continuoit, et que lui ou d'autres de sa nation vinsent à Cayenne, je ne pourrois plus être fait prisonnier. Il me répondit qu'il le savoit déjà; l'usage étant de ne pas faire deux fois prisonnier une même personne dans le cours d'une même guerre, à moins qu'il ne soit trouvé les armes à la main.

Je le remerciai ensuite de ses manières honnêtes à mon égard, et en lui serrant la main: Monsieur, lui dis-je, deux choses me font de la peine en vous quittant. Ce n'est pas précisément le pillage que vous avez fait à Ouyapoc, parce que les François vous rendent peut-être actuellement la pareille avec usure; mais c'est en premier lieu, que nous ne soyons pas de la même religion vous et moi; et en second lieu, que vos gens n'aient pas voulu me rendre les effets de mon église, aux conditions que je vous ai proposées, quelque raisonnables qu'elles soient, parce que j'apprends que la profanation de ce qui appartient au temple du Seigneur n'attire sa colère sur vous. Je vous conseille, ajoutai-je en l'embrassant, de prier Dieu chaque jour, de vous éclairer sur le véritable chemin du Ciel. Car comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une véritable religion.

Après quoi je descendis dans le canot qui devoit nous conduire , et aussitôt je vis tout le monde monter sur le gaillard ; la flamme et le pavillon furent arborés , le tambour battit une diane, le canon tira , et nous fûmes salués de plusieurs *houras* , auxquels nous répondîmes par autant de *Vive le roi*.

A peine eûmes-nous fait un quart de lieue de chemin , que le vaisseau appareilla, et nous le perdîmes de vue vers les cinq heures. Cependant la mer étoit très rude et nous n'avions que de mauvaises pagayes pour ramer ; mais par surcroît de malheur notre gouvernail manqua, c'est-à-dire qu'un gond de porte qui tenoit lieu de vis inférieure , sortit de sa place et tomba dans la mer. Nous prîmes alors le parti, ne pouvant faire mieux , d'attacher la boucle du gouvernail à la planche qui ferme les derrières des canots ; mais le fer eut bientôt rongé la corde, et nous nous trouvâmes dans un très grand danger. Ce qui augmentoit nos craintes, c'est que la nuit devenoit fort obscure , et que nous étions très éloignés de la terre. Nous nous déterminâmes donc à mouiller jusqu'au lendemain matin, pour savoir comment nous pourrions nous tirer de ce mauvais pas ; et comme les Anglois connoissoient mieux que nous le

péril où nous étions , l'un d'eux me proposa de hisser un fanal au haut d'un des mâts pour demander du secours. Mais je lui en représentai l'inutilité, parce que nous étions trop au large pour être aperçus, et que d'ailleurs personne n'auroit osé venir à nous dans l'incertitude si nous étions amis ou ennemis. Nous passâmes donc ainsi cette cruelle nuit entre la vie et la mort, et ce qu'il y a encore de bien surprenant, c'est que nous avons mouillé sans le savoir au milieu de deux grandes roches, que nous n'aperçûmes que lorsqu'il fit jour. Après avoir remercié Dieu de nous avoir si visiblement protégés, nous résolûmes de gagner le rivage afin de radouber notre canot, s'il se pouvoit, ou d'en trouver un autre dans les habitations voisines, ou, au pis aller, de nous rendre par terre à Cayenne. Mais voici un nouvel accident; comme l'on ôtoit le grand mât, et que nous étions foibles d'équipage, on le laissa aller du côté opposé à celui où il devoit naturellement tomber; nous crûmes tous qu'il avoit écrasé M. de la Landerie, mais heureusement il n'eut qu'une légère contusion.

Nous prîmes alors une pagaye, le sergent et moi, pour gouverner; les autres s'armèrent chacun de la leur pour ramer, et aidés partie

par  
pou  
par  
sur  
nou  
dan  
déj  
nût  
mè  
qui  
tra  
N  
ren  
sée  
can  
Nè  
tion  
nor  
pir  
qu  
fei  
me  
tic  
su  
au  
m  
m

par le vent (car nous portions notre misaine pour nous soutenir contre les brisants), partie par la marée qui commençoit à monter, mais surtout conduits par la divine Providence qui nous guidoit, nous entrâmes le 26 au matin dans la petite rivière de Macouria, dont j'ai déjà tant parlé, sans qu'aucun de nous en connût le chenal; en sorte que les Anglois eux-mêmes avouèrent hautement que c'étoit Dieu qui nous avoit conduits là sains et saufs, à travers tant de dangers.

Nous songeâmes ensuite aux moyens de nous rendre à Cayenne, mais la chose ne fut pas aisée. Outre que nous ne trouvâmes point de canot, ni de quoi raccommoder le nôtre, les Nègres qui étoient restés seuls sur les habitations étoient si effrayés, qu'ils ne vouloient pas nous reconnoître. Comme il avoit déjà transpiré que j'étois prisonnier, ils appréhendoient que les Anglois ne m'eussent mis à terre par feinte, afin d'attraper des esclaves par mon moyen. Cependant après bien des protestations, des prières et des sollicitations, j'en rassurai quelques-uns qui, plus hardis que les autres, osèrent s'approcher, et ce fut par leur moyen que nous eûmes un peu de rafraîchissement dont nous avions assurément grand be-

soin ; moi surtout qui ne peux presque point prendre de nourriture, et qui pour cette raison étois si foible, qu'à peine pouvois-je me soutenir. Lorsque chacun se fut un peu refait, je consignai aux Nègres mêmes le canot que nous laissions avec tous ses agrès et apparaux, et nous prîmes le chemin de Cayenne par les bords de la mer. Je ne voulois pas aller par l'intérieur des terres, de peur de donner à nos ennemis des connoissances qui pourroient dans la suite nous être préjudiciables. La nuit qui survint favorisa mon dessein, et je puis dire avec vérité que les cinq Anglois que je menois avec moi, n'ont rien vu qui puisse jamais leur servir, si l'envie leur prenoit quelque jour de venir nous revoir dans le cours de cette guerre.

Il me seroit difficile, pour ne pas dire impossible, d'exprimer ce que nous eûmes à souffrir dans ce trajet qui n'est pourtant que de trois ou quatre lieues. Comme la mer montoit, et que par cette raison nous étions obligés de tenir le haut de l'anse, où le sable est extrêmement mouvant, nous enfoncions considérablement, et la plupart de nous avoient toutes les peines du monde à se traîner, en sorte que je vis plusieurs fois le moment où la moitié de ma troupe resteroit en chemin. Les Anglois

surtout, peu accoutumés à marcher, trouvoient la promenade longue, et auroient bien voulu être encore dans leur vaisseau; mais c'étoit leur faute s'ils se trouvoient dans un tel embarras. En nous embarquant, ils savoient eux-mêmes que le canot dans lequel on nous avoit mis, ne valoit rien; ils auroient dû m'en avertir à temps, et j'en aurois demandé un autre au capitaine.

Enfin, à force de les encourager et de les animer, nous arrivâmes tout proche de la pointe que la rivière forme, et qui donne dans la rade. Il pouvoit être environ minuit. Nous nous arrêtâmes à l'habitation de Madame de Charanville, où les esclaves connoissant le bon cœur et la générosité de leur maîtresse, quoique seuls, nous firent le meilleur accueil qu'ils purent, pour nous dédommager de ce que nous venions de souffrir. J'avois eu la précaution d'envoyer avant nous un Nègre de notre suite pour les rassurer sur notre arrivée: car sans cela nous aurions couru grand risque de n'être pas reçus, tant la frayeur avoit saisi partout ces pauvres misérables. Une si bonne réception fit grand plaisir aux Anglois qui craignoient eux-mêmes d'être tués ou maltraités par les Nègres, ce qui infailliblement seroit arrivé si je n'avois pas été avec eux; aussi ne me quit-

toient-ils point. Enfin après avoir pris un peu de repos, nous nous mîmes dès qu'il fut jour dans une pirogue que nous trouvâmes, et nous fîmes route pour Cayenne.

Du plus loin qu'on nous aperçut, on connut bien à notre pavillon blanc que nous étions des députés qui venoient faire des propositions, et on envoya aussitôt un détachement au port, qui nous reçut la bayonnette au bout du fusil, en présentant les armes, comme c'est l'usage en pareille occasion. Tous les remparts qui donnent sur la rade, et le tertre sur lequel le fort est situé, étoient remplis de monde. J'ordonnai au sergent de rester dans la pirogue avec toute la troupe, jusqu'à ce que j'eusse parlé au commandant, et je mis pied à terre. Le Frère Pittet m'avoit reconnu avec une lunette à longue vue : il accourut pour me donner lui-même la main.

Ce fut un spectacle bien consolant de voir tout Cayenne venir au devant de moi. Une grande foule me suivit même jusque dans l'église, où je fus d'abord rendre grâces à Dieu de tant de faveurs qu'il venoit de me faire.

Nos Pères et nos Frères se distinguèrent dans cette occasion, et poussèrent la charité à mon égard aussi loin qu'elle puisse aller. Comme

tout  
état  
qui  
vai  
con  
pou  
mon  
sem  
nou  
édifi  
vou  
en c  
vu l  
nier  
la p  
fonc  
espé  
veni  
arm  
une  
D  
mis  
tiré  
de s  
les d  
duit  
reil

toutes mes hardes étoient dans un pitoyable état, on m'apporta avec empressement tout ce qui m'étoit nécessaire; de sorte que j'éprouvai à la lettre cette parole du Sauveur : *Quiconque quittera son père, sa mère, ses frères, pour l'amour de moi, recevra le centuple en ce monde.* Nous nous entretenons quelquefois ensemble des malheurs qui pourroient encore nous arriver : et je suis toujours extrêmement édifié de voir leur sainte émulation, chacun voulant se sacrifier pour secourir les blessés en cas d'attaque; mais je pense qu'ayant déjà vu le feu, et ne pouvant plus être fait prisonnier dans le cours de cette guerre, je dois avoir la préférence et commencer à servir pour les fonctions de notre ministère. Il faut néanmoins espérer que nous ne serons pas obligés d'en venir là ni les uns ni les autres, et que les armes victorieuses du roi procureront bientôt une paix solide et durable.

D'abord que j'eus fait mon rapport, et remis mes lettres à M. d'Orvilliers qui s'étoit retiré dans notre maison, à l'occasion de la mort de son épouse, il donna ses ordres pour que les cinq Anglois venus avec moi, fussent conduits les yeux bandés, suivant l'usage en pareil cas, au grand corps-de-garde qui devoit

leur servir de prison : après quoi il prit les arrangements nécessaires pour les renvoyer à leur vaisseau avec les sept autres prisonniers dont nous avons déjà parlé, et qu'il voulut bien élargir tous, en grande partie à ma considération. Dès le lendemain 28, ils partirent pendant la nuit dans leur chaloupe, avec tous les agrès et vivres nécessaires.

A mon arrivée à Cayenne j'ai trouvé l'officier qui étoit à Ouyapoc quand ce fort fut pris, et s'étoit déjà rendu ici avec le chirurgien-major et une partie des soldats. Depuis ce temps-là le commandant lui-même est revenu avec le reste du détachement pour attendre les ordres que la cour donnera touchant Ouyapoc. Ce fort que nous venons de perdre fut construit en 1725, sous feu M. d'Orvilliers, gouverneur de cette colonie ; ainsi il n'a existé que dix-neuf ans : on ne sait si la cour jugera à propos de le faire rétablir.

Je viens d'apprendre avec beaucoup de consolation que nos deux missionnaires, les PP. d'Autillac et d'Huberlant, étoient retournés chacun à son poste, après avoir essuyé bien des fatigues avant de s'y rendre. Ils y auront encore beaucoup à souffrir, jusqu'à ce que nous puissions leur fournir du secours. On

me mande aussi que les Indiens qui avoient été d'abord extrêmement effrayés, commencent à se rassurer, et qu'ils continuent à rendre tous les services dont ils sont capables aux habitants, qui restent dans le quartier jusqu'à nouvel ordre.

Voilà, mon révérend Père, une lettre bien longue, et peut-être un peu trop. Je m'estimerois heureux si elle pouvoit vous faire quelque plaisir, car je n'ai pas eu d'autre vue en l'écrivant. Je suis avec respect, en l'union de vos saints sacrifices, etc.

## LETTRE

Du P Fauque, de la compagnie de Jésus, au  
P. Allart, de la même compagnie.

A Cayenne, le 10 mai 1751.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

LE désir que vous paroissez avoir d'apprendre de moi des nouvelles de ce pays, lorsqu'elles auront quelque rapport au salut des ames, m'engage à vous envoyer aujourd'hui une relation succincte d'une entreprise de charité, dont la Providence me fournit, il y a quelque temps, l'occasion, et qui a tourné également à la gloire de Dieu et au bien de cette colonie.

Vous savez, mon révérend Père, que les principales richesses des habitants de l'Amérique méridionale, sont les Nègres esclaves, que les vaisseaux de la Compagnie ou les négociants françois vont chercher en Guinée, et qu'ils transportent ensuite dans nos îles. Ce commerce est, dit-on, fort lucratif, puisqu'un homme

fait, qui coûtera cinquante écus ou deux cents livres dans le Sénégal, se vend ici jusqu'à douze ou quinze cents livres.

Il seroit inutile de vous dire comment se fait la traite des Noirs dans leurs pays; quelles sont pour cela les marchandises que l'on y porte; les précautions qu'on doit prendre pour éviter la mortalité et le libertinage, et les révoltes dans les vaisseaux négriers, et comment nous nous comportons, nous autres missionnaires, pour instruire ces pauvres infidèles, quand ils sont arrivés dans nos paroisses. Sur tous ces points, et sur plusieurs autres de cette nature, on a publié une infinité de relations, qui sans doute ne vous sont pas inconnues; mais ce qui m'a toujours frappé, et à quoi je n'ai pu encore me faire, depuis vingt-quatre ans que je suis dans le pays, c'est la manière dont se fait la vente de ces pauvres misérables.

Aussitôt que le vaisseau qui en est chargé est arrivé au port, le capitaine, après avoir fait les démarches prescrites par les ordonnances du roi, tant auprès de l'amirauté, que des gens de justice, loué un grand magasin où il descend son monde, et là, comme dans un marché, chacun va choisir les esclaves qui lui conviennent, pour les emmener chez soi au prix con-

venu. Qu'il est triste pour un homme raisonnable et susceptible de réflexions et de sentiments, de voir vendre ainsi son semblable comme une bête de charge ? Qu'avons-nous fait pour Dieu tous tant que nous sommes, ai-je dit plus d'une fois en moi-même, pour n'avoir pas le même sort que ces malheureux ?

Cependant les Nègres, accoutumés pour la plupart à jouir de leur liberté dans leur patrie, se font difficilement au joug de l'esclavage ; quelquefois même on le leur rend tout-à-fait insupportable : car il se trouve des maîtres (je le dis en rougissant) qui n'ont pas pour eux, je ne dis pas les égards que la religion prescrit, mais les attentions que la seule humanité exige. Aussi arrive-t-il que plusieurs s'enfuient, ce que nous appelons ici *aller marron* ; et la chose leur est d'autant plus aisée à Cayenne, que le pays est, pour ainsi dire, sans bornes, extrêmement montagneux, et boisé de toutes parts.

Ces sortes de désertions (ou marronnages) ne peuvent manquer d'entraîner après soi une infinité de désordres. Pour y obvier, nos rois, dans un code exprès qu'ils ont fait pour les esclaves, ont déterminé une peine particulière pour ceux qui tombent dans cette faute. La

première fois qu'un esclave s'enfuit, si son maître a eu la précaution de le dénoncer au greffe, et qu'on le prenne un mois après le jour de la dénonciation, il a les oreilles coupées, et on lui applique la fleur de lis sur le dos. S'il récidive, et qu'après avoir été déclaré en justice, il reste un mois absent, il a le jarret coupé; et à la troisième rechute il est pendu. On ne sauroit douter que la sévérité de ces lois n'en retienne le plus grand nombre dans le devoir; mais il s'en trouve toujours quelques-uns des plus téméraires, qui ne font pas difficulté de risquer leur vie pour vivre à leur liberté. Tant que le nombre des fugitifs ou marrons n'est pas considérable, on ne s'en inquiète guère; mais le mal est quand ils viennent à s'attrouper, parce qu'il en peut résulter les suites les plus fâcheuses. C'est ce que nos voisins les Hollandois de Surinam ont souvent expérimenté, et ce qu'ils éprouvent encore chaque jour, étant, à ce qu'on dit, habituellement menacés de quelque irruption funeste, tant ils ont de leurs esclaves errants dans les bois.

Pour garantir Cayenne d'un semblable malheur, M. d'Orvilliers, gouverneur de la Guyane françoise, et M. le Moine, commissaire-ordonnateur, n'eurent pas plutôt appris qu'il y avoit

près de soixante-dix de ces malheureux rassemblés à environ dix ou douze lieues d'ici, qu'ils envoyèrent après eux un gros détachement composé de troupes réglées et de milice. Ils combinèrent si bien toutes choses, suivant leur sagesse et leur prudence ordinaire, que le détachement, malgré les détours qu'ils lui fallut faire dans des montagnes inaccessibles, arriva heureusement. Mais toutes les précautions et toutes les mesures que put prendre cette troupe, ne rendirent point son expédition fort utile. Il n'y eut que trois ou quatre marrons d'arrêtés, dont un fut tué, parce qu'après avoir été pris, il vouloit encore s'enfuir.

Au retour de ce détachement, M. le gouverneur, à qui les prisonniers avoient fait le détail du nombre des fugitifs, de leurs différents établissemens, et de tous les mouvemens qu'ils se donnoient pour augmenter leur nombre, se dispoit à envoyer un second détachement, lorsque nous crûmes qu'il étoit de notre ministère de lui offrir d'aller nous-mêmes travailler à ramener dans le bercail ces brebis égarées. Plusieurs motifs nous portoient à entreprendre cette bonne œuvre. Nous sauvions d'abord la vie du corps et de l'âme à tous ceux qui auroient pu être tués dans les bois: car il

n'y a guère d'espérance pour le salut d'un Nègre qui meurt dans son marronage. Nous évitions encore à la colonie une dépense considérable, et aux troupes une très grande fatigue. Outre cela, si nous avions le bonheur de réussir, nous faisons rentrer dans les ateliers des habitants un bon nombre d'esclaves dont l'absence faisoit languir les travaux.

Cependant, quelque bonnes que nous parussent ces raisons, elles ne furent pas d'abord goûtées : cette voie de médiation paroissoit trop douce pour des misérables, dont plusieurs étoient fugitifs depuis plus de vingt ans, et accusés de grands crimes ; et d'ailleurs ils pouvoient, disoit-on, s'imaginer que les François les craignoient, puisqu'ils envoyoit des missionnaires pour les chercher. Enfin, après deux ou trois jours de délibération, notre proposition fut acceptée, et la Providence permit que le choix de celui qui feroit ce voyage, tombât sur moi.

Quelques amis que j'ai ici et qui pesoient la chose à un poids trop humain, n'en eurent pas plutôt connoissance, qu'ils firent tous leurs efforts pour m'en détourner. Qu'allez-vous faire dans ces forêts, me disoient les uns ? vous y périrez infailliblement de fatigue ou de misère.

Ces malheureux Nègres, me disoient les autres, craignant que vous ne vouliez les tromper, vous feront un mauvais parti. On me représentoit encore que je pouvois donner dans quelque piège ; parce qu'en effet les Nègres marrons ont coutume de creuser au milieu des sentiers, des fosses profondes, dont ils couvrent ensuite adroitement la surface avec des feuilles, en sorte qu'on ne s'aperçoit point du piège ; et si malheureusement on y tombe, on s'empale soi-même sur des chevilles dures et pointues dont ces fosses sont hérissées. Vous perdrez votre temps et vos peines, disoient les moins prévenus : très-sûrement vous n'en ramenez aucun ; ils sont trop accoutumés à vivre à leur liberté, pour revenir jamais se soumettre à l'esclavage. Vous comprenez aisément, mon révérend Père, que de semblables raisons ne devoient pas faire grande impression sur des personnes de notre état, qui n'ont quitté biens, parents, amis, patrie, et qui n'ont couru tous les dangers de la mer, que pour gagner des ames à Dieu : trop heureux s'ils pouvoient donner leur vie pour la gloire du grand Maître, qui, le premier, a sacrifié lui-même la sienne pour nous.

Je partis donc avec quatre des esclaves de la

maison, et un Nègre libre qui avoit été du détachement dont j'ai parlé plus haut, et qui devoit me servir de guide. Il me falloit tout ce nombre pour porter ma chapelle et les vivres nécessaires pour le voyage. Nous allâmes d'abord par canot jusqu'au saut de Tonne-Grande; c'est l'une des rivières qui arrosent ce pays. Nous y passâmes la nuit. J'y dis la sainte messe de grand matin, pour implorer le secours du Ciel, sans lequel nous ne pouvons rien; ensuite nous nous enfonçâmes dans le bois. Malgré toute la diligence dont nous usâmes, nous ne pûmes faire ce jour-là qu'environ les deux tiers du chemin. Il nous fallut donc camper à la manière du pays; c'est-à-dire que nous fîmes à la hâte, avec des feuilles de palmier, dont il y a plusieurs espèces dans le pays, un petit ajoupa (c'est une sorte d'appentis, qui sert à se mettre à couvert des injures du temps).

Dès qu'il fut jour, nous nous remîmes en route, et, entre deux et trois heures après midi, nous aperçûmes la première habitation de nos marrons, qu'ils ont nommée *la Montagne de Plomb*, parce qu'il s'y trouve en effet une grande quantité de petites pierres noirâtres et rondes, dont ces malheureux se servent en guise de plomb à giboyer. Comme je vis la

fumée à travers le bois, je crus d'abord que ceux qui faisoient l'objet de mon voyage n'étoient pas loin. Mais je me trompois dans ma conjecture; cette fumée étoit un reste de l'incendie qu'avoit fait le détachement qui m'avoit précédé, l'usage étant de brûler toutes les cases ou maisons, et de faire le plus de dégât que l'on peut, quand on est à la poursuite de ces sortes de fugitifs. Je me fis alors annoncer à plusieurs reprises, par une espèce de gros coquillage qui a presque la forme d'un cône, et dont on se sert ici au lieu de cloche, pour donner aux Nègres le signal du lever et des heures du travail. Mais voyant que personne ne paroissoit, je me mis à parcourir tout l'emplacement, où je ne reconnus les vestiges que de deux ou trois hommes, dont les pieds étoient imprimés sur la cendre. Je compris que ceux que je cherchois, n'avoient pas osé paroître là depuis qu'on leur avoit donné la chasse. Il nous fallut donc encore loger, comme nous avions fait le jour précédent; c'est-à-dire que nous construisîmes notre petit ajoupa pour passer la nuit.

Il me seroit impossible d'exprimer tout ce que la crainte inspira à mes gens de me représenter. Ils appréhendoient qu'à chaque instant on ne

tiré  
ne  
ras  
tou  
tout  
la P  
auc  
m'é  
son  
de c  
aigu  
au lo  
mon  
tend  
veille  
d'all  
depu  
d'eux  
saint  
aprè  
geai  
que  
viro  
appe  
auqu  
pouv  
appe

tirât sur nous quelque coup de fusil, ou qu'on ne décochât quelque flèche. J'avois beau les rassurer de mon mieux, ils me répondoient toujours qu'ils connoissoient mieux que moi toute la malignité du Nègre fugitif. Cependant la Providence ne permit pas qu'il nous arrivât aucun accident fâcheux durant cette nuit; et m'étant levé à la pointe du jour, je fis encore sonner de mon coquillage qui me servoit comme de cor-de-chasse, et dont le son extrêmement aigu devoit certainement se faire entendre fort au loin, surtout étant au milieu des vallons et des montagnes. Enfin, après avoir long-temps attendu et m'être promené partout comme la veille, ne voyant venir personne, je résolus d'aller à l'emplacement où l'on avoit trouvé depuis peu de jours les Marrons, et où l'un d'eux avoit été tué. Je commençai par dire la sainte messe, comme j'avois fait à Tonne-Grande, après quoi nous entrâmes dans le bois. Je jugeai que d'un abattis à l'autre il n'y avoit guère que deux lieues, du moins nous ne mîmes qu'environ deux heures pour faire le chemin. (On appelle ici abattis une étendue de bois coupé auquel on met le feu quand il est sec, pour pouvoir planter le terrain). Les Marrons ont appelé cet endroit l'*abattis du Sault*, à cause

qu'il y a une chute d'eau. L'emplacement me parut beaucoup plus grand et bien mieux situé que le premier, qu'ils nomment, comme je l'ai dit, la montagne de Plomb. C'étoit là aussi qu'ils prenoient leurs vivres, qui consistent en manioc, bananes, patates, riz, ignames, ananas, et quelque peu de cannes à sucre.

D'abord que nous fûmes à la lisière de l'emplacement, je m'annonçai avec mon signal ordinaire, et ensuite je fis le tour d'un bout à l'autre sans voir personne. Tout ce que je remarquai, c'est que depuis peu de jours on y avoit arraché du magrivo, et qu'on avoit enterré le corps de celui qui avoit été tué. Mais la fosse étoit si peu profonde, qu'il en sortoit une puanteur extrême : je m'en approchai pourtant de fort près pour faire la prière sur ce misérable cadavre, dans l'espérance que si quelqu'un de ses compagnons m'apercevoit, cette action pourroit le toucher et l'engager à venir à moi. Mais toutes mes attentes furent vaines; et ayant passé le reste du jour inutilement dans cet endroit, nous revînmes coucher à la montagne de Plomb, pour éviter la peine de faire là un nouveau ajoupa.

La nuit se passa comme la précédente, sans inconvénients, mais non sans peur de la part

de mes compagnons de voyage. Ils étoient surpris de ne voir sortir personne du bois pour se rendre à nous. Je ne savois moi-même qu'en penser. Cependant comme il me restoit encore un abattis à visiter, qu'ils nomment l'*abattis d'Augustin*, parce qu'un des chefs du marronnage qui porté ce nom y faisoit sa demeure ordinaire avec sa bande, je m'imaginois que tous les Marrons s'étoient réfugiés là comme à l'endroit le plus éloigné. Mon embarras étoit que mon guide n'en savoit pas le chemin. Après l'avoir bien cherché, nous découvrîmes un petit sentier que nous enfilâmes à tout hasard, et après environ quatre heures de marche, toujours en montant et descendant les montagnes, nous arrivâmes enfin au bord d'un abattis dans lequel nous eûmes bien de la peine à pénétrer, parce que les bords étoient jonchés de gros troncs d'arbres. Nous franchîmes pourtant cet obstacle en grim pant de notre mieux, et le premier objet qui se présenta à nous furent deux cases ou corbets. J'y cours et j'y trouve du feu, une chaudière et de la viande fraîchement bouillie, quelques feuilles de tabac à fumer et autres choses semblables. Je ne doutai point pour lors que quelqu'un ne sortit du bois pour venir me parler; mais après

avoir bien appelé et m'être promené partout à mon ordinaire pour me bien faire connoître, ne voyant paroître personne et ayant encore assez de jour, je voulus passer plus loin pour tâcher de trouver enfin l'établissement d'Augustin, me persuadant toujours que ceux que je cherchois s'y étoient retirés.

Mes compagnons de voyage n'étant pas animés par des vues surnaturelles, comme je devois l'être, et toujours timides, auroient bien souhaité que nous retournassions sur nos pas. Ils me le proposèrent même plus d'une fois, mais je ne voulois pas laisser ma mission imparfaite; ce n'est pas que je ne ressentisse moi-même au fond du cœur, pour ne rien déguiser, une certaine frayeur. L'abandon total où je me voyois, l'horreur des forêts immenses au milieu desquelles j'étois sans aucun secours, le silence profond qui y régnoit: tout cela, ainsi qu'il arrive en pareille occasion, me faisoit faire, comme malgré moi, de sombres réflexions; mais j'avois grand soin d'étouffer ces sentiments involontaires, et je n'avois garde d'en laisser rien paroître, de peur de troubler davantage ceux qui m'accompagnoient. Ainsi, après leur avoir fait prendre quelques rafraîchissements, nous entrâmes encore dans le bois, sans savoir ni les

uns ni les autres où aboutissoit le petit chemin que nous tenions.

La divine Providence, qui nous guidoit et qui veilloit sur nous, permit qu'après avoir franchi bien des montagnes et des vallons, nous arrivassions enfin à notre but, n'ayant guere marché qu'environ deux heures. Je n'en fus pas plus avancé, car je ne trouvai qu'un abattis nouvellement fait comme celui que je venois de quitter, mais sans que personne daignât se faire voir à nous. On avoit cependant arraché des racines bonnes à manger, et cueilli des fruits le jour même dans cet endroit, comme il nous parut par les traces toutes fraîches que nous reconnûmes.

Ce qui me fit le plus de peine, c'est que les Marrons, s'imaginant peut-être qu'il y avoit toujours un détachement à leurs trousses, avoient eux-mêmes mis le feu aux cases depuis peu de jours, afin sans doute que ceux qui les poursuivoient ne pussent s'y loger. Je ne pouvois pas douter que de la lisière du bois ils ne me vissent et qu'ils ne m'entendissent. Aussi je criois de toutes mes forces, qu'ils pouvoient se rendre à moi en toute sûreté, que j'avois obtenu leur grâce entière; que mon état me défendant de contribuer à la mort de

qui que ce soit, ni directement ni indirectement, je n'avois garde de les venir chercher pour les livrer à la justice; que du reste ils étoient maîtres de moi et de mes gens, puisque nous n'étions que six en tout et sans armes, au lieu qu'eux étoient en grand nombre et armés: « Souvenez-  
» vous, mes chers enfants, leur disois-je, que,  
» quoique vous soyez esclaves, vous êtes cepen-  
» dant chrétiens comme vos maîtres; que vous  
» faites profession depuis votre baptême de la  
» même religion qu'eux, laquelle vous apprend  
» que ceux qui ne vivent pas chrétiennement  
» tombent après leur mort dans les enfers.  
» Quel malheur pour vous, si, après avoir été  
» les esclaves des hommes en ce monde et dans  
» le temps, vous deveniez les esclaves du dé-  
» mon pendant toute l'éternité! Ce malheur  
» pourtant vous arrivera infailliblement, si  
» vous ne vous rangez pas à votre devoir,  
» puisque vous êtes dans un état habituel de  
» damnation : car, sans parler du tort que vous  
» faites à vos maîtres en les privant de votre  
» travail, vous n'entendez point la messe les  
» jours saints; vous n'approchez point des sa-  
» crements; vous vivez dans le concubinage,  
» n'étant pas mariés devant vos légitimes pas-  
» teurs. Venez donc à moi, mes chers amis,

» V  
» q  
» n  
» C  
» q  
» v  
» n  
» q  
» v  
» e  
I  
et l  
auc  
rev  
lais  
de f  
frai  
lieu  
pen  
de s  
rep  
che  
jour  
mes  
m'e  
coie  
part

» venez hardiment, ayez pitié de votre ame ,  
» qui a coûté si cher à Jésus-Christ... Donnez-  
» moi la satisfaction de vous ramener tous à  
» Cayenne; dédommangez-moi par là des peines  
» que je prends à votre occasion; approchez-  
» vous de moi pour me parler, et si vous  
» n'êtes pas contents des assurances de pardon  
» que je vous donnerai, vous resterez dans  
» vos demeures, puisque je ne saurois vous  
» enmener par force. »

Enfin, après avoir épuisé tout ce que le zèle et la charité inspirent en semblable occasion, aucun de ces misérables ne paroissant, nous revînmes coucher aux cases que nous avions laissées dans l'autre abattis, pour éviter la peine de faire là un logement, et parce que les traces fraîches que nous y avions vues nous donnèrent lieu de croire que quelqu'un pourroit y venir pendant la nuit. Mais personne ne se montra, de sorte qu'indignés de leur opiniâtreté, nous reprîmes le lendemain vers les quatre heures le chemin de la montagne de Plomb. Nous y séjournâmes tout le samedi; j'y dis la sainte messe le dimanche, et comme j'étois pressé de m'en retourner, parce que les vivres commençoient à nous manquer, je voulus, avant de partir, y laisser un monument non équivoque

de mon voyage, en y faisant planter une croix d'un bois fort dur, et qui subsiste encore. Cette croix, comme je le dirai plus bas, servit à me faire réussir dans mon entreprise : car, d'abord que les Nègres marrons l'eurent aperçue, ils y vinrent faire leurs prières, ayant la coutume, malgré leur libertinage (ce qu'on auroit de la peine à croire), de prier Dieu soir et matin. Ils baptisent même les enfants qui naissent parmi eux, et ont grand soin de les instruire des principes de la foi autant qu'ils en savent eux-mêmes.

D'abord que je fus rendu à Tonne-Grande, où j'avois laissé mon canot, je fis savoir à MM. d'Orvilliers et le Moine le peu de réussite qu'avoit eu mon projet. Je leur mandai que je devois rester quelque temps dans ce quartier-là pour faire faire les pâques aux Nègres ; j'ajoutai que m'étant mis, au commencement de mon voyage, sous la protection des anges gardiens, j'avois un secret pressentiment qu'ils ne me laisseroient point retourner à Cayenne sans avoir quelque connoissance des enfants prodigues qui en étoient l'objet. Enfin, je priai ces Messieurs de vouloir prolonger encore de quelques jours l'amnistie qu'ils m'avoient d'abord

accordée pour eux ; et ils eurent la bonté de l'étendre jusqu'à un mois entier.

Après cette réponse , je commençai ce qu'on appelle ici les pâques des esclaves du quartier ; c'est-à-dire que je parcourus les différentes habitations pour confesser ceux qui sont déjà baptisés , et pour instruire ceux qui sont encore infidèles. C'est notre coutume d'aller ainsi , au moins une fois l'an , chez tous les colons nos paroissiens , quelque éloignés qu'ils soient ; car il y a ici des paroisses qui ont quinze et vingt lieues d'étendue ; et vous ne sauriez croire , mon révérend Père , le bien qu'il y a à faire , et qu'on fait quelquefois dans ces sortes d'excursions. Le missionnaire qui est chargé de cette bonne œuvre met la paix dans les familles désunies en terminant leurs petits différends ; conclut des mariages pour faire cesser les commerces illi- cites , à quoi les esclaves sont très sujets ; tâche de leur adoucir les peines attachées à leur état en les leur faisant envisager sous des vues sur- naturelles ; prend une connoissance exacte de leur instruction actuelle , pour disposer peu à peu à la communion ceux qu'il en juge capa- bles (notre usage étant de permettre à très peu de Nègres d'approcher de la sainte table , par l'expérience que nous avons qu'ils en sont in-

dignes). Il remontre prudemment aux maîtres les fautes dans lesquelles ils tombent quelquefois envers leurs esclaves, soit en ne veillant pas assez sur leur conduite spirituelle, soit en les surchargeant de travaux injustes, soit enfin en ne leur donnant pas le nécessaire pour la nourriture et le vêtement suivant les sages ordonnances de nos rois. Il fait mille autres choses de cette nature, qui sont du ressort de son ministère, et qui tendent toutes également à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il en coûte à la vérité beaucoup, de faire de pareilles courses dans un pays tel que celui-ci, où, lorsqu'on est en campagne, on est toujours, ou brûlé par les rayons d'un soleil ardent, ou accablé de pluies violentes : mais à quoi ne porte pas un zèle bien épuré, et quelles difficultés ne fait-il pas surmonter!

Cependant, en faisant cette bonne œuvre comme par occasion, car ce n'est pas là mon emploi ordinaire, je n'oubliois pas le premier objet de mon voyage. J'avois grand soin de dire aux Nègres que s'ils pouvoient voir quelques-uns de leurs compagnons marrons, ils les assurassent que, quoiqu'ils n'eussent pas voulu s'approcher de moi dans les bois, j'avois néanmoins obtenu encore un mois d'annistie pour

eux ; mais que si , pendant cet espace de temps , ils ne revenoient pas , ils n'avoient plus ni grâce , ni pardon à espérer ; qu'ils devoient se persuader au contraire qu'on les poursuivroit sans relâche jusqu'à ce qu'on les eût tous terminés.

Enfin , j'avois fini ma mission et parcouru toutes les habitations des environs de Tonnerre ; j'étois même déjà embarqué dans mon canot pour me rendre à Cayenne , un peu confus à la vérité d'avoir échoué dans mon dessein aux yeux des hommes , qui ne jugent ordinairement des choses que par le succès , lorsque je vis venir à moi un autre petit canot tiré à la rame par deux jeunes Noirs , porteurs d'une lettre de l'économe de Mont-Seneri ( c'est une sucrerie du quartier ), qui me marquoit que les Nègres marrons étoient arrivés chez lui , et qu'ils me demandoient avec empressement. J'y vole avec plus d'empressement encore qu'ils n'en avoient eux-mêmes , et j'en trouve , en effet , déjà une vingtaine qui m'assurent que les autres sont en chemin pour se rendre. Quelle agréable surprise pour moi , de voir mes vœux accomplis , lorsque je m'en croyois le plus éloigné ! Après avoir versé quelques larmes de joie sur ces brebis égarées depuis si long-temps , et qui

rentroient dans le bercail , je leur fis des reproches sur ce qu'ils n'avoient pas voulu me parler tandis que j'étois au milieu d'eux ; et ils me répondirent constamment qu'ils craignoient qu'il n'y eût quelque détachement en embuscade pour les saisir ; mais qu'ayant vu le signe de notre rédemption arboré sur leur terre , ils s'étoient enfin persuadés que le temps d'obtenir grâce pour leur ame et pour leur corps étoit arrivé. Que ce soit là le véritable motif qui les ait fait agir , ou que quelqu'un de leurs camarades de différentes habitations que j'avois préparés pour les pâques , les ait assurés de la sincérité du pardon que je leur promettois ; c'est ce que je n'ai jamais pu découvrir. Mais , quoi qu'il en soit , il en vint peu à peu jusqu'à cinquante ; et comme M. notre gouverneur , qui tenoit un détachement tout prêt pour aller dans le bois , si je ne réussissois pas , me pressoit de me rendre à Cayenne , je partis avec ces cinquante fugitifs.

Il seroit impossible d'exprimer avec quelles démonstrations de joie l'on me reçut , suivi de tout ce monde , chacun d'eux portant sur sa tête et sur son dos son petit bagage. Les rues étoient bordées de peuple pour nous voir passer. Les maîtres se félicitoient les uns les

autres d'avoir recouvré leurs esclaves ; et les Noirs eux-mêmes qui servent dans le bourg, se faisoient une fête de revoir, l'un son père, l'autre sa mère, celui-ci son fils ou sa fille ; et comme plusieurs de ceux que je menois n'avoient pas vu la ville depuis très long-temps, et qu'ils y remarquèrent bien du changement, notre marche étoit très lente, afin de leur donner le plaisir de satisfaire leur curiosité : ce qui laissoit en même temps la liberté à leurs camarades de les embrasser, en faisant retentir l'air de mille cris d'allégresse et de bénédiction. Ce qu'il y avoit pourtant de plus frappant, c'étoit une troupe de jeunes enfants des deux sexes qui étoient nés dans les bois, et qui n'ayant jamais vu de personnes blanches, ni de maison à la françoise, ne pouvoient se lasser de les considérer, en marquant à leur façon leur admiration. Je conduisis d'abord mon petit troupeau à l'église, où il y avoit déjà une grande assemblée à cause de la fête de saint François-Xavier ; mais elle fut bientôt pleine par la foule qui nous suivoit. Je commençai par faire faire à ces pauvres misérables une espèce d'amende honorable : 1° à Dieu, dont ils avoient abandonné le service depuis si long-temps ; 2° à leurs maîtres et aux colons,

à qui plusieurs d'entr'eux avoient porté beaucoup de préjudice; 3° à leurs compagnons, du mauvais exemple qu'ils leur avoient donné par leur fuite, par leurs vols, etc., après quoi je dis la sainte messe en action de grâces. Ils y assistèrent avec d'autant plus de plaisir et de dévotion, que plusieurs d'entre eux ne l'avoient pas entendue depuis quinze ou vingt ans; et lorsqu'elle fut finie, je les présentai à M. le gouverneur, qui confirma le pardon que je leur avois promis de sa part: ensuite on les remit à leurs maîtres respectifs.

On dépêcha aussitôt un nombreux détachement pour aller faire le dégât dans leurs plantations, et pour tâcher de prendre ou tuer ceux qui resteroient, s'ils ne se rendoient pas volontairement; mais une maladie qui se mit dans la troupe, aussitôt qu'elle arriva sur les lieux, fit échouer cette opération: en sorte que ceux que j'avois laissés au nombre seulement de dix-sept, tant grands que petits, soit hommes ou femmes, et qui m'avoient fait dire qu'ils viendroient bientôt après moi, n'ont pas tenu parole, et sont encore dans les bois. Il s'y en est même joint quelques autres depuis ce temps-là. Si le nombre augmentoit à un certain point, ce seroit un très grand malheur

pou  
nos  
rois  
ord  
Pèr  
ten

pour cette colonie. Mais les sages mesures que nos Messieurs prennent pour l'empêcher, paroissent nous mettre à couvert d'un tel désordre. Je vous prie cependant, mon révérend Père, de joindre vos vœux aux nôtres pour obtenir cette grâce du Ciel. Je suis, etc.

de beau-  
ons, du  
né par  
quoi je  
s. Ils y  
et de  
avoient  
ans; et  
M. le  
que je  
on les

déta-  
s leurs  
dre ou  
doient  
qui se  
iva sur  
n sorte  
re seu-  
petits,  
ent fait  
, n'ont  
es bois.  
depuis  
à un  
malheur

## LETTRE

Du P. Ferreira, missionnaire apostolique à Connany ,  
à Monsieur \*\*\*.

A Connany, ce 22 février 1778.

MONSIEUR,

J'AI reçu jeudi dernier, 19 du présent, la lettre que vous m'avez écrite. Que vous dirai-je de notre état actuel? Nous habitons dans un petit corbet, où nous sommes exposés à toutes les injures de l'air; la pluie et le vent y pénètrent, et nous sommes d'autant plus sensibles à cette incommodité, que nous avons plus à souffrir du côté de la santé, et que nous sommes moins dans le cas d'y remédier pour le présent. Je passe sous silence tous les autres désagréments inséparables de la carrière dans laquelle nous ne faisons que d'entrer, et qui nous font adorer en silence les décrets d'un Dieu qui console dans les tribulations, et

qui  
plus  
lui s  
nou  
tous  
bon  
prin  
défa  
men  
mi  
gran  
met  
leur  
pre  
stru  
form  
cess  
avo  
bea  
qu'  
par  
viè  
a m  
que  
un  
suff  
l'in

qui n'humilie ses ministres que pour les rendre plus actifs, et plus propres à ses desseins. Nous lui sommes déjà redevables de la satisfaction que nous avons d'être parmi les Indiens, presque tous déserteurs du Portugal, qui ont eu le bonheur d'être instruits dès leur enfance des principes de la religion. Il est vrai que, par le défaut de missionnaires, ces premières semences de l'Évangile sont restées incultes parmi eux; mais ils nous témoignent la plus grande joie d'être à même aujourd'hui de mettre en pratique ce qu'ils ont appris dans leur jeunesse; ils viennent à nous avec empressement, et consentent volontiers à construire leurs corbets autour de nous, et à former une bourgade; nous en attendons incessamment quinze ou seize familles. Nous avons déjà baptisé quinze petits enfants, et beaucoup d'autres nous seront présentés lorsqu'un temps moins pluvieux permettra aux parents de remonter de l'embouchure des rivières appelées *Maribanaré* et *Macari*. Il y a même des adultes qui demandent le baptême, que nous ne pouvons leur accorder que dans un cas de nécessité, parce qu'ils ne sont pas suffisamment instruits. Nous savons là-dessus l'intention de Notre-Seigneur; il a dit à ses

premiers ministres : *Allez, enseignez, baptisez*; mais ce qui nous cause beaucoup d'embarras, ce sont les mariages, ou plutôt le concubinage de nombre d'Indiens du Para, où ils ont laissé leurs femmes, et où réciproquement des Indiennes ont laissé leurs maris, et qui tous ont formé d'autres alliances ici, et ont même des enfants de leur commerce criminel, souvent avec plusieurs, quelques-uns même avec leurs parentes. Il y en a d'autres qui, quoique chrétiens, ont contracté avec des infidèles, et des fidèles avec des Indiens païens. Nous avons déjà la promesse de quelques-uns de ceux qui n'ont qu'une concubine, de faire en face de l'Église, ce que nous leur prescrirons à cet égard. Ce sont ces sortes de mariages, mon cher confrère, qui nous mettent dans le cas de recourir au Père des lumières; nous vous prions de les demander également pour nous.

Après vous avoir exposé l'état de notre mission quant au spirituel, je vous dirai pour ce qui concerne le temporel, que nous avons à notre service une très bonne blanchisseuse indienne, et son fils âgé de vingt ans, dont nous sommes on ne peut pas plus contents; il est industriel, fidèle, laborieux, nous fait bonne cuisine, et sert bien la messe. Il fut ja-

dis  
mi  
deu  
seu  
tain  
asse  
eux  
sent  
pou  
que  
s'il  
cus  
ce  
la s  
soin  
écr  
sou  
si r  
au  
jou  
nor  
les  
je  
de  
die  
Ma  
ba

dis domestique d'un prêtre missionnaire parmi les Indiens du Para. Nous avons en outre deux enfants d'onze à douze ans, deux chasseurs et deux pêcheurs. Moyennant une certaine rétribution, ils nous approvisionnent assez bien; et, au cas que quelques-uns d'entre eux viennent à nous manquer, il s'en présente déjà d'autres pour les remplacer, tant pour la chasse que pour la pêche. Communiquez, s'il vous plaît, ma lettre à M. le préfet, s'il est encore à Cayenne, et faites-lui nos excuses de ce que nous ne lui avons point écrit, ce que nous aurions fait inmanquablement si la santé nous l'eût permis; et il falloit ces besoins pressants, j'ose vous l'avouer, pour vous écrire dans la circonstance où je me trouve. Je souhaite que Dieu vous l'accorde, cette santé, si nécessaire pour remplir vos fonctions, tant au collège qu'à la paroisse. Je vous sais toujours bon gré de m'avoir mis à même, lorsque nous étions à Cayenne, de partager avec vous les travaux du saint ministère dans la savanne; je le ferois encore volontiers si je ne me croyois de plus en plus appelé à la conversion des Indiens parmi lesquels je suis résolu de mourir. Ma destinée paroît fixée chez ce peuple dur et barbare, parmi lequel j'espère faire plus de

fruit, Dieu aidant; qu'au milieu d'une nation plus cultivée et plus policée, dont la conduite exige plus de talents que je ne puis m'en attribuer. Envoyez-moi, s'il vous plaît, les effets du P. Mathos qui sont restés chez vous, ne réservant que la soutane, pour prix de laquelle vous offrirez le saint sacrifice de la messe pour le repos de l'ame du cher défunt. Vous prendrez sur mes appointements la somme des dettes qu'il vous a laissées, qui montent, je pense, à 195 livres; le reste vous servira à nous faire l'achat des denrées qui nous sont nécessaires actuellement, et dont je vous ferai le détail. Profitez de la pirogue par laquelle je vous fais passer ma lettre; ayez soin que tout puisse nous arriver sain et sauf. J'ai l'honneur d'être, etc.

---

M M

Du E

M  
cette  
effe  
suis  
qu'à  
ma  
dési  
long  
que  
mo  
peu  
me  
em  
dar

---

**LETTRE**

Du P. Padilla, missionnaire apostolique à Connany,  
à Messieurs \*\*\*.

à Connany, le 8 avril 1778.

**MESSIEURS,**

M. MONACH qui est arrivé avant-hier dans cette rivière, m'a remis les lettres et les divers effets dont vous l'aviez chargé pour moi : je suis aussi sensible à cette preuve de vos bontés, qu'à l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Elle n'est pas aussi bonne que je le désirerois ; les fièvres tierces m'obligent depuis long-temps à garder la chambre, et la douleur que j'ai éprouvée en voyant mourir à mes côtés mon confrère le P. Ferreira, ne contribue pas peu peut-être à la lenteur de mon rétablissement. Des fièvres continuelles et violentes l'ont emporté en peu de jours. J'ose espérer cependant que le Seigneur me donnera des forces

pour arriver au but que je me suis proposé en venant ici. Lorsque ma santé me le permettra, je m'occuperai avec tout le zèle et l'activité qui dépendront de moi, de l'établissement de cette mission, et je saisirai avec empressement toutes les occasions qui me mettront à même de répondre à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner.

J'expédierai, Messieurs, ainsi que vous me le prescrivez, des canots indiens ou des pêcheurs blancs, lorsqu'ils seront à ma portée, ce qui est rare, pour vous instruire de ce qui pourra vous intéresser dans ce quartier, et en même temps pour vous faire parvenir mes demandes sur les secours dont je pourrois avoir besoin par la suite. Je n'omettrai rien non plus pour faire revenir les Indiens sur l'idée désavantageuse qu'on a cherché à leur donner de l'établissement de cette mission. Jusqu'à présent j'ai lieu d'être satisfait du zèle et de l'empressement qu'ils ont montrés, et j'espère les entretenir dans ces mêmes sentiments. J'ai remis à M. Monach les divers effets que j'avois ici appartenant au roi, et qui étoient en prêt aux PP. Mathos et Ferreira. Ci-jointe est la note de ce que j'ai l'honneur de vous adresser. Je garderai seulement ce qui est à

mon t  
aux l  
ici, le  
la réu  
nach c  
remar  
Je  
m'exce  
pour r  
rez; m  
toute  
n'en e  
ments  
m'insp

mon usage; le reste me devient superflu. Quant aux bestiaux que vous désireriez multiplier ici, les savannes me paroissent très propres à la réussite de votre projet; au reste, M. Monach qui les a visitées, vous rendra compte des remarques qu'il aura pu y faire.

Je vous prie, Messieurs, de vouloir bien m'excuser, si je me sers d'une main étrangère pour répondre aux lettres dont vous m'honorez; ma foible santé me défend dans ce moment toute espèce d'application, mais mon cœur n'en est pas moins pénétré de tous les sentiments de reconnoissance et de respect que vous m'inspirez, et avec lesquels je suis, etc.

---

---

**LETTRE**

Du P. Stanislas Arlet , de la compagnie de Jésus, au révérend Père général de la même compagnie, sur une nouvelle mission du Pérou (*traduite du latin.*)

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE ,

*P. C.*

L'AN 1697, la veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul, nous arrivâmes au Pérou, le P. François Boriné mon compagnon et moi, tous deux, grâces à Dieu, dans une santé parfaite, et sans avoir essuyé aucun fâcheux accident. Il y avoit justement quatre ans que, durant l'octave des Saints-Apôtres, Votre Paternité nous avoit donné permission de quitter la Bohême notre patrie, pour passer aux Indes d'occident. Après quelque séjour en ce nouveau monde, nos supérieurs de ce pays me permirent, ce que je souhaitois avec le plus

d'ardeur, d'avancer dans les terres, pour y fonder un établissement nouveau. Nous lui avons donné le nom du prince des Apôtres, sous les auspices de qui la mission a été entreprise et commencée, et on l'appelle la résidence de *Saint-Pierre*.

Les barbares que la Providence m'a chargé de cultiver se nomment *Canisiens*. Ce sont des hommes sauvages et peu différents des bêtes pour la manière de vivre et de se conduire. Ils vont tout nus, hommes et femmes. Ils n'ont point de demeures fixes, point de lois, nulle forme de gouvernement. Également éloignés de la religion et de la superstition, ils ne rendent aucun honneur ni à Dieu ni aux démons, quoiqu'ils aient des idées assez formées du souverain Être. Ils ont la couleur d'un brun foncé, le regard farouche et menaçant, je ne sais quoi de féroce dans toute la figure.

On ne sauroit bien dire le nombre des hommes qui peuvent être en ces vastes pays, parce qu'on ne les voit jamais assemblés, et qu'on n'a pas encore eu le temps d'en rien deviner par conjecture. Ils sont continuellement en guerre avec leurs voisins; et quand ils peuvent prendre des prisonniers dans les combats, ou ils les font esclaves pour toujours, ou après les avoir

rôtis sur les charbons , ils les mangent dans leurs festins , et se servent au lieu de tasses , des crânes de ceux qu'ils ont ainsi dévorés.

Ils sont fort adonnés à l'ivrognerie , et quand le feu leur monte à la tête après s'être querellés et dit bien des injures , souvent ils se jettent les uns sur les autres , se déchirent et se tuent. La pudeur m'empêche d'écrire d'autres désordres bien plus honteux , auxquels ils s'abandonnent brutalement , lorsqu'ils ont trop bu. Ils ont pour armes l'arc et les flèches , et une espèce de long javelot fait de roseaux longs et pointus , qu'ils lancent de loin contre l'ennemi avec tant d'adresse et de force , que de plus de cent pas ils renversent leur homme comme à coup sûr. Le nombre des femmes n'est point limité parmi eux , les uns en ont plus , les autres moins , chacun comme il l'entend. L'occupation des femmes , les journées entières , est de préparer à leurs maris des breuvages composés de diverses sortes de fruits.

Nous entrâmes dans le pays de ces pauvres barbares , sans armes et sans soldats , accompagnés seulement de quelques chrétiens indiens , qui nous servoient de guides et d'interprètes. Dieu voulut que notre expédition fût plus heureuse qu'on n'eût osé l'espérer : car plus de

dou  
rêts  
de r  
n'av  
ress  
lem  
notr  
spec  
et l  
crai  
mém  
devi  
dans  
nous  
chap  
étoi  
tout  
la v  
dans  
doit  
les r  
les r  
de  
pou  
vrai  
tion  
et q

douze cents hommes sortirent bientôt des forêts pour venir avec nous jeter les fondements de notre nouvelle peuplade. Comme jamais ils n'avoient vu ni chevaux, ni hommes qui nous ressemblassent pour la couleur et pour l'habillement, l'étonnement qu'ils firent paroître à notre première rencontre, fut pour nous un spectacle bien divertissant. Nous voyions l'arc et les flèches leur tomber des mains de la crainte qui les saisissoit; ils étoient hors d'eux-mêmes ne sachant que dire, et ne pouvant deviner d'où de tels monstres avoient pu venir dans leurs forêts. Car ils pensoient comme ils nous l'ont avoué depuis, que l'homme, son chapeau, ses habits et le cheval sur lequel il étoit monté, n'étoit qu'un animal composé de tout cela par un prodige extraordinaire; et la vue d'une nature si monstrueuse les tenoit dans une espèce de saisissement, qui les rendoit comme immobiles. Un de nos interprètes les rassura, leur expliquant qui nous étions, et les raisons de notre voyage; que nous venions de l'autre extrémité du monde, seulement pour leur apprendre à connoître et à servir le vrai Dieu. Il leur fit ensuite quelques instructions particulières, dont nous étions convenus, et qui étoient à leur portée, sur l'immortalité

des ames, sur la durée de l'autre vie, sur les récompenses que Dieu leur promettoit après leur mort s'ils gardoient ses commandements, sur les châtimens redoutables dont il les menaçoit avec raison, s'ils se rendoient rebelles à la lumière qui les venoit éclairer de si loin.

Il n'en fallut pas davantage. Depuis ce premier jour, un grand nombre de ces pauvres gens nous suivent comme un troupeau fait le pasteur, et nous promettent d'attirer après eux plusieurs milliers de leurs compagnons. Nous n'avons pas sujet de craindre qu'ils nous trompent. Déjà six nations fort peuplées, ou plutôt un peuple de six grandes forêts, ont envoyé des députés nous offrir leur amitié, nous demander la nôtre, et nous promettre de se faire avec nous des demeures stables où nous jugerons à propos. Nous avons reçu ces députés avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus tendre, et nous les avons renvoyés chez eux chargés de présents. Ces présents ne sont que quelques petits grains de verre, dont ils font apparemment des bracelets et des colliers. L'or et l'argent ne sont point ici à beaucoup près si estimés, et si j'avois pour quarante à cinquante écus seulement de ces grains de verres de toutes les grosseurs et

de toutes les couleurs, hormis le noir dont il ne faut pas, ce seroit de quoi nous amener une grande multitude de ces bonnes gens, que nous retiendrions ensuite par quelque chose de meilleur et de plus solide.

Nous avons choisi, pour faire notre nouvelle habitation, un canton bien situé et fort agréable, vers la hauteur d'environ 14 degrés de latitude australe. Elle a au midi et à l'orient une plaine de plusieurs lieues d'étendue, plantée par intervalle de beaux palmiers; au septentrion un fleuve grand et poissonneux, nommé *Cucurulu* en langue canisienne; à l'occident ce sont de vastes forêts d'arbres odoriférants et très propres à bâtir, dans lesquelles on trouve des cerfs, des daims, des sangliers, des singes, et toutes sortes de bêtes fauves et d'oiseaux. La nouvelle bourgade est partagée en rues et en places publiques; et nous y avons une maison comme les autres, avec une chapelle assez grande. Nous avons été les architectes de tous ces bâtiments, qui sont aussi grossiers que vous pouvez vous l'imaginer.

Les chaleurs sont ici très grandes, par la nature du climat. C'est un été violent qui dure toute l'année, sans nulle variété sensible des saisons; et si ce n'étoient les vents qui soufflent

par intervalles, et qui rafraîchissent un peu l'air, le lieu seroit absolument inhabitable. Peut-être aussi qu'étant élevés dans les pays septentrionaux, nous sommes un peu plus sensibles à la chaleur que les autres. L'air enflammé forme des orages et des tonnerres aussi affreux qu'ils sont fréquents. Des nuages épais de moucherons venimeux nous tourmentent jour et nuit par leurs morsures.

On ne voit de pain et de vin que ce qu'il en faut pour dire la messe. C'est de la rivière et de la forêt qu'on tire tout ce qui sert à la nourriture, et on ne connoît d'autre assaisonnement à ces mets différents, qu'un peu de sel quand on en a, car souvent même on en manque. On boit ou de l'eau, ou des breuvages dont nous avons parlé. Mais Dieu, par ses consolations pleines de douceur, supplée à tout ce qu'on pourroit désirer d'ailleurs pour la commodité ou pour la délicatesse; et dans une si grande disette de toutes choses, on ne laisse pas de vivre très content. En mon particulier, mon révérend Père, j'ose vous assurer que, depuis que je suis dans cette pénible mission, je n'ai pas eu un mauvais jour; et certainement ce que jem'en figurois, lorsque je demandois à y venir, me donnoit bien plus

un peu  
habitable.  
les pays  
peu plus  
L'air en-  
res aussi  
ges épais  
rmentent

ce qu'il  
la rivière  
sert à la  
assaison-  
peu de  
on en  
les breu-  
Dieu, par  
, supplée  
d'ailleurs  
tesse; et  
s choses,  
En mon  
ose vous  
cette pé-  
rais jour;  
, lorsque  
bien plus

d'inquiétude et de dégoût, que ne m'a causé de peine l'expérience de ce que j'ai trouvé à souffrir. Je repose plus doucement à l'air sur la terre dure, que je ne fis jamais étant encore dans le siècle sur les meilleurs lits : tant il est vrai que l'imagination des maux tourmente souvent beaucoup plus, que les maux mêmes ne sauroient faire.

La vue seule de ce grand nombre de catéchumènes, qui se préparent avec une ferveur inexplicable à embrasser la foi, et qui se rendent dignes du baptême par un changement total de mœurs et de conduite, feroit oublier d'autres maux bien plus sensibles. C'est un charme de voir venir ce peuple en foule, et d'un air content, le matin à l'explication du catéchisme, et le soir aux prières que nous faisons faire en commun ; de voir les enfants disputer entr'eux à qui aura plutôt appris par cœur ce qu'on leur enseigne de nos mystères ; nous reprendre nous-mêmes quand il nous échappe quelque mauvais mot dans leur langue, et nous suggérer tout bas comment il auroit fallu dire ; les adultes plus avancés demander avec empressement le premier sacrement de notre religion ; venir nous avertir à toutes les heures du jour et de la nuit, quand quelqu'un d'eux est ex-

traordinairement malade, pour aller promptement le baptiser; nous presser de trouver bon qu'ils bâtissent au grand Maître une grande maison; c'est ainsi qu'ils nomment Dieu et l'église, pendant que plusieurs d'entr'eux n'ont pas encore où se retirer ni où se loger.

On sait quel obstacle c'est à la conversion des barbares que la pluralité des femmes, et la peine qu'on a d'ordinaire à leur persuader ce que le christianisme commande à cet égard. Dès les premiers discours que nous fîmes à ceux-ci, avec toute la sagesse et toute la réserve que demandoit un point si délicat, ils comprirent très bien ce que nous voulions dire, et nous fûmes obéis partout, hormis dans trois familles sur lesquelles nous n'avons encore pu rien gagner. Il n'en a pas plus coûté pour les guérir de l'ivrognerie; ce qui doit paroître admirable, et fait voir la grande miséricorde de Dieu sur ces peuples, qui paroisoient jusqu'ici abandonnés. Quelques femmes ont déjà appris à filer et à faire de la toile pour se couvrir. Il y en a bien une vingtaine qui ne paroissent plus qu'habillées de leur ouvrage, et nous avons semé une assez grande quantité de coton, pour avoir dans quelques années de

quoi vêtir tout le monde. Cependant on se sert comme on peut de feuilles d'arbres pour se couvrir, en attendant quelque chose de mieux. En un mot, les hommes et les femmes indifféremment nous écoutent, et se soumettent à nos conseils avec tant de docilité, qu'il paroît bien que c'est la grâce et la raison qui les gouvernent. Il ne faut qu'un signe de notre volonté, pour porter ces chers fidèles à faire tout le bien que nous leur inspirons.

Voilà, mon révérend Père, ceux à qui a passé le royaume de Dieu, que sa justice, par un jugement redoutable, a ôté à ces grandes provinces de l'Europe, qui se sont livrées à l'esprit de schismes et d'hérésie. Oh ! si sa miséricorde vouloit faire ici une partie des merveilles auxquelles les aveugles volontaires de notre Allemagne s'obstinent à fermer les yeux, qu'apparemment il y auroit bientôt ici des Saints ! C'est une chose qui paroît incroyable, qu'en un an de temps des hommes tout sauvages, et qui n'avoient presque rien de l'homme que le nom et la figure, aient pu prendre si promptement des sentiments d'humanité et de pitié. On voit déjà parmi eux des commencements de civilité et de politesse. Ils s'entre-saluent quand ils se rencontrent, et nous font à nous autres, qu'ils

regardent comme leurs maîtres, des inclinations profondes, frappant la terre du genou, et baisant la main avant que de nous aborder. Ils invitent les Indiens des autres pays, qui passent par leurs terres, à prendre logis chez eux, et, dans leur pauvreté, ils exercent une espèce d'hospitalité libérale, les conjurant de les aimer comme leurs frères, et de leur en vouloir donner des marques dans l'occasion. De sorte qu'il y a lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu, qui nous a tant aidés jusqu'ici, nous ferons de ces nations non seulement une Eglise de vrais fidèles, mais encore avec un peu de temps une ville, peut-être un peuple d'hommes qui vivront ensemble selon toutes les lois de la parfaite société.

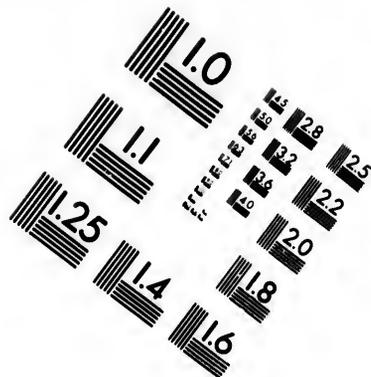
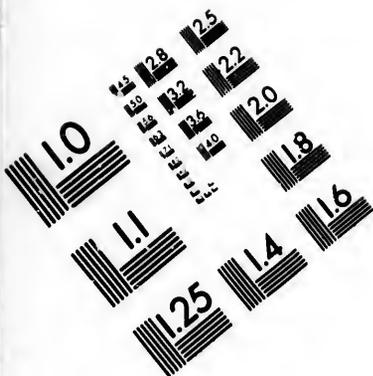
Pour ce qui regarde les autres missions fondées en ce pays-ci depuis dix ans, je dirai à votre Paternité ce que j'ai appris, que le christianisme y fait de très grands progrès, plus de quarante mille barbares ayant déjà reçu le baptême. C'est un concours et une modestie rare dans les églises, un respect profond à l'approche des sacrements; les maisons des particuliers retentissent souvent des louanges de Dieu qu'on y chante, et des instructions que les plus fervents font aux autres. M'étant trouvé dans une

de c  
la c  
cent  
leur  
neur  
tira  
fut u  
Indi  
la té  
à de  
plus  
l'état  
deva  
ne m  
nos  
avec  
où n  
je c  
nous  
cure  
frère  
nous  
Chri  
une p  
Al  
appe  
nom

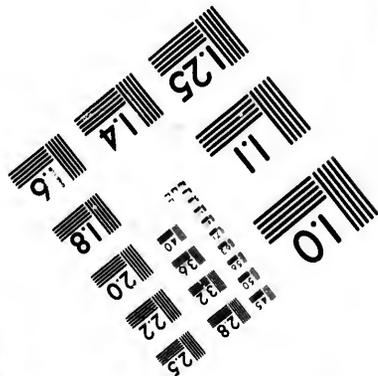
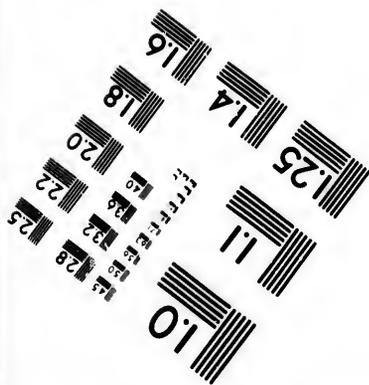
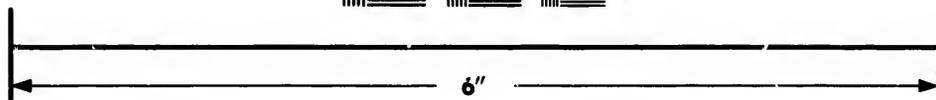
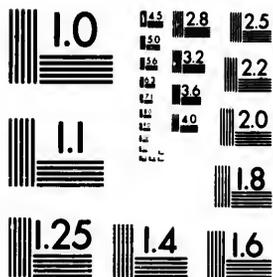
de ces missions pendant la semaine-sainte, j'eus la consolation de voir dans l'église plus de cinq cents Indiens qui châtoient rigoureusement leur corps le jour du vendredi-saint, à l'honneur de Jésus-Christ flagellé. Mais ce qui me tira des larmes de tendresse et de dévotion, ce fut une troupe de petits Indiens et de petites Indiennes, qui les yeux humblement baissés, la tête couronnée d'épines, et les bras appliqués à des poteaux en forme de croix, imitèrent, plus d'une heure entière dans cette posture, l'état pénible du Sauveur crucifié qu'ils avoient devant les yeux. Mais afin que nos espérances ne nous trompent point, et que le nombre de nos nouveaux fidèles s'augmente chaque jour avec leur ferveur, du fond de ces grands déserts où nous sommes à l'autre extrémité du monde, je conjure votre Paternité de se souvenir de nous dans ces saints sacrifices, et de nous procurer le même secours auprès de nos pères et frères répandus par toute la terre, avec qui nous conservons une étroite union en Jésus-Christ, et dans les prières desquels nous avons une parfaite confiance. Je suis, etc.

*Au Pérou, de la mission que les Espagnols appellent Moxos, et que les naturels du pays nomment Canisie, le 1<sup>er</sup> septembre 1698.*





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



## MEMOIRE

Touchant l'état des missions nouvellement établies dans la Californie, par les pères de la compagnie de Jésus; présenté au conseil royal de Guadalaxara au Mexique, le 10 février 1702, par le P. François-Marie Picolo, de la même compagnie, et un des premiers fondateurs de cette mission. (*Traduit de l'espagnol.*)

MESSIEGNEURS,

C'EST pour obéir aux ordres que vous m'avez fait l'honneur de me donner depuis quelques jours, que je vais vous rendre un compte exact et fidèle des découvertes et des établissements que nous avons faits, le P. Jean-Marie de Salvatierra et moi, dans la Californie, depuis environ cinq ans que nous sommes entrés dans ce vaste pays.

Nous nous embarquâmes au mois d'octobre 1697, et nous passâmes la mer, qui sépare la Californie du Nouveau-Mexique, sous les auspices et sous la protection de Notre-Dame de

Lo  
ma  
reu  
acc  
pie  
Vie  
mes  
pau  
cett  
rab  
Ma  
la p  
sièc  
entr  
mes  
nou  
de  
vail  
voie  
nou  
la le  
leur  
perl  
le fa  
cett  
par  
alor

Lorette, dont nous portions avec nous l'image. Cette étoile de la mer nous conduisit heureusement au port avec tous les gens qui nous accompagnoient. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, nous plaçâmes l'image de la sainte Vierge au lieu le plus décent que nous trouvâmes; et, après l'avoir ornée autant que notre pauvreté nous le put permettre, nous priâmes cette puissante avocate de nous être aussi favorable sur terre qu'elle nous l'avoit été sur mer. Mais le démon que nous allions inquiéter dans la paisible possession où il étoit depuis tant de siècles, fit tous ses efforts pour traverser notre entreprise. Les peuples chez qui nous abordâmes, ne pouvant être informés du dessein que nous avions de les retirer des profondes ténèbres de l'idolâtrie où ils sont ensevelis, et de travailler à leur salut éternel, parce qu'ils ne savoient pas notre langue, et qu'il n'y avoit parmi nous personne qui eût aucune connoissance de la leur, s'imaginèrent que nous ne venions dans leur pays que pour leur enlever la pêche des perles, comme d'autres avoient paru vouloir le faire plus d'une fois au temps passé. Dans cette pensée, ils prirent les armes, et vinrent par troupes à notre habitation, où il n'y avoit alors qu'un très petit nombre d'Espagnols. La

et établies  
compagnie  
adalaxara  
François-  
et un des  
Traduit de

is m'avez  
quelques  
pte exact  
ssements  
e de Sal-  
epuis en-  
trés dans

l'octobre  
sépare la  
les aus-  
Dame de

violence avec laquelle ils nous attaquèrent, et la multitude de flèches et de pierres qu'ils nous jetèrent fut si grande, que c'étoit fait de nous infailliblement, si la sainte Vierge, qui nous tenoit lieu d'une *armée rangée en bataille*, ne nous eût protégés. Les gens qui se trouvèrent avec nous, aidés du secours d'en haut, soutinrent vigoureusement l'attaque, et repoussèrent les ennemis avec tant de succès, qu'on les vit bientôt prendre la fuite.

Les barbares, devenus plus traitables par leur défaite, et voyant d'ailleurs qu'ils ne gaigneroient rien sur nous par la force, nous députèrent quelques-uns d'entre eux. Nous les reçûmes avec amitié; nous apprîmes bientôt assez de leur langue, pour leur faire concevoir ce qui nous avoit portés à venir dans leur pays. Ces députés détrompèrent leurs compatriotes de l'erreur où ils étoient, de sorte que, persuadés de nos bonnes intentions, ils revinrent nous trouver en plus grand nombre, et nous marquèrent tous de la joie de voir que nous souhaitions les instruire de notre sainte religion, et leur apprendre le chemin du Ciel. De si heureuses dispositions nous animèrent à apprendre à fond la langue *monqui*, qu'on parle en ce pays-là. Deux ans entiers se passèrent

par  
peu  
tru  
dû  
par  
la  
tro  
tru  
ma  
tan  
ser  
qui  
reç  
qu'i  
avo  
pro  
pou  
eut  
mel  
rent  
Chr  
A  
peu  
tres  
util  
vou  
nou

partie à l'étudier et partie à catéchiser ces peuples. Le P. de Salvatierra se chargea d'instruire les adultes, et moi les enfans. L'assiduité de cette jeunesse à venir nous écouter parler de Dieu, et leur application à entendre la doctrine chrétienne fut si grande, qu'ils se trouvèrent en peu de temps parfaitement instruits. Plusieurs me demandèrent le baptême, mais avec tant de larmes et de si grandes instances, que je ne crus pas devoir le leur refuser. Quelques malades et quelques vieillards, qui nous parurent suffisamment instruits, le reçurent aussi dans la crainte où nous étions qu'ils ne mourussent sans baptême. Et nous avons lieu de croire que la Providence n'avoit prolongé les jours à plusieurs d'entre eux, que pour leur ménager ce moment de salut. Il y eut encore environ cinquante enfans à la mamelle, qui, des bras de leurs mères, s'envolèrent au Ciel, après leur régénération en Jésus-Christ.

Après avoir travaillé à l'instruction de ces peuples, nous songeâmes à en découvrir d'autres à qui nous pussions également nous rendre utiles. Pour le faire avec plus de fruit, nous voulûmes bien, le P. de Salvatierra et moi, nous séparer, et nous priver de la satisfaction

que nous avions de vivre et de travailler ensemble. Il prit la route du nord, et je pris celle du midi et de l'occident. Nous eûmes beaucoup de consolation dans ces courses apostoliques : car, comme nous savions bien la langue, et que les Indiens avoient pris en nous une véritable confiance, ils nous invitoient eux-mêmes à entrer dans leurs villages, et se faisoient un plaisir de nous y recevoir et de nous amener leurs enfants. Les premiers étant instruits, nous allions en chercher d'autres, à qui successivement nous enseignions les mystères de notre religion. C'est ainsi que le P. de Salvatierra découvrit peu à peu toutes les habitations qui composent aujourd'hui la mission de *Lorette-Concho*, et celle de *Saint-Jean de Londo*; et moi, tout le pays qu'on appelle à présent la mission de *Saint-François-Xavier de Biaundo*, qui s'étend jusqu'à la mer du Sud.

En avançant ainsi chacun de notre côté, nous remarquâmes que plusieurs nations de langues différentes se trouvoient mêlées ensemble, les unes parlant la langue *monqui*, que nous savions, et les autres la langue *laymone*, que nous ne savions pas encore. Cela nous obligea d'apprendre le *laymon*, qui est beaucoup plus étendu que le *monqui*, et qui nous paroît avoir

un c  
nou  
cette  
peu  
préc  
tant  
nous  
tous  
voir  
à le  
adul  
dent  
prop  
loisir  
si sa  
ont  
une  
et qu  
volag  
qu'ils  
qu'ét  
ils n  
pris  
les n  
same  
vienn  
déjà

un cours général dans tout ce grand pays. Nous nous appliquâmes si fortement à l'étude de cette seconde langue, que nous la sûmes en peu de temps, et que nous commençâmes à prêcher indifféremment, tantôt en laymon, et tantôt en monqui. Dieu a béni nos travaux, car nous avons déjà baptisé plus de mille enfants, tous très bien disposés, et si empressés de recevoir cette grâce, que nous n'avons pu résister à leurs instantes prières. Plus de trois mille adultes également instruits, désirent et demandent la même faveur; mais nous avons jugé à propos de la leur différer pour les éprouver à loisir, et pour les affermir davantage dans une si sainte résolution. Car, comme ces peuples ont vécu long-temps dans l'idolâtrie et dans une grande dépendance de leurs faux prêtres, et que d'ailleurs ils sont d'un naturel léger et volage, nous avons eu peur, si l'on se pressoit, qu'ils ne se laissassent ensuite pervertir, ou qu'étant chrétiens sans en remplir les devoirs, ils n'exposassent notre sainte religion au mépris des idolâtres. Ainsi, on s'est contenté de les mettre au nombre des catéchumènes. Le samedi et le dimanche de chaque semaine ils viennent à l'église et assistent, avec les enfants déjà baptisés, aux instructions qui s'y font;

et nous avons la consolation d'en voir un grand nombre qui persévèrent avec fidélité dans le dessein qu'ils ont pris de se faire de vrais disciples de Jésus-Christ.

Depuis nos secondes découvertes, nous avons partagé toute cette contrée en quatre missions : la première est celle de *Concho* ou de Notre-Dame de Lorette ; la seconde est celle de *Biaundo* ou de Saint-François-Xavier ; la troisième, celle de *Yodivineggé* ou de Notre-Dame des Douleurs ; et la quatrième, qui n'est encore ni fondée ni tout-à-fait si bien établie que les trois autres, est celle de Saint-Jean de *Londo*.

Chaque mission comprend plusieurs bourgades. Celle de Lorette-Concho en a neuf dans sa dépendance, savoir : *Liggigé*, à deux lieues de Concho ; *Jetti*, à trois lieues ; *Tuiddu*, à quatre lieues ( Ces premières bourgades sont vers le nord, et les six suivantes vers le midi ) ; *Vonu*, à deux lieues ; *Numpolo*, à quatre lieues ; *Chuyenqui*, à neuf lieues ; *Liggui*, à douze lieues ; *Tripué*, à quatorze lieues ; *Loppu*, à quinze lieues. On compte onze bourgades dans la mission de Saint-François-Xavier de Biaundo ; ce sont : *Quimiauma* ou l'Ange-Gardien, à deux lieues ; *Lichu* ou la montagne du Cava-

lien  
Un  
Pic  
lieu  
gad  
son  
à h  
tre  
C  
con  
tite  
égl  
la  
ma  
tes  
Me  
et  
Le  
mis  
on  
fon  
con  
cett  
F  
Da  
nub  
Sai

lier , à trois lieues ; *Yenuyomu* , à cinq lieues ; *Undua* , à six lieues ; *Enulaylo* , à dix lieues ; *Picolopri* , à douze lieues ; *Ontta* , à quinze lieues ; *Onemaito* , à vingt lieues. Ces huit bourgades sont du côté du midi. Les deux suivantes sont au nord : *Nuntei* , à trois lieues ; et *Obbé* , à huit lieues. *Cuivuco* ou Sainte-Rosalie , à quatre lieues , est du côté de l'ouest.

On avoit bâti une chapelle pour cette seconde mission ; mais se trouvant déjà trop petite , on a commencé à élever une grande église , dont les murailles seront de brique , et la couverture de bois. Le jardin qui tient à la maison du missionnaire fournit déjà toutes sortes d'herbes et de légumes , et les arbres du Mexique qu'on y a plantés y viennent fort bien , et seront dans peu chargés d'excellents fruits. Le bachelier dom Juan Cavallero Ocio , commissaire de l'inquisition et de la croisade , dont on ne sauroit assez louer le zèle et la piété , a fondé ces deux premières missions , et a été comme le chef et le principal promoteur de toute cette grande entreprise.

Pour ce qui regarde la mission de Notre-Dame des Douleurs , elle ne comprend qu'*Unubbé* , qui est du côté du nord ; *Nimuqui* ou Saint-Joseph , et *Yodivineggé* ou Notre-Dame

des Douleurs, qui donne le nom à toute la mission. Niumqui et Yodivineggé sont deux bourgades fort peuplées et fort proches l'une de l'autre. Messieurs de la congrégation du collège de Saint-Pierre et de Saint-Paul de notre compagnie, érigée en la ville du Mexique, sous le titre des Douleurs de la sainte Vierge, et composée de la principale noblesse de cette grande ville, ont fondé cette mission, et marquent dans toutes les occasions, une grande ardeur pour la propagation de la foi et pour la conversion de ces pauvres infidèles.

Enfin, la mission de Saint-Jean de Londo contient cinq ou six bourgades. Les principales sont *Teupnon* ou Saint-Bruno, à trois lieues, du côté de l'est; *Anchu*, à une égale distance, du côté du nord. *Tamouqui*, qui est à quatre lieues, et *Diutro* à six, regardent l'ouest. Le P. de Salvatierra, qui brûle d'un zèle ardent d'étendre le royaume de Dieu, cultive ces deux dernières missions avec des soins infatigables. J'ai laissé avec lui le P. Jean d'Urgate, qui, après avoir rendu au Mexique des services essentiels à ces missions, a voulu enfin s'y consacrer lui-même en personne depuis un an. Il a fait de grands progrès en peu de temps; car, outre qu'il prêche déjà parfaitement dans ces deux lan-

gues  
du s  
il a  
sans  
adu

A  
gner  
velle  
tant  
sur  
terr  
avon  
tion  
vent  
form  
cart  
son  
rem  
père  
est c  
son  
est p  
si a  
qu'i  
Dan  
ave  
gèle

gues dont j'ai parlé, il a découvert, du côté du sud, deux bourgades, *Trippué* et *Loppu*, où il a baptisé vingt-trois enfants, et s'applique sans relâche à l'instruction des autres et des adultes.

Après vous avoir rendu compte, messeigneurs, de l'état de la religion dans cette nouvelle colonie, je vais répondre maintenant, autant que j'en suis capable, aux autres articles sur lesquels vous m'avez fait l'honneur de m'interroger. Je vous dirai d'abord ce que nous avons pu remarquer des mœurs et des inclinations de ces peuples, de la manière dont ils vivent, et de ce qui croît en leur pays. La Californie se trouve assez bien placée dans nos cartes ordinaires. Pendant l'été les chaleurs y sont grandes le long des côtes, et il y pleut rarement : mais dans les terres l'air est plus tempéré, et le chaud n'y est jamais excessif. Il en est de même de l'hiver à proportion. Dans la saison des pluies, c'est un déluge d'eau; quand elle est passée, au lieu de pluies, la rosée se trouve si abondante tous les matins, qu'on croiroit qu'il a plu, ce qui rend la terre très fertile. Dans les mois d'avril, de mai et de juin, il tombe avec la rosée une espèce de manne qui se congèle et qui s'endurcit sur les feuilles des roseaux,

sur lesquelles on la ramasse. J'en ai goûté. Elle est un peu moins blanche que le sucre , mais elle en a toute la douceur. Le climat doit être sain, si nous en jugeons par nous-mêmes et par ceux qui ont passé avec nous. Car, en cinq ans qu'il y a que nous sommes entrés dans ce pays , nous nous sommes tous bien portés, malgré les grandes fatigues que nous avons souffertes ; et, parmi les autres Espagnols, il n'est mort que deux personnes, dont l'une s'étoit attiré son malheur. C'étoit une femme, qui eut l'imprudence de se baigner étant près d'accoucher.

Il y a dans la Californie , comme dans les plus beaux pays du monde, de grandes plaines, d'agréables vallées , d'excellents pâturages en tout temps pour le gros et le menu bétail, de belles sources d'eau vive, des ruisseaux et des rivières dont les bords sont couverts de saules, de roseaux et de vignes sauvages. Les rivières sont fort poissonneuses, et on y trouve surtout beaucoup d'écrevisses, qu'on transporte en des espèces de réservoirs, d'où on les tire au besoin. J'ai vu trois de ces réservoirs très beaux et très grands. Il y a aussi beaucoup de *xicames*, qui sont de meilleur goût que celles que l'on mange dans tout le Mexique. Ainsi on peut dire que la Californie est un pays

très  
mes  
née  
pist  
diff  
et e  
nat  
bea  
enc

S  
pas  
tes,  
vent  
et e  
espè  
lent  
man  
d'ea  
est s  
plan  
avec  
terr  
les c  
ferti  
cuen  
déja  
de l

très fertile. On trouve sur les montagnes des *mescales* (espèce de fruit); pendant toute l'année et presque en toutes les saisons, de grosses pistaches de diverses espèces, et des figues de différentes couleurs. Les arbres y sont beaux, et entr'autres celui que les Chinos, qui sont les naturels du pays, appellent *palo santo*. Il porte beaucoup de fruit, et l'on en tire d'excellent encens.

Si ce pays est abondant en fruits, il ne l'est pas moins en grains. Il y en a de quatorze sortes, dont ces peuples se nourrissent. Ils se servent aussi des racines des arbres et des plantes, et entr'autres de celle d'*yuca*, pour faire une espèce de pain. Il y vient des chervis excellents, une espèce de féveroles rouges, dont on mangé beaucoup, des citrouilles et des melons d'eau d'une grosseur extraordinaire. Le pays est si bon, qu'il n'est pas rare que beaucoup de plantes portent du fruit trois fois l'année. Ainsi, avec le travail qu'on apporteroit à cultiver la terre, et un peu d'habileté à savoir ménager les eaux, on rendroit tout le pays extrêmement fertile, et il n'y a ni fruits ni grains qu'on n'y cueillit en très grande abondance. Nous l'avons déjà éprouvé nous-mêmes; car, ayant apporté de la Nouvelle-Espagne du froment, du blé de

Turquie, des pois, des lentilles, nous les avons semés, et nous en avons fait une abondante récolte, quoique nous n'eussions point d'instruments propres à bien remuer la terre, et que nous ne puissions nous servir que d'une vieille mule et d'une méchante charrue que nous avons pour la labourer.

Outre plusieurs sortes d'animaux qui nous sont connus, qu'on trouve ici en quantité et qui sont bons à manger, comme des cerfs, des lièvres, des lapins et autres, il y a deux sortes de bêtes fauves que nous ne connoissons point. Nous les avons appelés des moutons, parce qu'elles ont quelque chose de la figure des nôtres. La première espèce est de la grandeur d'un veau d'un ou deux ans; leur tête a beaucoup de rapport à celle d'un cerf, leurs cornes, qui sont extraordinairement grosses, à celles des béliers. Ils ont la queue et le poil, qui est marqueté, plus court encore que les cerfs, mais la corne du pied est grande, ronde et fendue comme celle des bœufs. J'ai mangé de ces animaux; leur chair m'a paru fort bonne et fort délicate. L'autre espèce de moutons, dont les uns sont blancs et les autres noirs, diffèrent moins des nôtres, ils sont plus grands et ils ont beaucoup plus de laine. Elle se file aisément.

ment et est propre à mettre en œuvre. Outre ces animaux, dont on peut se nourrir, il y a des lions, des chats sauvages, et plusieurs autres semblables à ceux qu'on trouve dans la Nouvelle-Espagne. Nous avons porté dans la Californie quelques vaches et quantité de menu bétail, comme des brebis et des chèvres, qui auroient beaucoup multiplié si l'extrême nécessité où nous nous trouvâmes pendant un temps ne nous eût obligés d'en tuer plusieurs. Nous y avons porté des chevaux et de jeunes cavales pour en peupler le pays. On avoit commencé à y élever des cochons ; mais comme ces animaux font beaucoup de dégât dans les villages, et que les femmes du pays en ont peur, on a résolu de les exterminer. Pour les oiseaux, tous ceux du Mexique, et presque tous ceux d'Espagne, se trouvent dans la Californie ; il y a des pigeons, des tourterelles, des allouettes, des perdrix d'un goût excellent et en grand nombre, des oies, des canards et de plusieurs autres sortes d'oiseaux de rivière et de mer.

La mer est fort poissonneuse, et le poisson en est d'un bon goût. On y pêche des sardines, des anchois et du thon qui se laisse prendre à la main au bord de la mer. On y voit aussi assez souvent des baleines et de toutes sortes

de tortues. Les rivages sont remplis de monceaux de coquillages, beaucoup plus gros que les nacres de perles. Ce n'est pas de la mer qu'on tire le sel; il y a des salines dont le sel est blanc et luisant comme le cristal, mais en même temps si dur, qu'on est souvent obligé de le rompre à grands coups de marteau. Il seroit d'un bon débit dans la Nouvelle-Espagne où le sel est rare.

Il y a près de deux siècles qu'on connoît la Californie; ses côtes sont fameuses par la pêche des perles; c'est ce qui l'a rendue l'objet des vœux les plus pressés des Européens qui ont souvent formé des entreprises pour s'y établir. Il est certain que si le roi y faisoit pêcher à ses frais, il en tireroit de grandes richesses. Je ne doute pas non plus qu'on ne trouvât des mines en plusieurs endroits, si l'on en cherchoit, puisque ce pays est sous le même climat que les provinces de *Cinaloa* et de *Sonora*, où il y en a de fort riches.

Quoique le Ciel ait été si libéral à l'égard des Californiens, et que la terre produise d'elle-même ce qui ne vient ailleurs qu'avec beaucoup de peine et de travail, cependant ils ne font aucun cas de l'abondance ni des richesses de leur pays. Contents de trouver ce qui est néces-

saire  
tout  
terre  
qu'il  
comp  
quan  
L'on  
soleil  
et de  
mauv  
dans  
deme  
com  
au m  
ceign  
ou d  
et qu  
verse  
trava  
preté  
nos g  
l'arc  
tent  
pour  
bour  
unes  
Le

saire à la vie, ils se mettent peu en peine de tout le reste. Le pays est fort peuplé dans les terres, et surtout du côté du nord; et quoiqu'il n'y ait guère de bourgades qui ne soient composées de vingt, trente, quarante et cinquante familles, ils n'ont point de maisons. L'ombre des arbres les défend des ardeurs du soleil pendant le jour, et ils se font des branches et des feuillages une espèce de toit contre les mauvais temps de la nuit. L'hiver ils s'enferment dans des caves qu'ils creusent en terre, et y demeurent plusieurs ensemble, à peu près comme les bêtes. Les hommes sont tout nus, au moins ceux que nous avons vus; ils se ceignent la tête d'une bande de toile très déliée, ou d'une espèce de réseau; ils portent au cou et quelquefois aux mains, pour ornement, diverses figures de nacre de perles assez bien travaillées et entrelacées avec beaucoup de propreté de petits fruits ronds à peu près comme nos grains de chapelet. Ils n'ont pour armes que l'arc, la flèche ou le javelot; mais ils les portent toujours à la main, soit pour chasser, soit pour se défendre de leurs ennemis: car les bourgades se font assez souvent la guerre les unes aux autres.

Les femmes sont vêtues un peu plus modes-

tement, portant, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, une manière de tablier tissu de roseaux, comme les nattes les plus fines; elles se couvrent les épaules de peaux de bêtes, et portent à la tête comme les hommes des réseaux fort déliés. Ces réseaux sont si propres, que nos soldats s'en servent à attacher leurs cheveux; elles ont, comme les hommes, des colliers de nacre mêlés de noyaux de fruits et de coquillages qui leur pendent jusqu'à la ceinture, et des bracelets de même matière que les colliers.

L'occupation la plus ordinaire des hommes et des femmes est de filer. Le fil se fait de longues herbes qui leur tiennent lieu de lin et de chanvre, ou bien de matières cotonneuses qui se trouvent dans l'écorce de certains fruits. Du fil le plus fin, on fait les divers ornements dont nous venons de parler, et du plus grossier, des sacs pour différents usages, et des rets pour pêcher. Les hommes, outre cela, avec diverses herbes dont les fibres sont extrêmement serrées et filamenteuses et qu'ils savent très bien manier, s'emploient à faire une espèce de vaiselle et de batterie de cuisine assez nouvelle et de toute sorte de grandeurs. Les pièces les plus petites servent de tasses; les médiocres d'as-

siet  
don  
gran  
que  
faire  
rem  
son  
atta  
tem  
L  
et s  
épro  
car  
leur  
moc  
com  
nou  
écha  
lors  
que  
peu  
cier  
ap  
forc  
bon  
si on  
ce

siettes, de plats, et quelquefois de parasols dont les femmes se couvrent la tête; et les plus grandes de corbeilles à ramasser les fruits, et quelquefois de poëles et de bassins pour les faire cuire; mais il faut avoir la précaution de remuer sans cesse ces vaisseaux pendant qu'ils sont sur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache, ce qui les brûleroit en très peu de temps.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, et sont naturellement railleurs; ce que nous éprouvâmes en commençant à les instruire: car sitôt que nous faisons quelque faute dans leur langue, ils se mettoient à plaisanter et à se moquer de nous. Depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous, ils se contentent de nous avertir honnêtement des fautes qui nous échappent; et quant au fond de la doctrine, lorsqu'il arrive que nous leur expliquons quelque mystère, ou quelques points de morale peu conformes à leurs préjugés ou à leurs anciennes erreurs, ils attendent le prédicateur après le sermon et disputent contre lui avec force et avec esprit. Si on leur apporte de bonnes raisons, ils écoutent avec docilité, et si on les peut convaincre, ils se rendent et font ce qu'on leur prescrit. Nous n'avons trouvé

parmi eux aucune forme de gouvernement ni presque de religion et de culte réglé. Ils adorent la lune ; ils se coupent les cheveux , je ne sais si c'est dans le décours, à l'honneur de leur divinité ; ils les donnent à leurs prêtres qui s'en servent à diverses sortes de superstitions. Chaque famille se fait des lois à son gré, et c'est apparemment ce qui les porte si souvent à en venir aux mains les uns contre les autres.

Enfin , pour satisfaire à la dernière question que vous m'avez encore fait l'honneur de me proposer , et qui me semble la plus importante de toutes, touchant la manière d'étendre et d'affermir de plus en plus dans la Californie la véritable religion , et d'entretenir avec ces peuples [un commerce durable et utile à la gloire et à l'avantage de la nation, je prendrai la liberté de vous dire les choses comme je les pense , et comme la connoissance que j'ai pu avoir du pays et du génie des peuples me les fait concevoir.

Premièrement il paroît absolument nécessaire de faire deux débarquements chaque année : le plus considérable pour la Nouvelle-Espagne, avec qui on peut faire un commerce très utile aux deux nations ; l'autre pour les provinces de Cinaloa et de Sonora, d'où l'on

peut  
port  
l'entr  
seau  
pour  
être  
côté  
l'on  
mém  
parc  
auro  
conn  
nie,  
plus  
U  
à la  
gnol  
sion  
nous  
rivée  
sanc  
lippe  
anné  
ment  
cett e  
ur c  
gion

peut amener de nouveaux missionnaires, et apporter ce qui est nécessaire chaque année à l'entretien de ceux qui sont déjà ici. Les vaisseaux qui auroient servi aux embarquements, pourroient aisément, d'un voyage à l'autre, être envoyés à de nouvelles découvertes du côté du nord; et la dépense n'iroit pas loin si l'on vouloit employer les mêmes officiers et les mêmes matelots dont on s'est servi jusqu'ici, parce que vivant à la manière de ce pays, ils auroient des provisions presque pour rien, et connoissant les mers et les côtes de la Californie, ils navigueroient avec plus de vitesse et plus de sûreté.

Un autre point essentiel, c'est de pourvoir à la subsistance et à la sûreté tant des Espagnols naturels qui y sont déjà, que des missionnaires qui y viendront avec nous et après nous. Pour les missionnaires, depuis mon arrivée, j'ai appris avec beaucoup de reconnoissance et de consolation, que notre roi Philippe V, que Dieu veuille conserver bien des années, y a déjà pourvu de sa libéralité vraiment pieuse et royale, assignant par année à cette mission une pension de six mille écus, sur ce qu'il avoit appris des progrès de la religion dans cette nouvelle colonie. C'est de quoi

entretenir un grand nombre d'ouvriers, qui ne manqueront pas de venir à notre secours.

Pour la sûreté des Espagnols qui sont ici, le fort que nous avons déjà bâti pourra servir en cas de besoin ; il est placé au quartier de Saint-Denis, dans le lieu appelé *Concho* par les Indiens ; nous lui avons donné le nom de Notre-Dame de Lorette, et nous y avons établi notre première mission. Il a quatre petits bastions, et est environné d'un bon fossé ; on y a fait une place d'armes, et on y a bâti des casernes pour le logement des soldats. La chapelle de la sainte Vierge et la maison des missionnaires sont près du fort. Les murailles de ces bâtiments sont de brique, et les couvertures de bois. J'ai laissé dans le fort dix-huit soldats avec leurs officiers, dont il y en a deux qui sont mariés et qui ont famille, ce qui les arrêtera plus aisément dans le pays. Il y a avec cela huit Chinos et Nègres pour le service, et douze matelots sur les deux petits bâtiments appelés le *Saint-Xavier* et le *Rosaire*, sans compter douze autres matelots que j'ai pris avec moi sur le *Saint-Joseph*. On a été obligé de renvoyer quelques soldats, parce qu'on n'avoit pas au commencement de quoi les nourrir et les entretenir ; cependant vous voyez bien que cette garnison n'est pas

assez  
tion,  
faut d  
la No  
d'où  
cessai  
tenir  
qu'ici  
fussio

D'a  
tantes  
on les  
donne  
sont v  
partie  
eus ju  
tinctio  
à imite  
faut fa  
tilshor  
pour  
enfant  
viendr  
consé  
qui c  
toujor  
jusqu

assez forte pour défendre long-temps la nation, si les barbares s'avisent de remuer. Il faut donc y en établir une semblable à celle de la Nouvelle-Biscaye, et la placer dans un lieu d'où elle puisse agir partout où il seroit nécessaire. Cela seul, sans violence, pourroit tenir le pays tranquille, comme il l'a été jusqu'ici, grâces à Dieu, quelque foible que nous fussions.

D'autres choses paroïtroient moins importantes; mais elles ne le sont pas peu, quand on les voit de plus près. 1° Il est à propos de donner quelque récompense aux soldats qui sont venus ici les premiers. On est redevable en partie à leur courage, des bons succès qu'on a eus jusqu'ici; et l'espérance d'une pareille distinction en fera venir d'autres et les engagera à imiter la valeur et la sagesse des premiers; 2° il faut faire en sorte que quelques familles de gentilshommes et d'officiers viennent s'établir ici pour pouvoir par eux-mêmes, et par leurs enfants, remplir les emplois à mesure qu'ils viendront à vaquer; 3° il est de la dernière conséquence que les missionnaires, et ceux qui commanderont dans la Californie, vivent toujours dans une étroite union. Cela a été jusqu'à présent par la sage conduite et par le

choix judicieux qu'en a fait d'intelligence avec nous M. le comte de Montezuma, vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Mais comme les missionnaires sont assez occupés de leur ministère, il faut qu'on les décharge du soin des troupes, et que la caisse royale de Guadalaxara fournisse ce qui leur sera nécessaire. Il seroit à souhaiter que le roi nommât lui-même quelque personne d'autorité et de confiance avec le titre d'intendant ou de commissaire général, qui voulût par zèle, et dans la seule vue de contribuer à la conservation de ce royaume, se charger de payer à chacun ce qui lui seroit assigné par la cour, et de pourvoir au bien des colonies, afin que tous pussent s'appliquer sans distraction à leur devoir, et que l'ambition et l'intérêt ne ruinassent pas en un moment, comme il est souvent arrivé, un ouvrage qu'on n'a établi qu'avec beaucoup de temps, de peines et de dangers.

Voilà, ce me semble, Messieurs, tout ce que vous avez souhaité que je vous donnasse par écrit. Il sera de votre sagesse et de votre prudence ordinaire, de juger ce qu'il est à propos d'en faire savoir au roi notre maître. Il aura sans doute beaucoup de consolation d'apprendre qu'à son avènement à la couronne, Dieu ait ouvert une si belle carrière à son zèle.

Je ve  
quels  
que n  
loin l'  
préve  
des. C  
tant o  
vous e  
tions  
blisser  
qui o  
suis,

Je venois ici chercher des secours, sans lesquels il étoit impossible, ou de conserver ce que nous venions de faire, ou de pousser plus loin l'œuvre de Dieu; la libéralité du prince a prévenu et surpassé de beaucoup nos demandes. Que le Seigneur étende son royaume, autant qu'il étend le royaume de Dieu, et qu'il vous donne, Messieurs, autant de bénédictions que vous avez de zèle pour faciliter l'établissement de la religion dans ces vastes pays, qui ont été jusqu'à présent abandonnés. Je suis, etc.

A Guadalaxara, le 10 février 1702.

---

---

## ABRÉGÉ

### D'UNE RELATION ESPAGNOLE.

De la vie et de la mort du P. Cyprien Baraze, de la compagnie de Jésus, et fondateur de la mission des Moxes dans le Pérou ; imprimée à Lima par ordre de M. Urbain de Matha, évêque de la ville de la Paix.

On entend par la mission des *Moxes* un assemblage de plusieurs différentes nations d'infidèles de l'Amérique, à qui on a donné ce nom, parce qu'en effet la nation des Moxes est la première de celles-là qui ait reçu la lumière de l'Évangile. Ces peuples habitent un pays immense, qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra, on côtoye une longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du sud au nord. Il est situé dans la zone torride, et s'étend depuis 10 jusqu'à 15 degrés de latitude méridionale. On en ignore entièrement les limites, et tout ce qu'on en a pu dire

jusqu  
conje  
comp  
Cet  
plain  
jours  
ler les  
dance  
qui d  
borde  
mois  
de co  
où ils  
mettre  
caban  
Outre  
du cli  
pas qu  
en par  
dation  
nord  
d'autr  
des m  
avec t  
froid s  
et d'ai  
souten

jusqu'ici, n'a pour fondement que quelques conjectures, sur lesquelles on ne peut guère compter.

Cette vaste étendue de terre paroît une plaine assez unie : mais elle est presque toujours inondée, faute d'issue pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrents qui descendent des montagnes, et par le débordement des rivières. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux, car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat dont l'ardeur est excessive. Ce n'est pas qu'elle ne soit tempérée de temps en temps, en partie par l'abondance des pluies et l'inondation des rivières, en partie par le vent du nord qui y souffle presque toute l'année ; mais d'autres fois le vent du sud qui vient du côté des montagnes couvertes de neige, se déchaîne avec tant d'impétuosité, et remplit l'air d'un froid si piquant, que ces peuples presque nus et d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons,

surtout lorsqu'il est accompagné des inondations dont je viens de parler, et qui sont presque toujours suivies de la famine et de la peste; ce qui cause une grande mortalité dans tout le pays.

Les ardeurs d'un climat brûlant, jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de serpents, de vipères, de fourmis, de mosquitoes, de punaises volantes, et une infinité d'autres insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile, qu'il ne peut porter ni blé, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe; c'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister. Il n'en est pas de même des taureaux et des vaches; on a éprouvé dans la suite des temps, lorsqu'on a peuplé le pays, qu'ils y vivoient et qu'ils y multiplioient comme dans le Pérou.

Les Moxes ne vivent guère que de la pêche et de quelques racines que le pays produit en abondance. Il y a de certains temps où le froid est si âpre, qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivières. les bords en sont quelquefois tout infectés. C'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le ri-

vage pour en faire leur provision ; et quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi-pourris, ils répondent froidement que le feu raccommodera tout.

Ils sont pourtant obligés de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, et d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'ours, de léopards, de tigres, de chèvres, de porcs sauvages, et quantité d'autres animaux tout-à-fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes espèces de singes. La chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal appelé *ocorome*, est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien ; son poil est roux, son museau pointu ; ses dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque et le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'ocorone remue l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, et se persuadant qu'il est mort effectivement, comme il le paroît, il le couvre de paille et de feuilages, et s'enfonce dans le bois le plus épais de

la montagne. L'Indien échappé de ce danger, se relève aussitôt, et grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'ocorome accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proie; mais ne la trouvant plus, il pousse d'affreux hurlements en regardant son camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il a de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les Moxes ni lois, ni gouvernement, ni police; on n'y voit personne qui commande ni qui obéisse; s'il survient quelque différend parmi eux, chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du pays les oblige à se disperser dans diverses contrées, afin d'y trouver de quoi subsister, leur conversion devient par là très difficile, et c'est un des plus grands obstacles que les missionnaires aient à surmonter. Ils bâtissent des cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite, et chaque cabane est habitée par ceux de la même famille. Ils se couchent à terre sur des nattes, ou bien sur un hamac qu'ils attachent à des pieux, ou qu'ils suspendent entre deux arbres, et là ils dorment exposés aux injures de l'air, aux insultes des bêtes, et aux morsures des mosquitoes. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces in-

co  
ha  
les  
bè  
blé  
le  
pas  
tro  
me  
qu'  
dor  
le s  
que  
dan  
de  
fure  
qu'  
Au  
est  
des  
bra  
aut  
ord  
vra  
sort  
elle

convénients en allumant du feu autour de leur hamac ; la flamme les échauffe, la fumée éloigne les mosquitoes, et la lumière écarte au loin les bêtes féroces ; mais leur sommeil est bien troublé par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de temps réglé pour leur repas : toute heure leur est bonne dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs aliments sont grossiers et insipides, il est rare qu'ils y excèdent, mais ils savent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé le secret de faire une liqueur très forte avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enivre en peu de temps, et les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs dieux. Au bruit de certains instruments dont le son est fort désagréable, ils se rassemblent sous des espèces de berceaux qu'ils forment de branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres ; et là ils dansent tout le jour en désordre, et boivent à longs traits la liqueur enivrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de fêtes est presque toujours tragique : elles ne se terminent guère que par la mort de

plusieurs de ces insensés, et par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoique sujets à des infirmités presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remède. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le seul instinct apprend aux bêtes, pour la conservation de leur espèce. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes venimeuses, dont ils se servent en toute occasion, pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils sont dans l'usage d'empoisonner leurs flèches lorsqu'ils font la guerre, et ce poison est si subtil, que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeler certains enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guérir. Ces charlatans vont trouver les malades, récitent sur eux quelque prière superstitieuse, leur promettent de jeûner pour leur guérison, et de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée; ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils sucent la partie affectée; après quoi ils se retirent, à condition toutefois qu'on leur  
N<sup>o</sup>iera libéralement ces sortes de services. Ce

n'es  
pro  
abo  
nain  
sim  
cor  
her  
sure  
pas  
on y  
autr  
salu  
tout  
plus  
gom  
les  
par  
et c  
son  
éco  
gué  
che  
auc  
R  
les  
rer  
cou

n'est pas que le pays manque de remèdes propres à guérir tous leurs maux; il y en a abondamment et de très efficaces. Les missionnaires qui se sont appliqués à connoître les simples qui y croissent, ont composé, de l'écorce de certains arbres et de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morsure des serpents. On trouve presque à chaque pas, sur les montagnes, de l'ébène et du gayac; on y trouve aussi la cannelle sauvage, et une autre écorce d'un nom inconnu, qui est très salutaire à l'estomac, et qui apaise sur le champ toutes sortes de douleurs. Il y croît encore plusieurs autres arbres, qui distillent des gommes et des aromates propres à résoudre les humeurs, à échauffer et à ramollir, sans parler de plusieurs simples connus en Europe, et dont ces peuples ne font nul cas, tels que sont le fameux arbre de quinquina, et une écorce appelée cascarille, qui a la vertu de guérir toutes sortes de fièvres. Les Moxes ont chez eux toute cette botanique sans en faire aucun usage.

Rien ne me fait mieux voir leur stupidité que les ridicules ornements dont ils croient se parer, et qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturel-

lement. Les uns se noircissent une partie du visage, et se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se percent les lèvres et les narines, et y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques-uns qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, mêlés avec les dents et des morceaux du cuir des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés; et plus ils portent de ces marques de leur cruauté, plus ils se rendent respectables à leurs compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tête, les bras et les genoux de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément.

L'unique occupation des Moxes est d'aller à la chasse et à la pêche, ou d'ajuster leur arc et leurs flèches; celle des femmes, est de préparer la liqueur que boivent leurs maris, et de prendre soin des enfants. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfants quand la mère vient à mourir; et s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux,

allégré  
peuve

To  
touro

Leur

Ils n'

discip

comba

les va

qu'ils

vende

qui ils

Les

sans a

creuse

le corp

Quand

sa dé

choses

pour j

Ils n'

mariag

mutue

dans

père,

veut é

sentem

alléguant pour raison que deux enfants ne peuvent pas se bien nourrir à la fois.

Toutes ces diverses nations sont presque toujours en guerre les unes contre les autres. Leur manière de combattre est tout et tumultuaire. Ils n'ont point de chef, et ne gardent nulle discipline; du reste, une heure ou deux de combat finit toute la campagne; on reconnoît les vaincus à la fuite; ils font esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, et ils les vendent pour peu de chose aux peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterrements des Moxes se font presque sans aucune cérémonie. Les parents du défunt creusent une fosse; ils accompagnent ensuite le corps en silence, ou en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre, ils partagent entr'eux sa dépouille, qui consiste toujours en des choses de nulle valeur; et dès-lors ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des parents de ceux qui s'épousent, et dans quelques présents que fait le mari au père, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent; et c'est une

autre coutume établie parmi eux, que le mari suit sa femme partout où elle veut habiter. Quoiqu'ils admettent la polygamie, il est rare qu'ils aient plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs; cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes comme un crime énorme; et si quelqu'une s'écarte à cet égard de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâme et une prostituée; souvent même il lui en coûte la vie.

Tous ces peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le soleil, la lune, et les étoiles; d'autres adorent les fleuves; quelques-uns, un prétendu tigre invisible: quelques autres portent toujours sur eux grand nombre de petites idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui soit l'objet de leur créance; ils vivent sans espérance d'aucun bien futur, et s'ils font quelque acte de religion, ce n'est nullement par un motif d'amour; la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit qui s'irrite quelquefois contr'eux, et qui leur envoie les maux dont ils sont affligés; c'est pour cela que leur soin principal est d'apaiser ou de ne pas offe nse

cet  
imp  
rois  
len  
n'e  
usa  
pou  
nist  
y ex  
l'un  
mal  
tiné  
élev  
rigo  
tien  
cela  
qu'i  
alor  
d'un  
ont  
qui  
visib  
Q  
tion  
docc  
enco  
mém

cette vertu secrète, à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste, ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur et solennel; et parmi tant de nations diverses, on n'en a pu découvrir qu'une ou deux qui usassent d'une espèce de sacrifice. On trouve pourtant parmi les Moxes deux sortes de ministres pour traiter les choses de la religion. Il y en a qui sont de vrais enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades. D'autres sont comme les prêtres destinés à apaiser les dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur, qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande et de poisson. Il faut, outre cela, qu'ils aient été blessés par un tigre, et qu'ils se soient échappés de ses griffes; c'est alors qu'on les révère comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de là qu'ils ont été respectés et favorisés du tigre invisible, qui les a protégés contre les efforts du tigre visible, avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-temps cette fonction, on les fait monter au suprême sacerdoce. Mais, pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, et que leur abstinence se pro-

duise au dehors par un visage have et exténué; alors on presse certaines herbes fort piquantes, pour en tirer le suc qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs très aiguës; et c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du sacerdoce. Ils prétendent que, par ce moyen, leur vue s'éclaircit; ce qui fait qu'ils donnent à ces prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui signifie en leur langue, *celui qui a les yeux clairs*.

A certains temps de l'année, et surtout vers la nouvelle lune, ces ministres de satan rassemblent les peuples sur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dès le point du jour, tout le peuple marche vers cet endroit en silence; mais quand il est arrivé au terme, il rompt tout-à-coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne et dans ces cris confus; et ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes. Leurs prêtres commencent par se couper les cheveux (ce qui est parmi ces peuples le signe d'une grande allégresse), et par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes et rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse

la l  
sol  
off  
san  
qui  
Tou  
un  
un  
en  
tête  
de  
tout  
plus  
ces  
sort  
com  
la n  
que  
ma  
épa  
qu'i  
châ  
espé  
guè  
leur  
T  
des

la liqueur enivrante qui a été préparée pour la solennité; ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs dieux, et après en avoir bu sans mesure, ils l'abandonnent à tout le peuple, qui, à leur exemple, en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire et à danser: un d'eux entonne la chanson, et tous formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, et à pencher nonchalamment la tête de côté et d'autre, avec des mouvements de corps indécents; car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot et plus religieux à proportion qu'on fait plus de ces folies et de ces extravagances. Enfin, ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire, comme je l'ai déjà dit par des blessures ou par la mort de plusieurs d'entr'eux. Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de l'ame: mais cette lumière est si fort obscurcie par les épaisses ténèbres dans lesquelles ils vivent, qu'ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre, ou des récompenses à espérer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils guère en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort.

Toutes ces nations sont distinguées les unes des autres par les diverses langues qu'elles par-

lent : on en compte jusqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. Il est à présumer qu'une si grande variété de langage est l'ouvrage du démon, qui a voulu mettre cet obstacle à la promulgation de l'Évangile, et rendre par ce moyen la conversion de ces peuples plus difficile.

C'étoit en vue de les conquérir au royaume de Jésus-Christ, que les premiers missionnaires Jésuites établirent une église à Sainte-Croix de la Sierra, afin qu'étant à la porte de ces terres infidèles, ils pussent mettre à profit la première occasion qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention et leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans : cette gloire étoit réservée au P. Cyprien Baraze, et voici comment la chose arriva.

Le Frère del Castillo, qui demeuroit à Sainte-Croix de la Sierra, s'étant joint à quelques Espagnols qui commerçoient avec les Indiens, pénétra assez avant dans les terres. Sa douceur et ses manières prévenantes gagnèrent les principaux de la nation, qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joie, il partit aussitôt pour Lima, afin d'y faire connoître l'espérance qu'il y avoit de gagner ces barbares à Jésus-Christ. Il y avoit long-temps que le P.

Bar  
aux  
flan  
glor  
Lou  
de t  
iles  
de s  
avo  
dèle  
tanc  
échu  
C  
chen  
Frèr  
qu'il  
dans  
du p  
fut c  
rude  
fois  
pays  
l'hor  
sent  
guil  
de c  
à sa

Baraze pressoit ses supérieurs de le destiner aux missions les plus pénibles. Ses désirs s'enflammèrent encore , quand il apprit la mort glorieuse des PP. Nicolas Mascardi et Jacques-Louis de Sanvitores, qui , après s'être consumés de travaux, l'un dans le Chili , et l'autre dans les îles Marianes, avoient eu tous deux le bonheur de sceller de leur sang les vérités de la foi qu'ils avoient prêchées à un grand nombre d'infidèles. Le P. Baraze renouvela donc ses instances , et la nouvelle mission des Moxes lui échut en partage.

Ce fervent missionnaire se mit aussitôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra avec le Frère del Castillo. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils s'embarquèrent sur la rivière de Guapay, dans un petit canot fabriqué par les gentils du pays , qui leur servirent de guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très rude , et pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr , qu'ils abordèrent au pays des Moxes. La douceur et la modestie de l'homme apostolique , et quelques petits présents qu'il fit aux Indiens , d'hameçons , d'aiguilles , de grains de verre et d'autres choses de cette nature , les accoutumèrent peu à peu à sa présence.

Pendant les quatre premières années qu'il demeura au milieu de cette nation, il eut beaucoup à souffrir, soit de l'intempérie de l'air qu'il respiroit sous un nouveau climat, ou des inondations fréquentes accompagnées de pluies presque continuelles et de froids piquants, soit de la difficulté qu'il eut à apprendre la langue; car, outre qu'il n'avoit ni maître ni interprète, il avoit affaire à des peuples si grossiers, qu'ils ne pouvoient même lui nommer ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par signe; soit enfin de l'éloignement des peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied, tantôt dans des pays marécageux et inondés, tantôt dans des terres brûlantes; toujours en danger d'être sacrifié à la fureur des barbares, qui le recevoient l'arc et les flèches en main, et qui n'étoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit sur son visage: tout cela joint à une fièvre quarte qui le tourmenta toujours depuis son entrée dans le pays, avoit tellement ruiné ses forces, qu'il n'avoit plus d'espérance de les recouvrer que par le changement d'air. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra, où en effet il ne fut pas long-temps sans rétablir tout-à-fait sa santé. Mais éloigné de corps de ses chers Indiens, il

les  
soi  
ser  
d'e  
qu  
cen  
et a  
ens  
vai  
ceu  
dél  
I  
Sier  
neu  
étoi  
Chi  
voy  
ça  
ses  
cou  
qu'  
ver  
qu'  
roie  
ado  
tud  
asse

les avoit sans cesse présents à l'esprit : il pensoit continuellement aux moyens de les civiliser : car il falloit en faire des hommes avant que d'en faire des chrétiens. C'est dans cette vue que , dès les premiers jours de sa convalescence, il se fit apporter des outils de tisserand, et apprit à faire de la toile , afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens, et de les faire travailler à des vêtements de coton pour couvrir ceux qui recevoient le baptême ; car ces infidèles ont coutume d'aller presque nus.

Le repos qu'il goûta à Sainte-Croix de la Sierra , ne fut pas de longue durée. Le gouverneur de la ville s'étant persuadé que le temps étoit venu d'entreprendre la conversion des Chiriguanes , engagea les supérieurs à y envoyer le P. Cyprien. Ces Indiens vivent épars çà et là dans le pays, et se partagent en diverses petites peuplades, comme les Moxes : leurs coutumes sont aussi les mêmes , à la réserve qu'on trouve parmi eux quelque forme de gouvernement : ce qui faisoit juger au missionnaire qu'étant plus policés que les Moxes , ils seroient aussi plus traitables. Cette espérance lui adoucit les dégoûts qu'il eut à vaincre dans l'étude de leur langue : en peu de mois il en sut assez pour se faire entendre et pour commen-

cer ses instructions ; mais la manière indigne dont ils reçurent les paroles de salut qu'il leur annonçoit, le forcèrent d'abandonner une nation si corrompue. Il obtint de ses supérieurs la permission qu'il leur demanda de retourner chez les Moxes, qui, en comparaison des Chiriguanes, lui paroissent bien moins éloignés du royaume de Dieu. En effet il les trouva plus dociles qu'auparavant, et peu à peu il gagna entièrement leur confiance. Revenus de leurs préjugés, ils connurent enfin l'excès d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu. Ils s'assemblèrent au nombre de six cents, pour vivre sous la conduite du missionnaire, qui eut la consolation, après huit ans et six mois de travaux, de voir une chrétienté fervente formée par ses soins. Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, cette circonstance lui fit naître la pensée de mettre sa nouvelle mission sous la protection de la Mère de Dieu, et on l'a appelée depuis ce temps-là la mission de Notre-Dame de Lorette.

Le P. Cyprien employa cinq ans à cultiver et à augmenter cette chrétienté naissante : elle étoit déjà composée de plus de deux mille néophytes lorsqu'il lui arriva un nouveau secours

de missionnaires. Ce surcroît d'ouvriers évangéliques vint à propos pour aider le saint homme à exécuter le dessein qu'il avoit formé de porter la lumière de l'Évangile dans toute l'étendue de ces terres idolâtres. Il leur abandonna aussitôt le soin de son église pour aller à la découverte d'autres nations auxquelles il pût annoncer Jésus-Christ. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée, dont les habitants ne sont guère capables de sentiments d'humanité et de religion. Ils sont répandus dans toute l'étendue du pays, et divisés en une infinité de cabanes fort éloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont ensemble ces familles ainsi dispersées, a produit entr'elles une haine implacable; ce qui étoit un obstacle presque invincible à leur réunion.

La charité ingénieuse du P. Cyprien, lui fit surmonter toutes ces difficultés. S'étant logé chez un de ces Indiens, de là il parcourut toutes les cabanes d'alentour : il s'insinua peu à peu dans l'esprit de ces peuples par ses manières douces et honnêtes, et il leur fit goûter insensiblement les maximes de la religion, bien moins par la force du raisonnement dont ils étoient incapables, que par un certain air de bonté, dont il accompagnoit ses discours. Il

s'asseyoit à terre avec eux pour les entretenir ; il imitoit jusqu'aux moindres mouvements et aux gestes les plus ridicules , dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur ; il dormoit au milieu d'eux , exposé aux injures de l'air, et sans se précautionner contre la morsure des mosquitoes. Quelque dégoûtants que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin, il se fit barbare avec ces barbares pour les faire entrer plus aisément dans les voies du salut.

Le soin qu'eut le missionnaire d'apprendre un peu de médecine et de chirurgie fut un autre moyen qu'il mit en usage pour s'attirer l'estime et l'affection de ces peuples. Quand ils étoient malades, c'étoit lui qui préparoit leurs médecines, qui lavoit et pansoit leurs plaies , qui nettoyoit leurs cabanes ; et il faisoit tout cela avec un empressement et une affection qui les charmoit. L'estime et la reconnoissance les portèrent bientôt à entrer dans toutes ses vues ; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premières habitations pour le suivre. En moins d'un an, s'étant rassemblés jusqu'au nombre de plus de deux mille, ils formèrent une grande bourgade, à laquelle on donna le nom de la Sainte-Trinité.

ins  
le  
esp  
il l  
plu  
éta  
En  
con  
mo  
vol  
gio  
sain  
sou  
rete  
rép  
ten  
mar  
red  
d'a  
mis  
pre  
plai  
sym  
mes  
C  
san

Le P. Cyprien s'employa tout entier à les instruire des vérités de la foi. Comme il avoit le talent de se rendre clair et intelligible aux esprits les plus grossiers, la netteté avec laquelle il leur développa les mystères et les points les plus difficiles de la religion, les mit bientôt en état d'être régénérés par les eaux du baptême. En embrassant le christianisme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs et d'autres coutumes, et s'assujettirent volontiers aux lois les plus austères de la religion. Leur dévotion éclatoit surtout dans ce saint temps auquel on célèbre le mystère des souffrances du Sauveur : on ne pouvoit guère retenir ses larmes, quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux fidèles, et les pénitences extraordinaires qu'ils faisoient. Ils ne manquoient aucun jour d'assister au sacrifice redoutable de nos autels; et ce qu'il y eut d'admirable, vu leur grossièreté, c'est que le missionnaire vint à bout, par sa patience, d'apprendre à plusieurs d'entr'eux à chanter en plain-chant le cantique *Gloria in excelsis*, le symbole de Nicée, et tout ce qui se chante aux messes hautes.

Ces peuples étant ainsi réduits sous l'obéissance de Jésus-Christ, le missionnaire crut de-

voir établir parmi eux une forme de gouvernement, sans quoi il y avoit à craindre que l'indépendance dans laquelle ils étoient nés, ne les replongeât dans les mêmes désordres, auxquels ils étoient sujets avant leur conversion. Pour cela il choisit parmi eux ceux qui étoient le plus en réputation de sagesse et de valeur, et il en fit des capitaines, des chefs de famille, des consuls, et d'autres ministres de la justice pour gouverner le reste du peuple. On vit alors ces hommes qui auparavant ne souffroient aucune domination, obéir volontiers à de nouvelles puissances, et se soumettre sans peine aux plus sévères châtimens dont leurs fautes étoient punies. Le P. Cyprien n'en demeura pas là. Comme les arts pouvoient beaucoup contribuer au dessein qu'il avoit de les civiliser, il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bientôt parmi eux des laboureurs, des charpentiers, des tisserands et d'autres ouvriers de cette nature, dont il est inutile de faire le détail. Mais à quoi il pensa davantage, ce fut à procurer des aliments à ce grand peuple qui s'augmentoît chaque jour. Il craignoit avec raison que la stérilité du pays obligeant ses néophytes à s'absenter de temps en temps de la peuplade

pour  
tagn  
les s  
de p  
que  
suite  
tous  
sieu  
du t  
d'in  
peu  
son  
s'y  
loin  
tés  
dan  
la s  
ces  
à  
tra  
va  
à r  
bi  
de  
qu  
to  
m

pour aller chercher de quoi vivre sur les montagnes éloignées, ils ne perdissent peu à peu les sentiments de religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inspirer. De plus, il fit réflexion que les missionnaires qui viendroient dans la suite cultiver un champ si vaste, n'auroient pas tous des forces égales à leur zèle, et que plusieurs d'entr'eux succomberoient sous le poids du travail, s'ils n'avoient pour tout aliment que d'insipides racines. Dans cette vue il songea à peupler le pays de taureaux et de vaches, qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre et s'y multiplier. Il falloit les aller chercher bien loin, et par des chemins difficiles. Les difficultés ne l'arrêtèrent point : plein de confiance dans le Seigneur, il part pour Sainte-Croix de la Sierra ; il rassemble jusqu'à deux cents de ces animaux, il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire, il grimpe les montagnes, il traverse les rivières, poursuivant toujours devant lui ce nombreux troupeau, qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit : il se vit bientôt abandonné de la plupart des Indiens de sa suite, à qui les forces et le courage manquèrent : mais, sans se rebuter, il continua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boue jusqu'aux

genoux, et exposé sans cesse ou à perdre la vie par les mains des barbares, ou à être dévoré par les bêtes féroces. Enfin, après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chère mission avec une partie du troupeau qu'il avoit fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années, qu'il y a maintenant dans le pays plusieurs de ces animaux, et beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les habitants des peuplades chrétiennes.

Après avoir pourvu aux besoins de ses chers néophytes, il ne lui restoit plus que d'élever un temple à Jésus-Christ; car il souffroit avec peine que les saints mystères se célébrent dans une pauvre cabane, qui n'avoit d'église que le nom qu'il lui en avoit donné. Mais pour exécuter ce projet il falloit qu'il mît la main à l'œuvre, et qu'il apprît lui-même à ses Indiens la manière de construire un édifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appela plusieurs; il ordonna aux uns de couper du bois, il apprit aux autres à cuire la terre et à faire de la brique; il fit faire du ciment à d'autres; enfin, après quelques mois de travail, il eut la consolation de voir son ouvrage achevé. Quelques

année  
pour  
bâtit  
belle  
nou  
sans  
la co  
que  
à un  
de t  
étoic  
maje  
de la  
Cyp  
sole  
tien  
d'un  
d'un  
mis  
•  
tou  
ven  
qu  
l'o  
il  
av  
au

années après, l'église n'étant pas assez vaste pour contenir la multitude des fidèles, il en bâtit une autre beaucoup plus grande et plus belle. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que cette nouvelle église fut élevée comme la première, sans aucun des instruments nécessaires pour la construction de semblables édifices, et sans que d'autre architecte que lui-même présidât à un si grand ouvrage. Les gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille : ils en étoient frappés jusqu'à l'admiration ; et par la majesté du temple qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le P. Cyprien en fit la dédicace avec beaucoup de solennité : il y eut un grand concours de chrétiens et d'idolâtres, qui furent aussi touchés d'une cérémonie si auguste qu'édifiés de la piété d'un grand nombre de catéchumènes, que le missionnaire baptisa en leur présence.

Ces deux grandes peuplades étant formées, toutes les pensées du P. Cyprien se tournèrent vers d'autres nations. Il savoit, par le rapport qui lui en avoit été fait, qu'en avançant vers l'orient, on trouvoit un peuple assez nombreux ; il partit pour en faire la découverte, et après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme ; enfin le septième, il

découvrit une nation, qu'on nomme la nation des *Coseremoniens*. Il employa pour leur conversion les mêmes moyens dont il s'étoit déjà servi avec succès pour former des peuplades parmi les Moxes ; et il sut si bien les gagner en peu de temps, que les missionnaires qui vinrent dans la suite, les engagèrent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues de là, et y fonder une grande peuplade, qui s'appelle la peuplade de Saint-Xavier.

Le saint homme, qui avançoit toujours dans les terres, ne fut pas long-temps sans découvrir encore un peuple nouveau. Après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la nation des *Cirioniens*. Du plus loin que ces barbares l'aperçurent, ils prirent en main leurs flèches ; ils se préparoient déjà à tirer sur lui et sur les néophytes qui l'accompagnoient : mais la douceur avec laquelle le P. Cyprien les aborda, leur fit tomber les armes des mains. Le missionnaire demeura quelque temps parmi eux, et ce fut en parcourant leurs diverses habitations qu'il eut connoissance d'une nation qu'on appelle la nation des *Guarayens*. Ils se sont rendus redoutables à toutes les autres nations par leur férocité naturelle, et par la coutume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine.

Ils  
mêm  
ils le  
trais  
l'au  
fain  
que  
les  
les  
ces  
nati  
U  
che  
cev  
enn  
à le  
sion  
tan  
d'e  
exc  
ne  
ni  
et  
ces  
sur  
l'É  
de

Ils poursuivent les hommes à peu près de la même manière qu'on va à la chasse des bêtes ; ils les prennent vivants, s'ils peuvent, ils les entraînent avec eux, et ils les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des ames dont ils ont mangé les corps. Ainsi errants et vagabonds dans toutes ces contrées, ils répandent partout la consternation et l'effroi.

Une poignée de ces barbares se trouva sur le chemin du P. Cyprien. Les néophytes s'apercevant à leur langage qu'ils étoient d'une nation ennemie de toutes les autres, se préparoient à leur ôter la vie : et ils l'eussent fait, si le missionnaire ne les eût arrêtés en leur représentant qu'encore que ces hommes méritassent d'expié par leur mort tant de cruautés qu'ils excroient sans cesse, la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du christianisme, ni au dessein qu'on se proposoit de pacifier et de réunir toutes les nations des gentils : que ces excès d'inhumanité se corrigeroient à mesure qu'ils ouvreroient les yeux à la lumière de l'Évangile ; et qu'il valoit mieux les gagner par des bienfaits, que de les aigrir par des châti-

ments. Se tournant du côté de ces barbares, il les combla de caresse; et eux, par reconnaissance, le conduisirent dans leurs peuplades, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. C'est là qu'on lui fit connoître plusieurs autres nations du voisinage, entre autres celle des *Tapacures* et des *Bau*. Le missionnaire profita du bon accueil que lui firent des peuples si féroces, pour leur inspirer de l'horreur de leurs crimes : ils parurent touchés de ses discours, et promirent tout ce qu'il voulut; mais à peine l'eurent-ils perdu de vue, qu'ils oublièrent leurs promesses, et reprirent leurs premières inclinations.

Dans un autre voyage que le Père fit dans leur pays, il vit entre leurs mains sept jeunes Indiens, qu'ils étoient prêts à égorger pour se repaître de leur chair. Le saint homme les conjura avec larmes de s'abstenir d'une action si barbare : et eux, de leur côté, engagèrent leur parole de manière à ne laisser aucun doute qu'ils ne la gardassent. Mais il fut bien surpris à son retour, de voir la terre jonchée des ossements de quatre de ces malheureux qu'ils avoient déjà dévorés. Saisi de douleur à ce spectacle, il prit les trois qui restoient, et les emmena avec lui à son église de la Trinité, où,

après  
ils re  
ces r  
ples  
qu'u  
verti  
fixer  
C  
en p  
diffé  
foi,  
nom  
men  
étoi  
miss  
ble  
tion  
les v  
sir,  
entr  
oui  
mor  
se t  
trac  
d'E  
avo  
ann

après avoir été instruits des vérités de la foi , ils reçurent le baptême. Quelque temps après ces nouveaux fidèles allèrent visiter des peuples si cruels, et mettant en œuvre tout ce qu'un zèle ardent leur inspiroit pour les convertir , ils les engagèrent peu à peu à venir fixer leur demeure parmi les Moxes.

Comme le christianisme s'étendoit de plus en plus par la découverte de tant de peuples différents qui se soumettoient au joug de la foi , on songeoit à faire venir un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques. L'éloignement de Lima et des autres villes espagnoles étoient un grand obstacle à ce dessein. Les missionnaires avoient souvent conféré ensemble sur les moyens de faciliter la communication si nécessaire entre ces terres idolâtres et les villes du Pérou. Ils désespéroient d'y réussir, lorsque le P. Cyprien s'offrit de tenter une entreprise qui paroissoit impossible. Il avoit ouï dire qu'en traversant cette longue file de montagnes , qui est vers la droite du Pérou , il se trouvoit un petit sentier qui abrégéoit extraordinairement le chemin , et qu'une troupe d'Espagnols , commandés par Dom Quiroga , avoient commencé de s'y frayer un passage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas da-

vantage pour prendre sur lui le soin de découvrir cette route inconnue. Il part avec quelques néophytes, pour cette pénible expédition, portant sur lui quelques provisions de bouche pour subsister dans ces vastes déserts, et les outils nécessaires pour s'ouvrir un passage à travers les montagnes.

Il courut beaucoup de dangers, et eut bien à souffrir tout le temps qu'il s'efforça inutilement de découvrir cette route qu'il cherchoit. Tantôt il s'égaroit dans des lieux qui n'étoient pratiqués que des bêtes farouches, et que d'épaisses forêts et des rochers escarpés rendoient inaccessibles. Tantôt il se trouvoit au haut des montagnes, transi de froid, tout percé des pluies qui tomboient en abondance, ne pouvant presque se soutenir sur un terrain fangeux et glissant, et voyant à ses pieds de profonds abîmes couverts de bois, sous lesquels on entendoit couler des torrents avec un bruit impétueux. Souvent épuisé de fatigues, et ayant consommé ses provisions, il se vit sur le point de périr de faim et de misère.

L'expérience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une dernière tentative l'année suivante, et ce fut alors que Dieu couronna sa constance par l'accomplissement de ses désirs.

Après bien de nouvelles fatigues, lorsqu'il se voyoit tout-à-fait égaré, il traversa comme au hasard un bois épais, et arriva sur la cime d'une montagne d'où il aperçut enfin la terre du Pérou. Il se prosterna aussitôt le visage contre terre, pour en remercier la bonté divine, et il n'eut pas plutôt achevé sa prière, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au collège le plus proche. On peut juger avec quels applaudissemens elle fut reçue, puisque pour entrer chez les Moxes, il ne falloit plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le P. Cyprien venoit de tracer.

On ne doit pas oublier ici l'exemple singulier de détachement et de mortification que donna le missionnaire. Il se voyoit près d'une des maisons de sa compagnie : il étoit naturel qu'il allât réparer, sous un ciel plus doux, des forces que tant de travaux avoient consumés ; son inclination même le portoit à aller revoir ses anciens amis après une absence de vingt-quatre ans, surtout n'ayant point d'ordre contraire de ses supérieurs ; mais il crut qu'il seroit plus agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice, et sur le champ il retourna à sa mission par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peine, se dérochant par là aux ap-

plaudissemens que méritoit le succès de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses chers néophytes, loin de prendre les petits soulagemens qu'ils vouloient lui procurer, il ne songea qu'à aller découvrir la nation des Tapacures, qui lui avoit été indiquée par les Guarayens. Ces peuples étoient autrefois mêlés parmi les Moxes, avec qui ils ne faisoient qu'une même nation. Mais les dissensions qui s'élevèrent entre eux, furent une semence de guerres continuelles, qui obligèrent enfin les Tapacures à s'en séparer, pour aller habiter une autre contrée à quarante lieues environ de distance, vers une longue suite de montagnes qui vont de l'orient au nord. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des Moxes gentils, dont ils tirent leur origine, à la réserve qu'ils ont moins de courage, et qu'ayant le corps bien plus souple et plus leste, ils ne se défendent guère de ceux qui les attaquent, que par la vitesse avec laquelle ils disparaissent à leurs yeux.

Le P. Cyprien alla donc visiter ces infidèles. Il les trouva si dociles, qu'après quelques entretiens, ils lui promirent de recevoir les missionnaires qui leur seroient envoyés, et d'aller

habi  
mém  
qui  
leur  
pays  
l'ori  
que  
rece  
tuoi  
qu'e  
et q  
aux  
M  
fit le  
Bau  
des  
bre  
où l  
gad  
qui  
usa  
trap  
tou  
se s  
can  
rev  
leur

habiter les terres qu'on leur destineroit. Il eut même la consolation d'en baptiser plusieurs qui étoient sur le point d'expirer. Ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connoissance du pays des Amazones. Tous lui dirent que vers l'orient il y avoit une nation de femmes belliqueuses: qu'à certain temps de l'année elles recevoient des hommes chez elles; qu'elles tuoient les enfants mâles qui en naissoient; qu'elles avoient grand soin d'élever les filles, et que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante et qui fit le plus de plaisir au P. Cyprien, fut celle des Baures. Cette nation est plus civilisée que celle des Moxes. Leurs bourgades sont fort nombreuses; on y voit des rues et des places d'armes, où leurs soldats font l'exercice. Chaque bourgade est environnée d'une bonne palissade qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le pays. Ils dressent des espèces de trappes dans les grands chemins, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats ils se servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelacées les unes dans les autres et revêtues de coton et de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des flèches. Ils

font choix de ceux qui ont le plus de valeur et d'expérience, pour en faire des capitaines à qui ils obéissent. Leurs femmes portent toutes des habits décents. Ils reçoivent bien leurs hôtes. Une de leurs cérémonies hospitalières est d'étendre à terre une grande pièce de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroît aussi y être plus fertile que partout ailleurs: on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le blé, le vin et les autres plantes d'Europe y croitroient facilement.

Le P. Cyprien pénétra assez avant dans ce pays, et parcourut un grand nombre de bourgades; partout il trouva des peuples dociles en apparence, et qui paroisoient goûter la loi nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succès le remplissoit de consolation; mais sa joie fut bientôt troublée. Deux néophytes qui l'accompagnoient, entendirent durant la nuit un grand bruit de tambours dans une peuplade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saisis de frayeur, ils pressèrent le missionnaire de fuir au plus vite, tandis qu'il en étoit encore temps parce que, selon la connoissance qu'ils avoient des coutumes du pays et du génie léger et inconstant de la nation, ce bruit de tambours et

ce  
qu  
pri  
ma  
pré  
lût  
po  
ava  
foi  
con  
et d  
cha  
qua  
fet à  
hâte  
bra  
s'en  
Bau  
sur  
cou  
de J  
pou  
d'un  
bare  
lui  
hach  
A

ce mouvement des Indiens armés , présageoit quelque chose de funeste pour eux. Le P. Cyprien s'aperçut alors qu'il s'étoit livré entre les mains d'un peuple ennemi de la loi sainte qu'il prêchoit , et ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour condescendre à la foiblesse de ses néophytes , qu'il rencontra une compagnie de Baures armés de haches , d'arcs et de flèches ; ils le menacèrent de loin et le chargèrent d'injures , en décochant sur lui quantité de flèches qui furent d'abord sans effet à cause de la trop grande distance ; mais ils hâtèrent le pas , et le Père se sentit blessé au bras et à la cuisse. Les néophytes épouvantés s'enfuirent hors de la portée des flèches , et les Baures ayant atteint le saint homme , se jetèrent sur lui avec fureur et le percèrent de plusieurs coups , tandis qu'il invoquoit les saints noms de Jésus et de Marie , et qu'il offroit son sang pour la conversion de ceux qui le répandoient d'une manière si cruelle. Enfin , un de ces barbares lui arrachant la croix qu'il tenoit en main , lui déchargea sur la tête un grand coup de hache dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le P. Cyprien Baraze, le 16

septembre 1702, âgé de soixante et un ans , après en avoir employé vingt-sept et deux mois et demi à la conversion des Moxes. Sa mort arriva le même jour qu'on célèbre celle des saints Corneille et Cyprien ; Dieu permit que portant le nom d'un de ces saints martyrs, et s'étant consacré aux mêmes fonctions pendant sa vie, il fût récompensé de ses travaux par une mort semblable. Il s'étoit disposé à une fin si glorieuse par l'exercice des plus héroïques vertus. L'amour dont il brûloit pour Dieu, et son zèle ardent pour le salut des ames, ne lui faisoient trouver rien d'impossible ; sa mortification alloit jusqu'à l'excès. Outre les disciplines sanglantes et un rude cilice dont il étoit presque toujours couvert, sa vie étoit un jeûne perpétuel ; il ne vivoit dans tous ses voyages que des racines qui croissent dans le pays ; c'étoit beaucoup lorsqu'il y ajoutoit quelque morceau de singe enfumé que les Indiens lui donnoient quelquefois par aumône.

Son sommeil ne dura jamais plus de quatre heures ; quand une fois il eut bâti son église, il le prenoit toujours assis au pied de l'autel. Dans ses courses presque continuelles, il dormoit à l'air, sans se précautionner contre les pluies fréquentes ni contre le froid qui est

quel  
ont  
vièr  
à co  
à pl  
ride  
soula  
pers  
il y  
tité  
comm  
fusa  
leurs  
Le  
l'avo  
et au  
des  
vinre  
Le se  
par l  
de bo  
uns d  
de l'a  
si pe  
le gé  
à abu  
patie

quelquefois très piquant. Les missionnaires ont coutume, quand ils naviguent sur les rivières de se servir d'un parasol pour se mettre à couvert des rayons de feu que le soleil darde à plomb dans un pays si voisin de la zone torride. Pour lui il ne voulut jamais prendre un soulagement si nécessaire. On sait combien la persécution des mosquites est insupportable; il y en a quelquefois dans ces terres une quantité si prodigieuse, que l'air en est obscurci comme d'une nuée épaisse; le P. Cyprien refusa constamment de se mettre en garde contre leurs morsures.

Les bas sentiments qu'il avoit de lui-même l'avoient rendu comme insensible aux injures et aux outrages qu'il eut souvent à souffrir des Indiens. Il y en eut parmi eux qui en vinrent jusqu'à le traiter de fou et d'insensé. Le serviteur de Dieu ne leur répondoit que par les bons offices qu'il leur rendoit. Cet excès de bonté ne fut pas même du goût de quelques uns des missionnaires; ils se crurent obligés de l'avertir que des chrétiens qui respectoient si peu son caractère, étoient punissables; que le génie des Indiens les portoit naturellement à abuser d'une telle condescendance, et que sa patience ne serviroit qu'à les rendre plus in-

solents. Le saint homme avoit bien d'autres pensées; il leur répondoit avec sa douceur ordinaire que Dieu sauroit bien trouver d'autres moyens de le maintenir dans l'autorité qui lui étoit nécessaire pour traiter avec ces peuples, et que l'amour des croix et des humiliations étant l'esprit de l'Évangile, il ne pouvoit trop leur enseigner par son exemple cette philosophie toute divine.

C'étoit dans l'oraison qu'il puisoit une force si extraordinaire. Malgré la multitude de ses occupations, il passoit plusieurs heures du jour et de la nuit en prières; la piété avec laquelle il célébroit le saint sacrifice de la messe, en donnoit à tous les assistants; les tendres sentimens de sa dévotion envers la Mère de Dieu, en inspiroient de semblables à ses néophytes; il avoit composé plusieurs cantiques en son honneur, que ces peuples chantoient continuellement; on n'entendoit guère autre chose dans les chemins et dans les places publiques. Leur piété envers cette Mère des miséricordes est si bien établie, qu'ils ne manquent jamais d'approcher des sacrements toutes les fois qu'on célèbre quelque-une de ses fêtes.

Tant de vertus de l'homme apostolique furent récompensées, non seulement par une

mort précieuse, mais encore par la consolation que Dieu lui donna de voir une chrétienté nombreuse et florissante, toute formée de ses mains. Il avoit baptisé lui seul plus de quarante mille idolâtres; il avoit trouvé des hommes dépourvus de tout sentiment d'humanité, et plus féroces que les bêtes mêmes; et il laissoit un grand peuple civilisé et rempli des plus hauts sentiments de piété et de religion. Il n'étoit entré dans ces vastes contrées qu'avec un compagnon, et il laissoit après lui plus de trente missionnaires héritiers de ses vertus et de son zèle. Plaise au Seigneur de donner à son Église un grand nombre d'ouvriers évangéliques qui retracent la vie et les vertus du P. Cyprien Baraze, et qui, à son exemple, agrandissent le royaume de Jésus-Christ parmi tant de nations infidèles!

---

l'autres  
leur or-  
l'autres  
qui lui  
peuples,  
liations  
oit trop  
philoso-  
ne force  
e de ses  
du jour  
laquelle  
esse, en  
res sen-  
de Dieu,  
ophytes;  
en son  
ontinuel-  
ose dans  
es. Leur  
des est si  
mais d'ap-  
ois qu'on  
ostolique  
par une



---

# TABLE DES PIÈCES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

---

|                                                                                                                                                                                            |        |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| LETTRÉ du P. Fauque, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. de la Neuville, de la même compagnie, procureur des missions de l'Amérique. . . . .                                      | Pag. 4 |
| LETTRÉ du P. Lombard, de la compagnie de Jésus, supérieur des missions indiennes dans la Guyane, au P. de la Neuville, de la même compagnie, procureur des missions de l'Amérique. . . . . | 14     |
| LETTRÉ du P. Fauque, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. de la Neuville, de la même compagnie, procureur des missions de l'Amérique. . . . .                                      | 26     |
| LETTRÉ du P. Fauque, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. de la Neuville, de la même compagnie, procureur des missions de l'Amérique. . . . .                                      | 36     |
| LETTRÉ du P. Fauque, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. de la Neuville, de la même compagnie, procureur des missions de l'Amérique. . . . .                                      | 56     |
| LETTRÉ du P. Fauque, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. ***, de la même                                                                                                          |        |

TABLE DES PIÈCES.

247

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| compagnie, contenant la relation de la prise du fort d'Ouyapoc, par un corsaire anglois. . . . .                                                                                                                                                                                                               | 75  |
| LETTRE du P. Fauque, de la compagnie de Jésus, au P. Allart, de la même compagnie.                                                                                                                                                                                                                             | 138 |
| Lettre du P. Ferreira, missionnaire apostolique à Counany, à Monsieur ***. . . . .                                                                                                                                                                                                                             | 162 |
| LETTRE du P. Padilla, missionnaire apostolique à Counany, à Messieurs ***. . . . .                                                                                                                                                                                                                             | 167 |
| LETTRE du P. Stanislas Arlet, de la compagnie de Jésus, au révérend Père général de la même compagnie, sur une nouvelle mission du Pérou. . . . .                                                                                                                                                              | 190 |
| MÉMOIRE touchant l'état des missions nouvellement établies dans la Californie, par les Pères de la compagnie de Jésus; présenté au conseil royal de Guadalaxara au Mexique, le 10 février 1702, par le P. François-Marie Picolo, de la même compagnie, et un des premiers fondateurs de cette mission. . . . . | 182 |
| ABRÉGÉ D'UNE RELATION ESPAGNOLE de la vie et de la mort du P. Cyprien Baraze, de la compagnie de Jésus, et fondateur de la mission des Moxes dans le Pérou; imprimée à Lima par ordre de M. Urbain de Matha, évêque de la ville de la Paix.                                                                    | 206 |

FIN DE LA TABLE DU TREIZIÈME VOLUME.



